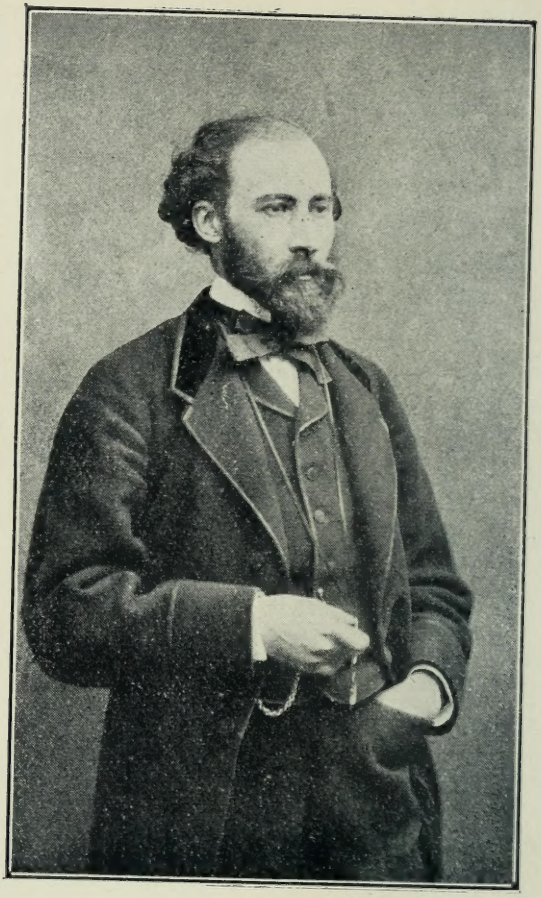
U d'/of OTTAWA
39003002455474

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lajeunessedocta00bord

9-16-69



OCTAVE FEUILLET EN 1855

A 34 ANS

HENRY BORDEAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA JEUNESSE D'OCTAVE FEUILLET

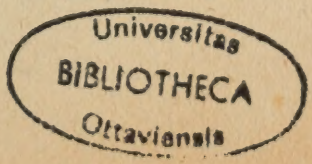
(1821-1890)

D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

Avec trois portraits et quatre gravures

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE-6e

Tous droits réservés



PQ
2242
.Z5B6
1922

Copyright 1922 by Plon-Nourrit et Cie.
Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

AU COMMANDANT

RICHARD-OCTAVE FEUILLET

ce livre de piété littéraire,

offert à sa piété filiale.

H. B.

PROLOGUE

OCTAVE FEUILLET A SAINT-LÔ

Je relisais, me rendant à Saint-Lô pour représenter l'Académie au centenaire d'Octave Feuillet, le portrait charmant que trace de l'auteur de Sibylle *l'auteur de* Sylvestre Bonnard *dans sa* Vie littéraire : « *Je me figurais, écrit M. Anatole France, — à qui j'aurais si volontiers cédé ma place pour que les honneurs fussent mieux rendus, — M. Octave Feuillet paisible, heureux sur son petit rocher de Saint-Lô, à l'ombre de sa vieille église aux dentelles de pierres noires, dans ces rues montueuses où l'on entend les foudriers cercler les fûts dans lesquels se fera le cidre des récoltes*

prochaines et où volent au soleil de lourdes abeilles qui laissent derrière elles l'odeur du sarrasin. Je le vois encore descendant le chemin poudreux qui mène à la rivière où se baignent les saules, et là, rêvant de quelques-unes de ces figures audacieuses, perverses, charmantes et sitôt brisées, qui sont les préférées de son imagination. Il vit là, caché fidèlement, auteur obscur de livres célèbres. Il fait de sa vie de famille une œuvre consciencieuse et fine comme ses romans. Il ne voudrait jamais quitter les bords de la Vire, où chantait aux jours de deuil ce bon Basselin que les Anglais mirent à mort parce que ses chansons faisaient aimer la France. Il ne voudrait jamais quitter les deux flèches de Sainte-Croix, ni sa petite ville noire, boiteuse, bâtie de travers, mais entourée d'herbe tendre et d'eau pure, baignée d'un ciel doux et qui, comme toutes les villes normandes, est une jolie laide... »

Anatole France était venu rendre visite à Octave Feuillet à Saint-Lô. Il descendit à

l'hôtel de l'Univers, qui était alors tenu par une nièce de l'éditeur Lemerre. François Coppée y vint aussi. On y faisait de l'excellente cuisine et l'on y mange encore des poulardes savoureuses. Il n'y a pas de saules au bord de la Vire, et c'est Notre-Dame, non Sainte-Croix, qui a deux belles tours aux dentelles de pierre. Mais Saint-Lô est incontestablement une jolie laide et vous prend le cœur avec un sourire que n'ont pas toujours les plus belles. Il faut la voir d'un peu loin pour la mieux comprendre. Elle apparaît alors comme un éperon entre deux ruisseaux, la fine Dollée et le Torteron clandestin, qui se rassemblent dans la douce Vire limpide. Sa cathédrale la domine et l'élève, et de partout on aperçoit ses hautes tours qui s'effilent. La ville se continue dans les deux vallons et remonte même les pentes opposées, en sorte qu'elle est en effet montueuse et bossue. Il y a la ville haute qui semble se mouvoir dans l'air et se pencher au bord des jardins de Beau-Regard, sur l'emplacement des anciens rem-

parts, et la ville basse qui jalouse un peu la première. L'horizon est de coteaux boisés et de longues plaines bien arrosées et d'un vert humide qui repose et caresse les yeux. Et déjà l'on devine, aux frissons de l'herbe et des arbres, que le printemps est là.

J'ai cherché dans Saint-Lô le souvenir d'Octave Feuillet, conduit par son fils, le commandant Richard Feuillet et par deux guides érudits et tout pénétrés de piété locale, M. Follet, adjoint au maire et ancien directeur de l'École normale d'instituteurs, et le docteur Le Clerc, président de la Société d'archéologie de la Manche, qui, à ce titre, fut le promoteur des fêtes du centenaire, car nos académies provinciales jouent de plus en plus un rôle de tradition littéraire et historique et surveillent leurs gloires avec un amour tout maternel : ainsi l'Académie de Savoie avait-elle célébré le centenaire de la mort de Joseph de Maistre. Le souvenir de Feuillet, il est partout dans Saint-Lô.

Nous voici, tout d'abord, devant le numéro 2 *de la rue Saint-Georges où il naquit le* 11 *août* 1821, *à trois heures de l'après-midi, — on est précis en Normandie, — au deuxième étage, dans une chambre claire à deux fenêtres. Son père louait cette maison pour quatre cent cinquante francs. Heureux temps! car la maison est vaste, commode, délicieusement irrégulière et donne sur un beau jardin.*

Jacques Feuillet, le père du romancier, d'une ancienne famille de Torigny, pays voisin, était un homme assez étrange, de haute valeur intellectuelle, d'une santé ébranlée et d'une humeur difficile qu'un veuvage prématuré acheva de rendre maussade. Après avoir été avocat, il était entré dans l'administration pour devenir rapidement secrétaire général de la préfecture de la Manche. Il acheta alors un hôtel rue Torteron, dans la ville basse. Cet hôtel, un peu négligé, abrite aujourd'hui la Trésorerie générale. Là, Octave passa la plus grande partie de son enfance et de sa jeunesse. C'est

un lieu très évocateur : une entrée avec un arceau de cloître, des pièces un peu tristes avant que les croisées n'en fussent agrandies, un jardin montant, bien abandonné, dont la pente aboutit à un sentier en balcon d'où la vue est belle sur la ville haute et Notre-Dame. Détail touchant : la femme du nouveau trésorier-payeur général, arrivant à Saint-Lô l'automne dernier, voulut rendre visite à la tombe d'Octave Feuillet dont elle aimait les œuvres. Elle cueillit dans ce jardin mal entretenu les dernières roses qui fleurissaient et les porta en hommage au romancier. Elle ne savait pas que c'étaient ses fleurs mêmes qu'elle lui offrait et ne le sut qu'un peu plus tard. Elle nous conte cela si simplement : elle-même ne ressemble-t-elle pas à quelque fine héroïne de l'auteur de Sibylle?

Là, Octave Feuillet fut à la fois heureux et malheureux. Son père, qui avait destiné aux finances Eugène, son frère aîné, le destinait, lui, à la diplomatie. Des succès éclatants au concours général — il avait achevé ses études à

Louis-le-Grand — autorisaient à compter sur son avenir. Mais, déjà possédé de la vocation littéraire, il résista à son terrible père qui lui retira sa pension. Il publia des romans sous le pseudonyme de Désiré Hazard, il fit du théâtre avec Bocage, le neveu de l'acteur, et ne réussit pas. Comme Philippe de Boisvilliers, des Amours de Philippe, *il revint au pays natal. Mais le sentiment filial l'y ramenait plus que l'insuccès. En effet, son père, malade, vieillissait dans la solitude. Dès lors, il se consacra à lui jusqu'au jour où il devait le perdre.*

Il ne s'y consacra pas seul. Car il amena, dans la triste maison de la rue Torteron, une claire et intelligente et vaillante jeune femme, Valérie Dubois, sa cousine, qu'il épousa le 25 *mars* 1851 : *elle avait dix-neuf ans, lui trente à peine. Elle habitait, jeune fille, une belle maison de la ville haute, sur les remparts, et une maison gaie où l'on faisait beaucoup de musique, où l'on recevait beaucoup de monde.*

Sa famille était légitimiste, et une vieille tante qu'elle avait bougonnait contre son projet de mariage, affirmant qu'elle ne pouvait épouser le fils d'un suppôt de Louis-Philippe. Car Jacques Feuillet appartenait au parti libéral, était lié avec Odilon Barrot et Guizot, et avait même dû, en qualité de secrétaire général de la préfecture de la Manche, assurer la garde du prince de Polignac, président du Conseil en 1830, qui, après la révolution, avait été pris à Granville où il tentait de s'embarquer pour Jersey, déguisé en domestique de la marquise Peltier de Saint-Fargeau : on l'avait même reconnu à ce qu'il mettait des gants blancs pour cirer les bottines de sa maîtresse. Déjà la politique divisait les familles, mais l'amour en triompha. Valérie admirait fort de son cousin la belle tournure, la distinction, la courtoisie.

Cependant elle n'entra pas sans quelque ennui dans la maison de la ville basse. Le vieillard ne rendait pas la vie agréable autour

de lui. Quand la jeune femme avait par trop souffert de son humeur, elle montait par le jardin jusqu'au sentier en balcon et, de là, adressait des signes à l'immeuble de la maison haute, et ses frères la venaient régaler d'une aubade. Octave supportait de son mieux cette vie retirée. De son mieux, évidemment, c'est-à-dire non sans plaintes et récriminations dont il faisait sa femme confidente, en sorte que celle-ci devait, après avoir bordé le beau-père, remonter le mari : « Comment veux-tu, lui disait-il dans son modeste cabinet de travail blanchi à la chaux avec des ouvertures parcimonieuses, que je rêve des élégants mondains dans cette chambre de bohème? Je sens que, pour me donner de l'inspiration, que pour bien peindre mes héroïnes, il me faudrait vivre sous des tentures de satin. » Il écrivait alors les Scènes et proverbes, *et quand on les lui jouait à Paris, il ne quittait Saint-Lô ni pour diriger les répétitions, ni pour assister aux premières. A distance, quelqu'un le remplaçait et c'était son*

frère aîné, Eugène, qui s'échappait du ministère des Finances pour surveiller acteurs et actrices et assurer le succès. La correspondance qu'il échangeait avec le reclus de la rue Torteron est la plus amusante du monde : le lecteur en pourra tout à l'heure juger.

Jacques Feuillet rendit la liberté à son fils en 1858, *car il mourut. Cependant Octave n'alla pas s'installer à Paris. Il se contenta de se débarrasser du triste hôtel de la rue Torteron pour habiter, aux environs immédiats de la ville, le château de la Vaucelle qui est baigné par la Vire, qui a une jolie vue sur les coteaux boisés et sur Saint-Lô, et qui est tout rempli de souvenirs historiques : Louis XI, François Ier, Charles IX y passèrent. La Normandie est un merveilleux pays de cheval. Saint-Lô possède le plus beau haras de France, et peut-être du monde. Une aimable société habitait alors Saint-Lô et les châteaux voisins. On chassait à courre, on dansait, on jouait la comédie.*

Aujourd'hui, sur les chemins au sol gras, le passant d'un jour se contente de chercher, sans la découvrir, la silhouette de quelque belle amazone qui ressemblerait à Sibylle de Férias, à Julia de Trécœur ou à Charlotte de Champvallon. Nul doute qu'Octave Feuillet, en son temps, n'eût rencontré dans ses promenades et ses visites les sœurs de ses héroïnes. « Il n'est plus, soupirait déjà, dans les Filles de feu, *Gérard de Nerval, le temps où les chasses de Condé passaient avec leurs amazones fières, où les cors se répondaient de loin, multipliés par les échos... »*

J'ai vu le château de la Vaucelle qu'Octave Feuillet quitta au bout de peu d'années, car il y perdit son fils aîné et n'y voulut plus demeurer. Dès lors, il divisa sa vie entre Paris et sa chère province. Paris lui était devenu nécessaire, pour l'éducation de ses enfants, pour ses ouvrages mêmes, pour ses relations. L'empereur et la cour le retenaient : il était nommé bibliothécaire au palais de Fontaine-

bleau. Mais il revenait avec les beaux jours en Normandie, chez lui cette fois : il avait acheté, tout près de Saint-Lô, une maison de campagne, les Palliers. Ce fut sa dernière installation. Il s'y plaisait. Il y écrivit peut-être ses plus beaux livres, là ou plutôt dans l'endroit que je vais décrire. C'est une villa modeste qui donne sur un beau jardin. Elle est baignée de feuillages et de paix. Ne la trouvant pas encore assez silencieuse, il acheta, de l'autre côté de la venelle Saint-Pierre qui longeait sa propriété, une chaumière dans un verger. Là il se réfugiait, seul, avec ses livres. Il appelait cette retraite à la Jean-Jacques : « mon bocal ». Un vrai bocal, en effet, car on est déçu par son exiguïté, par son apparence chétive et basse. On cherchait un pavillon clair et agréable, et l'on trouve presque une soupente. Il s'y retirait avec délices. Le grand peintre de la vie mondaine avait besoin de solitude et surtout de silence. Le bruit lui faisait mal comme s'il en recevait des coups.

On se souvient de lui à Saint-Lô. Le docteur Le Clerc, dans sa jeunesse, l'a souvent croisé sur sa route. Il nous le peint ainsi : « Lorsque aux beaux jours d'été je me rendais au collège pour la classe du matin, je rencontrais souvent Octave Feuillet qui montait la rue du Général-Dagobert. Toujours correct dans sa mise, le pardessus bien plié reposant sur le bras gauche, le large ruban moiré de son lorgnon flottant à la brise, il s'engageait dans la rue Casse-Cou, prenait celle du Rossignol, pour retrouver les chemins qui, par monts et par vaux, tendent vers la Barre-de-Semilly : c'était son excursion favorite. Il y trouvait la tranquillité parfaite dont jouissent encore, à l'heure actuelle, les promeneurs amoureux de solitude; on n'y rencontre que les tenanciers des fermes voisines se rendant à leur travail. Ce sont des chemins parfois encaissés entre des haies élevées, sur le versant desquelles, au milieu des mousses et des herbes naissantes, percent dès l'aube du printemps la petite per-

venche à la corolle bleue et la fleur nationale de l'ancienne Grèce, la violette couleur de neige au suave et champêtre parfum. Ce sont de petits vallons pittoresques qui enserrent un ruisselet aux eaux vives : ici, on le voit s'étaler au milieu des prés verts, baignant au passage des touffes de myosotis dont les petites faces d'azur regardent le ciel; là, il s'enfonce dans d'étroites ravines que limitent des pentes au sol ingrat voilé de bruyères, puis il devient tapageur, comme pour annoncer son arrivée au moulin qui l'attend... »

On le voit, les chemins eux-mêmes ont gardé la trace qu'y ont laissée jadis les pas d'Octave Feuillet. Cependant il dut un jour vendre les Palliers, « *sa chère maison* ». *Ses fils l'attiraient à Paris. Plus tard, il chercha en Suisse, à Divonne, puis à Clarens, puis à Lausanne, la tranquillité qui le fuyait. Mais son cœur restait en Normandie. Il voulut que sa dépouille y fût ramenée. Son corps repose au cimetière de Saint-Lô, à côté de celui de sa femme, dans*

une concession spéciale, et non dans le caveau de famille. Deux croix semblables portent cette double indication : Octave Feuillet, 1821-1890 — Mme Octave Feuillet, 1832-1906. *Un même tertre, entouré de chaînes, s'étend à leurs pieds. Et l'on songe à ces seigneurs de pierre dont l'image était sculptée sur la même dalle.*

Une promenade à Saint-Lô vous conduit ainsi du berceau à la tombe d'Octave Feuillet. Il est juste que sa ville natale ait eu la piété de commémorer son centième anniversaire. Et j'achève de lire, au retour, l'étude où Anatole France proclame son admiration pour l'art avec lequel Octave Feuillet composait ses romans : « Ils ont la forme parfaite, dit-il : ce sont des statues de Praxitèle. L'idée s'y répand comme la vie dans un corps harmonieux. » Et plus loin : « Ce qui me charme profondément dans l'œuvre du maître, c'est ce bel équilibre, ce plan sage, cette heureuse ordonnance où je retrouve le génie français contre lequel on

commet de toutes parts tant de si monstrueux attentats. J'éprouve comme une piété reconnaissante pour les talents ordonnés et lumineux dont les œuvres portent en elles cette vertu suprême : la mesure. »

Plus de trente ans ont passé sur ces éloges, les trente années les plus dures à traverser pour un écrivain, celles qui suivent immédiatement la mort. Octave Feuillet, grâce à quelques-uns de ses romans, les traverse victorieusement, et il faut savoir gré à la Société d'archéologie de la Manche et à la municipalité de Saint-Lô d'avoir rappelé à la jeunesse normande, à la jeunesse française un artiste d'un goût si pur et du plus noble idéal moral.

Mars 1922.

MAISON DE LA RUE TORTERON

A SAINT-LÔ

Appartenant au père d'Octave Feuillet,
aujourd'hui trésorerie générale.

LA
JEUNESSE D'OCTAVE FEUILLET

D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

I

LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE

Octave Feuillet a toujours pratiqué le précepte du philosophe antique : *Cache ta vie.* Il donnait ses œuvres et se gardait. C'était la manière classique. Elle est demeurée la plus sage, et aussi la plus élégante. Il a fallu que parussent, longtemps après sa mort, les deux volumes de Mme Octave Feuillet, *Quelques années de ma vie*, et *Souvenirs et Correspondances*, pour que nous fussions invités à entrer chez lui et à mieux connaître « cet homme modeste qui douta

toujours de ses propres dons ». Une correspondance fort singulière, qui m'a été confiée à Saint-Lô par son dernier fils, unique héritier du nom, le commandant Richard Feuillet, permet de projeter une lumière nouvelle sur ses années de débuts littéraires et sur les représentations de ses premières pièces : on y pourra trouver, par surcroît, un pittoresque tableau de la vie de théâtre sous le second Empire.

S'il a toujours considéré l'art du roman comme un art objectif, s'il a su créer en les détachant de lui-même et de ses propres souvenirs, ce qui est le privilège de la création, des types humains taillés en pleine chair humaine, un Louis de Camors, un Maxime d'Hauterive, une Julia de Trécœur, une Sybille de Férias, il s'est à demi livré, sous des aventures sans doute imaginaires ou du moins transformées, une fois, une seule fois, et c'est dans *les Amours de Philippe.* En deux mots j'en rappellerai la trame. Philippe de Boisvillers quitte le château paternel pour s'en aller tenter à Paris la

fortune littéraire. Il s'y éprend d'une jeune actrice, Mary Gérald, qui voit surtout en lui l'artisan de sa fortune dramatique, — car il a composé pour elle une pièce dont ils escomptent tous deux le triomphe. L'amour de la comédienne ne survit pas à l'échec de la première représentation. Puis il devient la proie d'une femme du monde, Mme de Tryas. Celle-ci, pour le garder et endormir les soupçons de son mari, ne craint pas de le pousser au mariage avec une cousine restée en province et qui, jadis, lui fut destinée par sa famille. Mme de Tryas est déjà une première ébauche de la fameuse marquise de Champvallon dans *Camors*. Il n'est pas rare de rencontrer ainsi dans l'œuvre d'un romancier une esquisse qui, plus tard, devient un portrait achevé et s'est perfectionnée en passant d'un ouvrage dans un autre. Philippe est donc amené à revoir le pays natal. Il y revient dans de mauvaises conditions, pour une trahison assez basse, l'esprit et le cœur atteints. Ce retour va le transformer. Il comprend mieux la noblesse et l'utilité de

ces existences terriennes, en contact avec le sol, les saisons et le travail des hommes. Elles assurent la santé physique et morale. Et surtout il rencontre cette cousine qu'il avait jadis dédaignée, Jeanne de la Roche-Ermel, et il se rend compte, non par un raisonnement logique, mais dans l'exaltation d'un amour naissant — et d'un amour sans mensonges et sans fards, délicat et pur — que son avenir et son bonheur sont là. Mme de Tryas, inquiète à distance, le vient réclamer. Quand elle a tout deviné, elle connaît une jalousie si violente qu'elle va jusqu'à la tentative criminelle pour se débarrasser de sa rivale. Celle-ci, pourtant, ne la trahira pas. Ce sera elle-même qui, vaincue par cette générosité, s'accusera devant son ancien amant avant de le quitter pour toujours.

Dégagé de toutes ces passions romanesques, ce livre nous raconte en somme le retour de l'enfant prodigue. C'est l'histoire d'un déraciné qui reprend ses forces et qui retrouve la direction de sa vie en touchant

à nouveau, comme Antée, le sol natal. Or c'est très exactement l'histoire de la jeunesse d'Octave Feuillet. D'une ancienne famille de Normandie, il avait perdu sa mère à dix ans et en avait ressenti, si prématurément, un tel chagrin qu'il en avait failli mourir. Son père, avocat, puis serétaire général de la préfecture de la Manche, était un homme fort distingué, ami de Guizot, rallié dès la première heure au gouvernement de Juillet par son esprit libéral, et qui semblait appelé aux plus hautes ambitions politiques, mais aigri par son veuvage et par une maladie cruelle — la goutte — qui le tenaillait et le clouait au lit. Mme Octave Feuillet, dans ses souvenirs, le peint ainsi dans l'hôtel de la rue Torteron qu'il habitait à Saint-Lô : « M. Jacques Feuillet avait été un des esprits les plus brillants de son époque. Tous ceux qui l'avaient connu ne savaient oublier sa belle intelligence, sa dignité, son honneur sans tache : mais ils se souvenaient aussi de sa sévérité, de cette autorité un peu tyrannique avec laquelle

il avait toujours traité ses amis et ses enfants. Il vivait avec un frère, ancien militaire ayant fait les guerres de l'Empire, dans un hôtel de la ville basse. L'hôtel était situé entre cour et jardin. Au pied de ses murailles passait un large ruisseau où les rats défilaient en procession vers le soir. Le jardin qui s'élevait en amphithéâtre avait de grands arbres éplorés, des sentiers raides, des escaliers moussus par lesquels on arrivait à une longue allée de charmilles d'où l'on apercevait la haute ville et les flèches de la cathédrale. Sur un tertre plein de verdure, dominant la maison, un petit faune en pierre, noirci par le temps, jouait de la flûte à l'abri des lilas. Les lierres et les pervenches tombaient en guirlandes autour de lui. »

De cet hôtel noble et triste de Saint-Lô, les deux fils aînés de ce Jacques Feuillet, Eugène et Octave, — Eugène de deux ans plus âgé qu'Octave, — avaient été envoyés au lycée Louis-le-Grand à Paris pour y achever leurs études commencées au vieux

collège communal de la place des Beaux-Regards. Ils y avaient fort bien réussi, surtout Octave qui obtenait au concours général trois nominations : le deuxième prix de discours français, le premier accessit d'histoire et le deuxième de discours latin. Détail touchant : son oncle, le vieux soldat, qui note dans un journal intime les succès des deux collégiens, — et c'est même tout ce qu'il y note, — ajoute en commentaire : « Il lui était permis d'espérer mieux (1). » Après le collège, il fallait choisir une carrière. L'autorité paternelle entendait disposer de l'avenir : elle destinait Eugène aux finances et Octave à la diplomatie. Eugène, plus dilettante, également doué pour toutes choses, — il écrivait fort bien, jouait du violon à merveille et sculptait avec talent, — se laissa faire et entra comme surnuméraire au ministère des Finances. Octave, lui, se sentait la vocation littéraire et résista. Son père lui coupa les vivres. Il resta à Paris, livré à

(1) *Octave Feuillet intime*, par le docteur Le Clerc, Saint-Lô.

ses seules ressources, et tenta la fortune au théâtre, tout comme Philippe de Boisvillers.

Mais il ne la tenta pas tout seul. Ou plutôt une tentative qu'il fit tout seul ayant échoué, il s'adjoignit un compagnon. Il avait fait représenter à l'Odéon (15 novembre 1845) une pièce en un acte, *le Bourgeois de Rome*, sorte de fantaisie qui n'avait pas le mérite d'être en vers et que le public n'avait goûtée qu'à demi : cet échec le laissait en assez piteux état, quand il se lia avec Paul Bocage, le neveu du grand acteur. Paul Bocage le recueillit rue Saint-Jacques chez ses parents qui tenaient boutique d'épicerie. Tandis que la mère Bocage leur faisait sauter des pommes de terre frites dont Octave devait garder un excellent souvenir, les deux jeunes gens écrivaient drame sur drame et les portaient à l'acteur. Celui-ci, qui avait créé *Antony*, les poussait vers les grandes machines historiques, vers les pièces à costume, vers les coups de théâtre et les effets violents. C'était pour Octave la pire école,

car il était poussé hors de sa nature. Il se metttait à la remorque du père Dumas. Ainsi furent composés et joués *Échec et mat* (Odéon, 23 mai 1846), drame en cinq actes, avec Bocage dans le rôle du duc d'Albuquerque, grand d'Espagne ; *Palma ou la Nuit du vendredi saint*, encore cinq actes (Porte-Saint-Martin, 24 mars 1847) ; *la Vieillesse de Richelieu* (théâtre de la République, 2 novembre 1848), toujours cinq actes, avec Bocage dans le rôle du vieux galantin. Les résultats ne furent pas très brillants. Les deux collaborateurs, las de traîner sur la scène le vieux bric-à-brac romantique, se tournèrent brusquement vers le vaudeville et firent représenter *York* au Palais-Royal (1er juillet 1852) avec un peu plus de succès. Dans aucune de ces pièces ne se reconnaît la marque d'Octave Feuillet. Il ne s'était pas encore trouvé.

Ce Paul Bocage était un garçon charmant, plein d'esprit, mais n'en tirant rien ; l'ami le plus fidèle, mais cessant brusquement de donner signe de vie ; le meilleur fils du monde,

mais fuyant et introuvable, au demeurant un de ces délicieux bohèmes qui sont d'excellents compagnons beaucoup plus au café que dans un cabinet de travail, et qu'il faut savoir semer en route quand on doit faire un long chemin. Octave Feuillet gardera toujours pour lui de l'affection, mais saura ne plus collaborer. Son frère Eugène, plus tard, lui donnera de plaisants détails sur le genre d'existence de ce compagnon de leur jeunesse :

Tu sais que Paul habite la campagne, Épinay. Il a là une petite maison assez laide, trop laide même, mais il l'a tout entière et avec un jardin. Dans ce jardin il a un tas de poules et de coqs, de faisans, de pigeons, de chiens, que sais-je? c'est une vraie ménagerie. Les soins de cette ménagerie, du jardin, de la cuisine et de la maison, de l'enfant et de Paul, éreintaient sensiblement la jeune dame. Paul s'est dit : « Avec un tel train j'ai besoin d'un domestique mâle. » Il en a parlé à ses amis, et l'un d'eux lui a amené dernié-

rement un monsieur en habit noir, chaîne et montre d'or, etc., en un mot beaucoup plus beau que Paul : « Voilà votre affaire. » Paul l'a interrogé, a paru satisfait de son intelligence, de ses talents en cuisine et en jardinage et lui a dit : « Henri, vous me convenez. Mais vous conviendrai-je? c'est une autre question. Mon intention est de vous donner trois cents francs de gage par an. Mais il est fort possible que je ne puisse vous les servir exactement, et il ne faudrait pas que vous en tiriez motif pour vous relâcher dans votre service. Je suis peu réglé dans mes habitudes. L'heure à laquelle je me lève aujourd'hui est celle à laquelle je me coucherai demain. Quant à la nourriture, mes repas ne sont pas plus fixes que mon lever et mon coucher. Si vous tenez à ce que les vôtres soient réguliers, vous ne ferez pas mal de vous livrer quelque peu à la maraude. *» Henri n'a pas été effrayé de ce programme et fait partie de la maison. Paul prend plaisir à l'appeler de temps à autre pour lui demander l'heure qu'il est à* sa montre. *Enfin cela prouve toujours que Paul se trouve*

maintenant dans une position un peu meilleure, d'autant plus que son oncle ne lui donne plus un sou et qu'il ne doit plus rien qu'à lui-même.

Heureux temps où les domestiques résistaient à une telle harangue ! L'oncle Bocage, l'acteur, avait fait des avances aux deux jeunes auteurs d'*Échec et mat :* il avait payé la part de Dumas. Car les histoires de théâtre étaient alors comme aujourd'hui passablement embrouillées ; il y avait alors, comme aujourd'hui, des collaborateurs qui ne signaient pas, mais qui touchaient la recette, et des collaborateurs qui signaient et ne touchaient pas, des directeurs qui recevaient une part et des auteurs qui ne recevaient rien. Ainsi, Alexandre Dumas avait-il touché d'avance une somme de quinze cents francs pour avoir failli collaborer. Ou plutôt il avait introduit le duc d'Albuquerque en scène dès le lever du rideau. Plus tard les deux véritables auteurs, quand ils durent rembourser à l'acteur Bocage la somme

versée à leur illustre conseiller, firent bien la grimace, mais ils s'exécutèrent galamment. Une reprise d'*Échec et mat* à l'Ambigu leur permit d'ailleurs de s'acquitter.

Eugène Feuillet qui, en l'absence d'Octave, préside aux destinées d'*Échec et mat* à l'Ambigu, va voir le grand Bocage — l'acteur — dans sa loge, et du vieux lion fatigué brosse au retour un portrait impitoyable :

Pourquoi cet intelligent Bocage est-il vieux comme ça? Je ne savais pas qu'il eût un râtelier, mais depuis que je l'ai vu du premier banc de l'orchestre j'en suis convaincu. Quand il ouvre la baouche, *on voit l'or qui fixe l'appareil en dedans. Cela brille, sapristi, qu'on dirait un palais de fées. Ça le gêne évidemment pour parler, mais ça ne doit pas le gêner pour manger si j'en juge par la manière dont il mâche ses mots. Son cou m'avait paru fort long à la première représentation. Avant la seconde je suis monté dans sa loge pour tâcher d'y remédier. Je lui ai dit en douceur qu'on voyait trop de pomme d'Adam. Alors il a été*

magnifique, se regardant dans la glace, tapant sur son cou et sur la dite pomme et me disant : — Pourtant c'est gras, ce n'est pas maigre, ce n'est pas vieux. — Mais dans la glace il se regarde comme il s'entend, pour le mieux, tandis que devant le public, quand il vient à rejeter la tête en arrière comme il a l'habitude de le faire pour faciliter l'émission de la voix, son cou sort de son pourpoint sous la forme d'un vieux col de dindon. J'ai fini par farfouiller dans sa poitrine et y trouver sa chemise que j'ai boutonnée sur sa pomme. J'ai dit que c'était mieux, il l'a cru et c'est mieux en effet. Mais cette petite histoire lui a donné du souci. Je m'en suis aperçu à ce que, lorsqu'il est arrivé à sa première scène avec la future duchesse : « ...Presque un vieillard. — Oh ! duc ! — Oh ! j'ai plus de quarante ans... » *au lieu de dire simplement :* j'ai plus de quarante ans, *il a dit :* j'ai bien plus de quarante ans. *A la* 3e, *il est vrai qu'il a supprimé le* bien. *Mais sa chemise est toujours boutonnée sur son vilain cou. C'est toujours ça.*

Le vieux lion, pourtant, ne cessait pas d'avoir des trouvailles dans ses rôles. « Il a trouvé, continue Eugène Feuillet, un nouveau truc qui ne manque pas de faire de l'effet et qui est bien de lui, au dernier acte. Tu te rappelles : il rend des tablettes à l'honorable capitaine ; après les lui avoir remises, il prend une mine dégoûtée que tu vois d'ici, en regardant le gant dans lequel il tenait ces tablettes l'instant d'auparavant, ôte avec précaution ce gant que le capitaine a pu toucher et le laisse tomber comme une ordure... »

Cependant la vieillesse lui est cruelle. Ses trouvailles ne vont plus jusqu'à trouver un engagement à Paris. Il lui faut traîner *Échec et mat* tantôt à Saint-Denis, tantôt à Bercy, tantôt dans les provinces. Il est la pire chose au monde : un acteur démodé. Et toujours grandiose et grandiloquent, se rappelant ses triomphes dans *Antony*, il prend la manie de la persécution. Eugène Feuillet, fidèle aux amitiés d'Octave, va le voir dans sa loge de théâtre de banlieue et aussitôt les récriminations commencent

Que voulez-vous, Feuillet, on m'empêche de jouer à Paris. Mon cher ami, croiriez-vous cela : on m'empêche de jouer à Paris!!! Est-ce que votre frère, l'ingrat! n'aurait pas dû me faire engager au Théâtre-Français, voyons? Empis (alors directeur de la Comédie-Française) *m'avait bien parlé de quelque chose, mais il a peur de ses comédiens. C'est un gredin. Je l'ai rencontré l'autre jour dans la rue de Richelieu. Il n'a pas voulu me parler, parce qu'il craignait que M. Provost, M. Régnier, M. Samson ne le vissent causer avec moi. J'ai été obligé de le prendre de force par le bras. Il se cachait la figure pour n'être pas reconnu. Il m'a dit des choses fort désagréables, cet homme qui me doit tout cependant! C'est une infamie. — « Monsieur Empis, lui ai-je dit en me découvrant devant lui, je ne m'attendais pas à un accueil aussi* funeste *de la part de l'auteur de* l'Ingénue à la cour. » *Car, voyez-vous, Feuillet, c'est moi qui la lui ai arrangée, son* Ingénue à la cour : *je l'ai faite, mon cher Feuillet, je l'ai mise à la scène et, trois jours, — écoutez bien ceci, Feuillet, — trois jours*

après la première représentation, ce gueux-là était nommé membre de l'Académie française! C'est la seule mauvaise action que j'ai commise en ma vie... »

Il me semble que nous avons entendu plus récemment ce même langage. Plus tard encore, Octave Feuillet, déjà caressé par la gloire et candidat à l'Académie, s'en ira faire visite au vieil acteur qui avait séduit sa jeunesse. Il le trouvera vêtu comme un pauvre, au milieu de tableaux décrochés et épars sur les meubles, accusant l'univers entier de trahison, et menaçant Ponsard de cesser de le tutoyer, si Ponsard commettait l'infamie d'entrer au Sénat : « Tout cela, conclut l'auteur de *Dalila*, me causait un peu de sourire, un peu d'ennui, un peu de pitié. Enfin, je me suis sauvé après une longue et dernière séance sur l'escalier. »

L'oncle et le neveu Bocage avaient exercé une grande influence sur Octave Feuillet débutant, mais ni l'un ni l'autre ne l'avaient aidé à se découvrir. Au contraire, ils avaient

tous deux contribué à l'égarer sur ces chemins du lyrisme et du romantisme où la jeunesse volontiers s'engage d'elle-même et qui ne le conduisaient pas dans l'art à son domaine particulier. Cependant il leur sera toujours reconnaissant d'avoir paré de leurs illusions ses années d'apprentissage. C'est alors — après les échecs réitérés de la collaboration Octave Feuillet-Paul Bocage — que se posa pour lui un grave cas de conscience : il allait se montrer, en le tranchant, le premier de ses héros futurs qui préfèrent l'honneur à toutes choses.

Son père, rongé de goutte, vieillissait dans l'hôtel morose de la rue Torteron à Saint-Lô, sans cet appui quotidien qui réconforte et maintient un malade. Eugène et Octave, tous deux à Paris, tinrent conseil. Il leur apparut que l'un d'eux avait le devoir de rentrer au foyer paternel. Mais lequel? Eugène, entré au ministère des Finances, suivait une carrière sûre. Il ne pouvait donner sa démission sans compromettre tout son avenir. Octave, au contraire, pouvait travaille

en province, et même en des conditions plus paisibles, moins difficiles. Oui, mais n'était-ce pas renoncer au théâtre, se faire oublier, se placer de soi-même en dehors de ces circonstances et de ces relations qui favorisent le succès et permettent d'en tirer parti? Sans doute le jeune auteur dramatique ne se décida-t-il pas sans un profond déchirement intérieur, et sans doute aussi s'exagéra-t-il le sacrifice qu'il accomplissait et les obstacles qu'il croyait dresser devant sa vocation d'écrivain. Comme son Philippe de Boisvilers, il revint au pays natal et comme lui il s'en trouva bien.

II

LE FRÈRE AINÉ D'OCTAVE FEUILLET

Il s'en trouva bien, parce que, délivré de toute collaboration et de toute défroque historique, rendu à lui-même dans le calme de la petite ville, il sut cultiver son jardin et trouver ses limites. Il découvrit la poésie de la vie simple, le lyrisme du train ordinaire, la vanité des fausses passions, les profondeurs des sentiments naturels, la beauté de l'honneur. Sur ces nouveaux thèmes il va broder les plus fines et les plus délicates variations. Le monde qu'il voit en Normandie — monde alors très brillant, très entiché de sa noblesse, avide de réceptions, de fêtes, de chasses et des plaisirs plus secrets qui se dissimulent sous ces apparences — le préparera à l'étude du monde plus raffiné de Paris

et de la Cour dont il sera un jour l'historien. Il ne sait pas en rentrant chez lui, dans le maussade logis où l'attend un vieillard attristé et impérieux, d'ailleurs généreux et de grand cœur, tout ce qu'il gagne à ce retour. Les dix années qu'il y passera — de 1849 à 1858 à peu près, c'est-à-dire de 28 à 38 ans — seront parmi les plus fécondes de son existence d'écrivain, celles qui lui donneront sa manière et sa maîtrise. Dans le roman, elles le conduiront de *Bellah* au *Roman d'un jeune homme pauvre*, et peut-être même, demeuré à Paris, pris dans l'engrenage du théâtre, ne fût-il jamais venu au roman, quand il doit à ses romans sa vraie gloire. Il prendra dans la *Revue des Deux Mondes* la place laissée vacante — si vite — par Alfred de Musset qui, en peu d'années, entre 1833 et 1837, y avait donné presque toute l'admirable série de ses *Comédies et Proverbes*. Sans l'égaler certes, il y publiera à son tour *le Pour et le Contre* (1er juillet 1849), *la Partie de Dames* (15 juin 1850), *l'Ermitage* (15 septembre 1851), *le Cheveu*

blanc (1er mai 1853), *Dalila* (1er septembre 1853), *la Fée* (15 avril 1854), etc. Et comme Philippe de Boisvillers encore, il épousera sa cousine.

J'imagine qu'il a pensé, sans nous le révéler, à sa fiancée en traçant le portrait de Jeanne de la Roche-Ermel dans *les Amours de Philippe.* Cette jeune fille gaie, vaillante, qui n'a pas peur de la vie, qui la regarde bien en face, même si elle doit se mesurer avec la passion et toutes les tentations coupables, n'est pas sans ressembler à cette charmante et rieuse Valérie Dubois qui devait plus tard évoquer avec tant de gentillesse et de bonne humeur son enfance et sa jeunesse dans son livre de souvenirs. Elle avait dix ou onze ans de moins que lui : il l'avait vue toute petite fille dans cette maison ensoleillée de la ville haute, sur la place des Beaux-Regards, d'où l'on découvre un horizon de bois, de verdure et d'eau. Qui sait? peut-être lui apparaissait-elle de loin, quand il menait à Paris sa vie aventureuse, comme son bonheur futur. Et cependant il

allait commencer par lui imposer, à elle aussi, un sacrifice. Car, pour cette enfant de dix-neuf ans, épouser Octave Feuillet, déjà connu, auteur dramatique joué, sinon réputé, collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, c'était mener la vie de Paris — les restaurants, les théâtres, le monde. Son imagination d'enfant brodait là-dessus. Or, il lui annonça qu'ils s'installeraient à Saint-Lô, dans le triste hôtel de la rue Torteron, auprès d'un malade. Elle l'aimait, elle accepta. Quant à croire que ce fut sans regret, elle ne le dit pas, ou plutôt elle le dit en riant. Mme Octave Feuillet a toujours goûté la vie de société : on le voit bien dans ses mémoires, elle prenait plus de plaisir aux fêtes impériales des Tuileries, de Compiègne et de Fontainebleau que son mari, toujours un peu amoureux de solitude. Car ce grand peintre du monde n'aimait le monde qu'en passant, juste le temps d'y prendre ses modèles.

La vie, rue Torteron, ne fut pas très gaie. Ou plutôt la jeunesse de Valérie en fit toute la joie. La jeunesse de Valérie, et le travail,

et aussi la naissance d'un petit André, puis d'un petit Jacques. Jamais Octave ne travailla mieux. Il y oubliait l'éloignement de Paris. Et il lisait ses ouvrages, à peine achevés, à sa femme et à sa romanesque belle-mère, dans son cabinet écarté et matelassé. Parfois les lectures étaient troublées par les appels exigeants du malade.

Avait-il renoncé à faire jouer les comédies et proverbes qu'il envoyait à la *Revue des Deux Mondes?* Quand un auteur dramatique renonça-t-il à être joué? Il avait les yeux sans cesse tournés vers Paris. Mais il avait la chance d'y voir son double.

Son frère aîné, Eugène, resté sur place, l'y remplaçait, et avec quel dévouement et quel prodigieux savoir-faire! On sait que dans la collaboration Erckmann-Chatrian, Erckmann faisait les romans et les pièces et Chatrian les commissions. Chatrian plaçait les manuscrits, visitait les directeurs de revues et les directeurs de théâtres, choisissait les acteurs, dirigeait les répétitions, organisait la claque, secouait la presse et touchait les

fonds, qu'il partageait. Il y a ainsi toute une série d'ouvrages d'Octave Feuillet, *le Pour et le Contre*, *la Crise*, *Péril en la demeure*, *le Village*, *Dalila*, qui pourraient à ce compte être signés : Octave et Eugène Feuillet. Car Eugène en fut l'impresario, le metteur en scène, l'agent de propagande et le caissier. Mais il ne retenait rien pour lui-même, sauf ses frais dont il tenait un compte exact et minutieux qu'il faisait approuver à Octave. Et il mettait au courant le reclus de la rue Torteron de toutes ses démarches, de tous ses faits et gestes. Il le mettait au courant par le moyen d'une correspondance qui fourmille de détails pittoresques et plaisants. Cette correspondance, que je vais dépouiller, va nous permettre d'assister à toute une série de représentations, d'y assister, mais des coulisses mêmes, et de connaître par le menu les premiers véritables succès dramatiques d'Octave Feuillet.

Eugène avait donc deux ans de plus qu'Octave. Avant le retour de celui-ci à Saint-Lô, les deux frères ne s'étaient jamais

quittés ; ils avaient suivi les mêmes cours, soit au collège communal des Beaux-Regards, soit à Louis-le-Grand, et ils avaient partagé la même vie de demi-bohème avec Paul Bocage, le peintre Philippoteaux et la jeunesse dorée de ce temps. Pendant leurs vacances à Saint-Lô, ils se promenaient ensemble dans les chemins creux des coteaux normands ou sur les bords de la Vire. Enfin, ils étaient encore unis dans une même affection profonde pour leur père dont ils connaissaient la haute valeur et que le mal physique terrassait. Quand Octave accepta de rentrer au pays natal par dévouement filial, Eugène lui fit la promesse que sa carrière n'en souffrirait pas. Nous verrons comme il tint parole.

Non seulement il était l'aîné, mais il avait en partage une santé plus vigoureuse, un caractère mieux équilibré. Le cadet était impressionnable et sensible et le fut toujours. Le grand frère le rassurait, le protégeait. Cet Eugène était un beau garçon très élégant, aux manières aimables, d'une rare

délicatesse. J'ai sous les yeux une miniature qui le représente avec de superbes cheveux bouclés, une barbe fine, des yeux rêveurs et spirituels ensemble, le nez bien dessiné. Un portrait d'Octave, à peu près de la même époque, nous montre un jeune homme non moins élégant, mais plus mince, plus frêle, plus délicat : le front lumineux est pourtant plus beau. Eugène, je l'ai dit, avait en partage toutes sortes de dons, mais c'étaient de ces dons qui font le succès dans le monde, dons de virtuose, de charmeur, d'improvisateur, non point dons de créateur. Il avait par surcroît — ce qui est plus rare — un sens exact des proportions, un clair et judicieux bon sens. Il eut la sagesse de reconnaître que le grand homme futur, c'était son cadet. Et lui, si brillant, si bien doué, si fêté, lui l'aîné, se mit carrément au second rang, accepta de servir la renommée, puis la gloire d'Octave, de la frotter chaque matin, de la faire reluire, de l'imposer à Paris toute resplendissante.

Je ne sais s'il y a beaucoup d'exemples

d'un tel dévouement, d'une telle amitié fraternelle. Sur l'intelligence et la finesse d'Eugène, sur sa valeur littéraire même, les lettres auxquelles je ferai des emprunts ne laissent aucun doute. Or il s'oublie totalement lui-même. Jamais le moindre retour en arrière. Bien plus, il ne se contente pas de remplacer à Paris son frère absent. A distance il l'excite, il l'exalte ou il le console, et sans cesse il lui redonne cette confiance en soi qu'Octave perdait si aisément. Il ne s'adresse pas qu'à lui, il secoue toute la maisonnée de la rue Torteron pour qu'elle entoure et acclame le héros de la famille, il écrit à Valérie qu'il tutoie pour qu'elle rassure et tranquillise Octave. Il fait le cercle de famille autour d'Octave et, quand les nerfs de celui-ci leur jouent des tours, il est le premier à les excuser afin qu'il n'y ait jamais entre eux de malentendus. En vérité, Octave Feuillet eut là une perfection de frère aîné.

Bellah commence à la *Revue des Deux Mondes* le 1er mars 1850. Octave n'a pas reçu le numéro et se lamente. Eugène le

conjure de ne pas se faire de mauvais sang sans motifs réels et le complimente de cette première partie qu'il déclare superbe. Sans cesse il remonte le moral de la vieille maison de Saint-Lô : « Quant à mes lettres, écrit-il à Valérie, à moi qui suis seul, je vous prie de les considérer toujours comme vous étant adressées à tous, quel que soit celui dont elle porte le nom. Peu d'instants se passent sans que je songe à vous, mais, quand je vous écris, vous êtes tous là. » Ses lettres apportent l'air de Paris : on les lit, on les relit, surtout Octave, mais Valérie a sa bonne part des gentillesses fraternelles : « Je t'assure, lui dit-il encore, que de jour en jour je me félicite davantage d'avoir une sœur comme toi. Et je le dis tout haut, et je le dis à tout venant, si bien qu'il serait absurde que tu fusses la seule à qui je ne le chantasse pas un brin aussi. Je te le dis donc. Et plus je m'en félicite, plus je t'aime, et plus je t'aime plus je m'en félicite... » Il sait bien que la jeune femme donne à Octave le courage de vivre et écrire loin de

Paris, dans le voisinage quotidien d'un malade pénible et despotique. « Entortillez bien les nerfs d'Octave, lui recommande-t-il, de votre douce et tendre bonté. »

Un soir d'hiver (février 1855) il vient de relire *Péril en la demeure* qui va être prochainement joué à la Comédie-française, qui serait prochainement joué si Octave consentait à une légère modification, et il écrit à son frère :

Chut! Pss! Paris est endormi sous la neige. On n'entend plus rien. Les voitures ne roulent plus; les chevaux glissent et tombent; celles qui roulent, on ne les entend pas. Les hommes ne sortent pas. Ceux qui sortent ne parlent pas; leurs cache-nez les étouffent. Chut! Paris est endormi sous la neige. Quelle occasion, mon cher Octave, pour dire un secret, un doux secret! Comprends-tu cela? Le silence dans Paris! Je n'ai vu cela qu'en juin 1848. *C'est à toi que je veux dire ce secret, dans le silence de Paris, et pour te le dire, je suis venu m'établir tout près du Théâtre-Français, le seul*

confident que nous puissions avoir : Tu as fait un chef-d'œuvre, *mon cher Octave.*

Ç'a été mon idée quand j'ai lu ta pièce d'un bout à l'autre. Ç'a été l'idée de tous ceux à qui je l'ai lue ensuite. C'est l'idée de Régnier et de Mme Allan.

Mais ta lettre, ta dernière lettre, charmante d'ailleurs, est tout simplement absurde au point de vue de tes impatiences, de ton jugement sur les gens qui t'aiment et t'admirent par-dessus tout. Tu es donc tout à fait gâté en vérité : je te l'ai toujours dit. Si tu avais éprouvé échec sur échec, si tu t'étais constamment trompé sur celles de tes œuvres que tu croyais bonnes, si tu n'avais jamais eu un succès, je comprendrais tes doutes, tes inquiétudes et les coups de poignard que tu dois au facteur. Mais rien de tout cela. Autant d'œuvres, autant de succès. Autant de tentatives, autant de réussites. Tes doutes sont de l'ingratitude, tes récriminations de ne pas changer un iota pour compléter une œuvre pareille à ta dernière comédie seraient de la folie. Vlan, tant pis!...

EUGÈNE FEUILLET
FRÈRE AINÉ D'OCTAVE EN 1855
A L'AGE DE 36 ANS

Quel diplomate ! Comment n'obtiendrait-il pas d'Octave ce que personne encore n'en a pu obtenir : ce changement qui perfectionnera *Péril en la demeure* et assurera son triomphe? Il le flatte, il le caresse, il le cajole, et quand il l'a ainsi amadoué et mis au point, il formule la demande. La maison de la rue Torteron est étroitement reliée par ses lettres à tout ce qui se passe à Paris, ou du moins à tout ce qui, à Paris, intéresse Octave. Cet habile homme a le cœur le plus tendre. Le voilà tout heureux parce que Valérie lui a écrit que ses lettres faisaient du bien à Octave : « Tu me dis, ma chère amie, que mes lettres donnent un moment de bonheur, de repos à Octave. Que je voudrais donc pouvoir allonger mes lettres pour accroître la durée de ce moment-là !... » Il écrit à bâtons rompus, et fort gentiment, mais il écrit sans arrêt. Et même il se plaint qu'on le néglige. Il se plaint de toute la maison qui n'écrit pas, ou pas assez, sauf d'Octave qui a tous les droits s'il travaille. Mais ses plaintes mêmes sont aimables et il ajoute : « Je

n'imagine pas qu'on puisse être mieux monté que moi en famille. »

Ses lettres portent presque toutes l'en-tête du ministère des Finances, sauf celles qui sont écrites en hâte au café après des premières représentations. Seul, un employé de ministère pouvait en écrire de si longues. Et quelquefois il ajoute un post-scriptum quand il a noirci quelques feuilles ou qu'il a fait dans sa journée force courses utiles à Octave : « Je termine, ma chère petite Valérie, car il faut que je gagne un peu l'argent de l'administration qui m'emploie. » Ailleurs : « Je ne sais pas pourquoi on ne me met pas à la porte du ministère. C'est probablement parce que je suis presque toujours absent. »

La correspondance d'Eugène Feuillet avec Saint-Lô va de 1850 à 1858, c'est-à-dire du retour d'Octave au pays natal jusqu'à son retour à Paris après la mort de leur père. Il remplace l'absent au théâtre, à la *Revue des Deux Mondes* et chez l'éditeur Michel Lévy. Il accentue les succès et atténue les ennuis et les difficultés. Quand son frère

revint, l'ancienne intimité reprit instantanément. Elle n'avait, de fait, jamais cessé. Il continua sa carrière sans aucune ambition personnelle, beaucoup plus intéressé par celle d'Octave, ne quitta jamais Paris qu'il adorait, sauf pour Charenton où il fut nommé percepteur, prit sa retraite en 1878 et se retira à Champigny où il mourut en 1891, un an après Octave, et peut-être du chagrin de sa mort. Il fut un modèle d'amour fraternel.

III

« LE POUR ET LE CONTRE »

Le Pour et le Contre est un proverbe que la *Revue des Deux Mondes* avait publié dans son numéro du 1er juillet 1849. Buloz retrouvait avec Octave Feuillet la veine des comédies de Musset. Et de même que *le Caprice*, *Il ne faut jurer de rien*, *les Caprices de Marianne* avaient passé de la lecture au théâtre, les scènes et proverbes de Feuillet allaient, à tour de rôle, sous l'impulsion vigilante d'Eugène, affronter les feux de la rampe.

La Révolution de 1848 n'avait pas troublé longtemps la vie parisienne, et le coup d'État du 2 décembre 1851 pas davantage, à en juger par les lettres d'Eugène Feuillet

qui envoie à Saint-Lô ces notes datées du 5 décembre :

Je crois que tout est fini. On le dit généralement, et ce que j'ai vu de Paris aujourd'hui semble indiquer qu'on ne se trompe pas. Du reste, en voilà bien assez comme cela : on ne peut rien imaginer de plus affligeant que ces batailles dans les rues. Et habiter Paris, en ces jours où retentissent d'instant en instant les bruits du canon et de la fusillade, donne une surexcitation, une fièvre résultant de la tension des nerfs, qui empêche de dormir. Cette insomnie m'a permis de juger que jamais la rue de Chabrol et ses environs n'avaient été plus tranquilles la nuit, mais la tranquillité extrême a dans ces circonstances elle-même quelque chose d'agaçant. Enfin, lorsqu'à l'aube j'ai entendu le pavé retentir du bruit de quelques voitures, j'ai éprouvé une véritable satisfaction, car hier soir, au train dont les choses allaient, on pouvait bien supposer que Paris serait, ce matin, hérissé de barricades. Il n'en est rien, Dieu merci, et je

suis venu au ministère sans rencontrer d'obstacles...

Et plus loin :

Le calme partout : les ouvriers travaillent comme à l'ordinaire.

Au théâtre, le drame romantique agonisait, malgré les reprises de *Richard Darlington*, d'*Antony* et de *Chatterton*. Victor Hugo, exilé volontaire, n'était plus là pour prolonger son existence. Ponsard reprenait l'offensive et Rachel, la géniale Rachel assurait le retour triomphal de la tragédie classique. Dans la comédie, Scribe régnait encore, prodigieusement habile, maître dans l'art de tirer les ficelles de ses pantins : *Bertrand et Raton* réussissaient à merveille, et *Adrienne Lecouvreur* en collaboration avec Legouvé. Mais on voyait poindre à l'horizon des astres nouveaux : Émile Augier et Dumas fils qui allaient renouveler l'art dramatique, l'un en le rapprochant de l'observation réelle, l'autre en le pliant à la critique sociale. Auprès d'eux, avec plus de poésie intime et moins de vigueur, allait se ranger Octave Feuillet.

Parmi les grands comédiens et les comédiennes en renom, on citait le vieux Bocage, pareil à un général qui n'accepte pas la retraite, Samson, Régnier, Bressant, au Théâtre-Français, Lafontaine, Got, Delaunay qui débutaient, Rachel orageuse et sublime, les deux Brohan, Augustine et Madeleine, l'une plus fine et spirituelle, l'autre plus mesurée et clairvoyante, Mme Allan inimitable dans les rôles de mère, et Nathalie, et la charmante Rose Chéri qui avait épousé Montigny, le directeur du Gymnase, et tant d'autres qu'il faudrait citer s'il s'agissait de dresser le bilan des spectacles au commencement du second Empire. Quant à la critique, elle exerçait ses fonctions avec une autorité et un manque de complaisance qui sont aujourd'hui fort atténués. Dans un amusant ouvrage *les Premières Représentations célèbres* (1), Charles Monselet, qui, lui-même, se montrait assez méchant et hargneux, nous trace ce tableau du tout-Paris de 1857 : « Voici les zélés

(1) *Les Premières Représentations célèbres*, par Charles Monselet (Degorge-Cadot, édit.).

un pince-nez se montre, précédant un personnage de petite taille, M. Jules de Prémaray, l'homme d'esprit de *la Patrie;* il est suivi par M. d'Avrigny qui représente *l'Assemblée nationale.* M. Jouvin, dont la myopie a fait oublier celle de M. Paul Foucher, se heurte à tout le monde en cherchant sa stalle, et fait ses excuses à son beau-père qu'il ne reconnaît pas. Un peu raide, mais souriant et vêtu avec recherche, c'est M. de Calonne, un grand nom à la tête de la *Revue contemporaine.* M. Fiorentino est trop vaste pour se contenter d'un fauteuil d'orchestre, il remplit la loge du *Constitutionnel* et sourit débonnairement, en découvrant une double rangée de dents blanches au fond d'une barbe plus noire que l'Érèbe. M. Paul de Saint-Victor, fin et attentif, écoute une jeune dame assise à côté de lui, et qui parle comme un feuilleton après avoir autrefois parlé comme un vaudeville... » Il faudrait ajouter à cette liste incomplète Gustave Planche, Albéric Second, Édouard Thierry, Armand de Pontmartin et Émile Montégut, et le plus

illustre de tous, Théophile Gautier, et le plus bruyant, Jules Janin, le prédécesseur de Jules Lemaître et de M. Henry Bidou aux *Débats*, qui ne peut rester au spectacle jusqu'à la fin, car « il va jouer aux dominos, et il rentrera chez lui parlant latin et se moquant de sa goutte ».

Les couloirs n'ont guère changé. Mais en ce temps-là c'était au foyer que se réunissaient les journalistes, « les quotidiens, les bi-hebdomadaires, les hebdomadaires, les mensuels, le *Tintamarre* et la *Revue des Deux Mondes*, cohue, poignées de mains, brouhaha, intérêts, défiance, promesses, jugements contenus, mots d'ordre pris et oubliés, recommandations et présentations, des rires, quelquefois des colères, un mot préparé et qui avorte, un mot involontaire et qui fait fortune, les regrets et les comparaisons, le comédien qu'on invente et celui qu'on enterre, la figurante d'hier dont on fait le premier sujet de demain... ».

C'est dans ce milieu difficile de directeurs, de comédiens et de critiques qu'il fallait

naviguer. Dès les premières lettres, Eugène Feuillet se révèle un nautonier de premier ordre. Il s'était fait la main sur les directeurs de revues et de journaux, n'ayant pas craint d'affronter à la *Revue des Deux Mondes* le terrible Buloz en personne, et même son caissier, muet et impassible comme un gardien du sérail. Il a le pied parisien. Ainsi voit-il, d'un coup d'œil sûr, quel appui représente *le monde* pour le lancement d'un jeune auteur. Le Gymnase tarde à jouer *le Pour et le Contre :* la princesse Gagarine fait jouer chez elle cette bluette et se réserve le principal rôle. Il envoie la nouvelle à Saint-Lô comme un bulletin de victoire, donne la répartition des rôles (le marquis, M. de Rumbold ; la marquise, princesse Gagarine ; un domestique, prince Boris Kourakin), copie des passages flatteurs du *Paris*, le journal de Gavarni, et cite, comme une gazette, les principaux auditeurs : la princesse Mathilde qui déjà s'intéresse à Octave Feuillet, la marquise d'Adda, la princesse de Bauffremont, la duchesse de La

Rochefoucauld, la duchesse de Maillé, la duchesse d'Estrée, et les Noailles, et les Castellane, et les Jumilhac, et les Rohan, et les Richelieu, etc. « Je regarde, conclut-il, cette représentation comme une réclame pour le Gymnase qui les économise un peu... » Après quoi il raconte à son frère le duel Augier-Monselet. Charles Monselet, à propos de *Philiberte*, avait écrit cette phrase désobligeante : « M. Augier, qui a su mériter le prix Montyon, saurait aussi, nous n'en doutons pas, moyennant une prime suffisante, faire une *Dame aux camélias.* » Ce Monselet qui, dans ses vers, nous apparaît aujourd'hui comme un précurseur de Raoul Ponchon, d'une verve copieuse et savoureuse et d'une humeur folâtre, était dans sa prose volontiers perfide et pointu. Nous le retrouverons à propos de *Dalila.*

Le Gymnase s'obstinant à retarder la représentation de *le Pour et le Contre*, Eugène fait donner la garde. Il appelle à Paris Octave qui amène avec lui sa jeune femme, enchantée du voyage. Et c'est Eu-

gène qui se charge de donner à son père des nouvelles du jeune ménage, s'efforçant de faire prendre patience au malade en lui montrant l'utilité des démarches et des relations :

S'en sont-ils donné, s'en donnent-ils! et cela avec leurs mines perpétuellement fraîches et roses, Octave comme sa femme. Qu'il vienne donc me parler de sa mauvaise santé!... Figure-toi qu'ils n'ont encore passé qu'un jour sans aller au théâtre, et toujours gratuitement, sauf une ou deux fois. Ma foi, au bout de quelques jours, moi qui ne puis faire la grasse matinée, j'ai donné ma démission de cavalier servant et je ne les accompagne plus que de temps à autre. Ce serait à me faire prendre le théâtre en grippe. Heureusement l'hiver se présente bien pour me le faire aimer plus que jamais, puisqu'il ne se passera décidément pas sans qu'on joue deux ou trois pièces d'Octave. D'abord le Pour et le Contre. *C'est sûr puisqu'il y a déjà eu une répétition hier. Octave a été enchanté de Rose Chéri, moins de Dupuis qui lui a pourtant paru in-*

telligent et docile. Et comme Montigny est lui-même très habile à diriger son acteur chéri, *on peut croire que cela marchera bien. Cette première lecture a paru froide à Octave, mais cela ne peut être chaud devant personne.* La Crise *passera ensuite bien certainement, soit au Gymnase, soit au Théâtre-Français où Octave la porterait si le bruit que l'on fait courir de la grossesse de Rose Chéri venait à prendre des dimensions non équivoques au moment où il s'agirait de monter la pièce...*

Voilà Saint-Lô au courant des *espérances* de Rose Chéri ! Et pour préparer l'avenir, il expédie Octave chez Camille Doucet, chef du bureau des théâtres au ministère d'État, avec *la Crise* sous le bras, afin de ménager à son frère l'accès de la Comédie-Française où il pressent bien que sa place est marquée. Avec un machiavélisme incroyable, il s'arrange pour que le Gymnase sache que la Comédie-Française souhaiterait de jouer *la Crise*, et du coup le Gymnase s'engage à la monter dans un délai rapproché.

Octave et sa femme sont arrivés à Paris au mois de septembre (1853). Ils n'y attendent pas la répétition générale, cependant imminente, de *le Pour et le Contre.* Quel étrange auteur dramatique qui s'en va se terrer à Saint-Lô pendant qu'on le répète et le joue ! Mais qu'a-t-il besoin d'être là, puisque son double reste sur place? Ce double a bien failli le suivre en province. Eugène, en effet, et Paul Bocage ont accompagné le jeune ménage jusqu'à Mantes-la-Jolie. On ne pouvait se séparer. Enfin on se sépara sur un petit verre de rhum dont Eugène vante la recette à son frère pour lui dégager la tête qu'il a trop portée à se faire du souci. Ces souvenirs remplissent la première lettre qu'il adresse à Octave après son départ : « Depuis six semaines j'étais en famille, mon cher Octave. Vous voilà partis ! malgré mes amis, malgré mon activité, c'est bien grand et bien vide autour de moi... » Et revenant sur la séparation de Mantes, il raconte à son frère comment il a passé la soirée avec Paul Bocage à écouter vibrer sous le vent, comme

des harpes éoliennes, les poteaux télégraphiques :

Après vous avoir quittés, nous sommes allés, Paul et moi, nous promener sur la route au clair de lune. Tu te rappelles le temps qu'il faisait. Cela a bien changé depuis! C'était une vraie nuit de poète. Toi qui l'es, j'aurais bien voulu que tu fusses encore avec nous, quand tout à coup, au milieu de ce grand silence dont on jouit si bien quand on vient de quitter Paris, nous avons entendu, arrivant nous ne savions d'où, une musique étrange, mais douce et harmonieuse au possible. Elle semblait apportée de bien loin par la brise et se mêlait à ses parfums. Jamais je n'avais rien entendu de semblable. Je m'arrête tout court, et je dis à Paul : « Écoutez donc! — Oh! c'est étonnant! — C'est étonnant! — N'est-ce pas? Mais, est-ce qu'il ne vous semble pas que cela manquait à cette nuit pour la faire complète? — C'est ravissant. — Mais qu'est-ce que cela peut être? — Mon cher, pour moi, lui dis-je, je n'ai jamais entendu

de harpe éolienne, mais voilà l'effet que je me suis toujours imaginé qu'elles doivent produire. Et je voudrais en avoir une, si c'est là leur musique ». Une femme blanche, appuyée sur une grande harpe d'ivoire, argentée par les rayons de la lune, au milieu du brouillard transparent, nous eût apparu tout à coup, au versant du coteau, qu'en vérité cela ne nous eût pas surpris. Mais qu'est-ce donc? Sont-ce des insectes nocturnes? Est-ce notre étrange cocher qui pincerait de la lyre, par là, dans un coin? Enfin, je découvre le siège de cette harmonie céleste : c'est le Télégraphe électrique. *Tu verras qu'un jour on fera de cela une grande musique continue, tout autour de la terre. Les quatre ou cinq cordes de métal, tendues sur des ronds de porcelaine qui font chevalet, vibrent à l'air du soir. Et pour peu qu'elles se trouvent accordées en tierces ou en quintes comme celles qui nous ont tant fait de plaisir, voilà un magnifique instrument. A partir du moment de cette découverte, nous nous arrêtions au pied de chaque poteau pour écouter. Le poteau vibre lui-même d'une manière très sensible.*

Après quoi, malgré toute cette poésie, ils se soulagent au pied du dernier poteau, comme onze heures sonnaient à la petite église de Bonnières.

Enfin *le Pour et le Contre* est représenté au Gymnase (24 octobre 1853). Il inaugure la nouvelle manière d'Octave Feuillet auteur dramatique : une moralité ou une observation d'ordre général enclose dans un petit drame intime. Cette moralité d'ordre général, c'est l'égalité de l'homme et de la femme dans la fidélité à la foi conjugale. Comme on le voit, c'est l'idée même de *Francillon.* Deux personnages seulement : le marquis et la marquise. « Ainsi, dira la marquise à son époux qui s'apprête à la tromper, vous n'oseriez en honneur violer les conventions arrêtées entre vous et votre valet de chambre, mais la foi jurée à votre femme, l'échange de serments faits entre elle et vous au pied de l'autel, à la bonne heure cela ! ». Elle ne se contente même pas de ce beau raisonnement, elle veut encore que l'homme soit responsable des fautes de sa femme : « Avouez,

ajoute-t-elle, que le plus souvent vous placez votre femme dans l'alternative de vous tromper ou de mourir d'ennui. Une vertu, si solide qu'on la suppose, a besoin de quelque encouragement et d'un peu de soutien ; vous lui refusez l'un et l'autre. » Le chevaleresque Octave Feuillet se fait le champion de la femme dans le monde. N'est-elle pas toute soumise à son cœur? Donnez-lui l'amour, et elle sera prête à tous les sacrifices. Dumas fils et Paul Hervieu, tour à tour, prendront le même parti. Il faut en convenir : au théâtre le mari est d'habitude un personnage moins sympathique que sa femme. Il faut que celle-ci soit une terrible coquine pour qu'elle perde l'amitié d'une salle de spectacle ou même de Cour d'assises. Je me hâte d'ajouter que le marquis ne manque pas de se rendre aux bonnes raisons de la marquise, laquelle, il est vrai, défait devant lui son admirable chevelure, et que même, renonçant à rejoindre la coquette madame de Rioja qui l'attend, il s'apprête à reconduire sa femme jusque chez elle. — *Êtes-vous*

en état de grâce? lui demande-t-elle avant d'y consentir. Ou plutôt lui demandait-elle. Car *le Pour et le Contre* eut maille à partir avec la censure. C'est ce que raconte Eugène à Octave dans la lettre que voici, écrite le lendemain de la première :

Ah! ah! mon cher ami, voilà qui est fait! et bien fait! C'est passé, et bien passé. Je t'avais dit que cela devait être lundi. C'était hier au soir.

Dois-je te dire d'abord que le succès a été celui que j'attendais — ou commencer par les embarras? Bah! je vais procéder par ordre.

Je t'ai annoncé l'autre jour que j'avais assisté à une répétition dont j'avais été enchanté. Mais ce que je me suis bien gardé de t'annoncer, c'est qu'à cette même répétition Montigny m'avait appris que la chatouilleuse Censure *avait fait demander l'auteur le matin, qu'il ne pouvait s'imaginer ce qu'elle trouvait de répréhensible dans* le Pour et le Contre, *que ça l'ennuyait un peu, et que nous allions encore voir à cette répétition s'il y*

vait en effet quelque chose qui pût l'irriter. Je n'ai pas trouvé, quant à moi, qu'il y eût de quoi émouvoir une sensitive, et j'aurais donné le prix Montyon bien volontiers à l'auteur sans que Montigny y eût trouvé à redire. Cependant, en pesant bien les mots, il m'a semblé, au passage, que dame Censure, qui est bien plus sensible que la sensitive, oui, pourrait trouver révoltant que l'on appelât les savants des bêtes sans fluide. *Et plus loin, il a semblé à Montigny comme à moi, que la même dame pourrait trouver très immoral qu'un mari rentrât avec sa femme dans sa chambre à coucher. Si c'était un amant, à la bonne heure! Cela se voit tous les jours au théâtre, et la Censure n'y trouve rien à dire. Mais un mari et sa femme! C'est une infamie!* — En état de grâce ! *dans la situation et dans le ton où il était dit, nous avait semblé le plus scabreux de tout. J'ai demandé à Montigny s'il voulait que j'allasse à la Censure. Il m'a dit qu'il y enverrait Monval, et que, le soir, il me rendrait compte de ce qui se serait passé. J'ai attendu le soir impatiemment.*

Crac! voilà qu'au moment de jouer le Pressoir, *Le Sueur tombe malade. La première pièce était jouée qu'on ne savait pas encore comment faire, et ce qu'on ferait avaler au public à la place de ce qu'il venait voir. On court après des acteurs pour jouer* Philiberte ; *le public s'impatiente. On lui dit qu'il peut s'en aller s'il veut, qu'on lui donnera des contremarques pour voir* le Pressoir *quand on pourra le jouer. Tout est sens dessus dessous. Pas moyen de parler à ces messieurs. Je m'en vais s'en rien savoir. J'ai passé une mauvaise nuit. Le lendemain, j'y retourne. Ces messieurs n'y sont pas. J'ai passé une nuit détestable. Enfin, dimanche, j'ai flâné deux heures et demie devant le théâtre attendant quelqu'un à qui je pusse m'adresser. Voilà Dupuis qui arrive à midi. Je saute dessus, le questionne. Et j'apprends que c'est* à la fin *que la Censure s'est adressée, qu'elle ne veut pas que le mari s'en aille avec sa femme dans la chambre à coucher. J'en étais sûr. Qu'il ne faut pas que la femme lui demande* s'il est en état de grâce, *qu'il ne faut pas non plus*

qu'elle lui dise : Venez en paix et ne péchez plus, *que ce sont des paroles de l'Évangile et qu'elles doivent être respectées. Il faut de plus, pour sauver ce que la situation a de scabreux, il faut absolument que le marquis appelle la marquise :* Ma chère femme, *au moins une fois. N'est-ce pas gentil? — C'est qu'il n'y a pas à flûter, comme dit Dupuis; il faut en passer par là. — Mais comment a-t-on arrangé cela? — Montigny a demandé à* Janin *de remplacer les mots qu'on supprimait, et de placer :* ma chère femme. *C'est fait. Ah! cela ne va pas trop mal. Et nous jouons demain. — Mais vraiment cela ne va pas trop mal? — Non, vous verrez! — Allons tant mieux. Alors je suis bien aise de n'avoir pas prévenu Octave, il aurait été dans le cas de tout arrêter! Oh! ah mais!*

Le soir j'ai trouvé chez le portier les billets qui m'étaient destinés, et me suis occupé de les placer de la façon la plus avantageuse pour toi.

Enfin voici le moment. Je passe ma revue : voilà Philippe, Paul : parfait, Cousin, Froment, Félix, Philippoteaux, Michaux, M. de

Montcloux si chaud lui, trois ou quatre dames pour battre du gant blanc sur l'utrecht de la loge, ce qui fait si bien! Voilà une baignoire d'où vont sortir les murmures flatteurs qui poussent le parterre. C'est très bien cela. Quelques chauds amis ne feraient pas mal là-haut à l'amphithéâtre des deuxièmes loges. Voici quelques jeunes camarades du ministère qui vont bien faire l'affaire. Allons c'est bien, je suis content : allez la musique. Mais qu'est-ce que j'aperçois là à la galerie? Oui c'est bien elle! C'est Aurélie! La voilà bien près de son divin époux! près aussi de sa mère, reconnaissable à son chef branlant! Je vais leur dire bonjour, leur témoigner le gré que je leur sais d'être venus pour favoriser le succès : voilà de bons amis de plus! Allez donc la musique! on joue une pièce de Clairville et Cordier : fameux comme repoussoir! Voilà Janin dans la petite baignoire d'avant-scène. Tiens : Michel Lévy et Cie. Je lui ai donné deux places pour ses frères. Gaïffe, etc., etc. Le Bourgeois de Paris *est fini. La salle est très pleine, on met le tapis, on bouche le trou du souffleur et on abat sa petite*

machine. Le chef d'orchestre disparaît et se met au niveau de ses compagnons. Ils jouent un petit frou-frou. Le rideau lève. Quel ravissant petit intérieur! Quel bon feu dans la cheminée! Quelle jolie créature dans cette belle robe de chambre de damas blanc, je crois! Ce doit être au moins une marquise si j'en juge par sa distinction et par le luxe et le confort dont elle est entourée, ces candélabres, ces jardinières remplies de fleurs, ce parfum de femme comme il faut, ce tapis moelleux. Nous ne sommes pas chez un savetier, que je crois. C'est aussi l'avis de la baignoire n° 13, *je pense, car j'en entends sortir le murmure flatteur, et le parterre est empoigné; Rose Chéri parle, on n'est plus qu'oreilles. Je remarque que les savants sont restés* bêtes, *mais on ne parle plus de* fluide *qu'ils n'ont pas. Encore un coup de ciseau. Le sourire le plus charmant règne sur tous les visages. Et le mot charmant, et le mot ravissant, se promènent de bouche en bouche en attendant les applaudissements répétés que Rose excite quand elle parle du petit* enfant gros comme rien *qu'elle voudrait avoir*

à serrer sur son cœur! Dupuis est superbe. Ma foi oui! il a l'air d'un prince. Mais il est bon prince. C'est un charmant garçon. Une des scènes qui ont fait le plus d'effet est celle avec la petite bonne. *Elle est tout à fait gentille, Mlle Bodin!* C'est donc une femme comme ça ! L'histoire de la robe ! *ont produit une musique délicieuse. Mais comment ont-ils fini? Ma foi, très bien. Dupuis prend d'abord le flambeau comme il le faisait, et désigne la porte de la chambre à coucher, pendant que Rose lui ouvre l'autre porte, en lui disant un* bonsoir *qu'elle dit si bien. Puis ils se rapprochent, Dupuis dépose son flambeau. Rose lui demande, sur son insistance,* si sa conscience ne lui reproche rien? *Ceci remplace* l'état de grâce. *Le Venez en paix etc., est remplacé par quelque chose comme :* Allons, je vois dans vos yeux que vous dites vrai et que, etc. *Alors, je crois, Dupuis l'appelle sa chère femme, en lui baisant les mains, puis il lui baise le front pendant que le rideau tombe, au milieu des applaudissements. On les rappelle, et un gros bouquet tombe aux pieds de*

la charmante interprète. J'ai couru au théâtre pour les remercier. Je n'ai vu que Dupuis qui se déguisait en vieux pour jouer Philiberte. *C'est un garçon qui paraît plein de cœur... J'ai trouvé Montigny sur le théâtre, il m'a paru content. Je lui ai dit tout ce que je pensais de sa femme, et il n'est pas insensible à ces compliments-là.*

Trois jours après, Eugène revient sur le triomphe de son frère. La critique a été unanimement élogieuse, mais au lieu de lui en savoir gré il en attribue tout le mérite à la pièce. « Hein ! ces messieurs de la critique, si pleins d'eux-mêmes, si dédaigneux pour les autres, se sont-ils assez effacés devant cette chère petite œuvre? Ces vilains hommes si durs, si secs, que de miel ils distillent après s'être frottés à cette fleurette ! Et que de cœur ils montrent, ces animaux si féroces et si redoutés ! Paraissent-ils suffisamment apprivoisés par la musique du style et par l'honnêteté des idées de notre cher poète? Ce sont évidemment les méchants auteurs

qui font les critiques méchants. » Il changera d'avis quand la presse sera moins bonne, car il est d'une parfaite partialité. Et il cite toute la troupe énumérée par Monselet : d'Avrigny et Édouard Thierry, Jules de Prémaray et Lireux, et Janin que plus tard il maudira et traitera comme un misérable, n'ayant pour mesure dans ses jugements que les succès et les intérêts de son frère, ce qui est un critérium infaillible et commode, et Paul de Saint-Victor dont il cite en exultant la conclusion : « Que cela est fin, précieux, attendri, quel chaste enjouement, quelle insinuante bonté ! Et ce style, un tissu de soie et de lumière ! Il y a là des mots qui vont tout droit se loger dans le cœur et qui y restent et qui le parfument... Le succès a été comme un charme : on se grisait de ce pur langage, on s'extasiait à ces douces pensées. Savez-vous que ce petit proverbe a déjà été joué quelque chose comme cent fois à Saint-Pétersbourg, et n'est-il pas étrange que ce soit le Scythe qui apprenne à l'Athénien où est l'atticisme? » On reconnaît là le lyrisme de Saint-Victor.

Eugène Feuillet découpe et envoie à sa belle-sœur tous les bons articles. Une belle dame lui montre une lettre d'Arsène Houssaye, alors directeur de la Comédie-Française, qui surnomme Octave : *Marivaux II.* Il n'a de cesse qu'il n'ait obtenu la remise de cette lettre pour l'expédier à Valérie qui la mettra dans sa collection d'autographes. Et de fait la lettre — inédite — est jolie et vaut d'être transcrite :

Chère Madame,

Où est donc Octave Feuillet? Je l'attends toujours avec la Crise. *La porte de la Comédie-Française lui est ouverte à deux battants comme à Marivaux II. Dites-lui donc de votre plus douce voix qu'il est reçu d'avance par cet affreux comité, quel que soit le feuillet qu'il tourne.*

A vous,

Ars. HOUSSAYE.

Eugène s'applaudit d'avoir provoqué le voyage d'Octave à Paris et de l'avoir poussé

à laisser jouer le proverbe avant *la Crise.* « Il n'est pas possible, déclare-t-il, de frapper un plus grand coup qu'il ne l'a fait avec ce petit instrument. » Et il retourne à la pièce presque chaque soir, trouvant adorable ce public qui applaudit son frère :

« Les mots ont été saisis, hier surtout, de manière à ne plus rien laisser à désirer. J'étais tout seul dans une petite loge qui est sur le théâtre, et je voyais le public de face. C'était charmant à voir. Il comprenait comme un seul homme, et un homme intelligent. Une larme générale a perlé sur son œil à l'idée du *petit enfant gros comme rien*, que Rose Chéri exprime d'une façon si ravissante... »

Puis il s'occupe de régler la claque, la fleuriste chargée d'envoyer des bouquets à l'interprète, etc. « Je vous en écris, dit-il à Saint-Lô, le plus long possible de-ci de-là, par-ci par-là, sur tout, sur rien, sur ceci, sur cela, à tort et à travers, sans rime ni raison. Je tâche de faire en sorte de vous convaincre de ma bonne volonté, et que vous rattra-

piez sur la quantité ce que je n'ai pas l'heur de vous fournir en qualité. Et d'ailleurs, dois-je l'avouer, l'égoïsme du vieux garçon, qui naturellement commence à se faire jour chez moi, me pousse d'une façon irrésistible à vous occuper de moi le plus possible. Pendant qu'ils me liront, ils ne feront pas autre chose... » On devine avec quel plaisir ses lettres étaient lues en famille dans l'hôtel de la rue Torteron. Et il ne veut pas être remercié, il parle de son égoïsme. Mais, déjà, il s'occupe de préparer d'autres succès plus importants et il rêve de la Légion d'honneur pour son frère cadet.

IV

« LA CRISE »

Ce paradoxe d'un auteur dramatique qui compose ses pièces à trois ou quatre cents kilomètres de Paris et qui ne se dérange ni pour les lire aux directeurs, ni pour les faire recevoir, ni pour les faire répéter, ni pour y assister, va se prolonger pendant des années, jusqu'à la représentation de *Dalila*, jusqu'au jour où la mort de son père rendra à Octave Feuillet une liberté repoussée par son dévouement filial.

La Crise était une de ses premières œuvres. Elle avait paru à la *Revue des Deux Mondes*, le 15 octobre 1848. Il avait suffi de peu de chose pour l'adapter à la scène et le Gymnase l'avait reçue. Le succès du proverbe *le Pour et le Contre* devait hâter sa

représentation. Et de fait elle fut jouée quatre mois après (7 mars 1854) avec Lafontaine, Dupuis et Rose Chéri. Le sujet est un de ces sujets généraux qui sont assurés de nous intéresser parce qu'ils sont d'une observation courante et contenus dans la vie quotidienne. Toute femme mariée, si honnête soit-elle, traverse une crise vers la trentaine, quelquefois plus tôt, et bien souvent plus tard même, lorsque son mari, absorbé par ses occupations professionnelles, ou ses ambitions, ou ses propres passions, et d'ailleurs l'estimant trop sûre pour douter d'elle, la délaisse, néglige de recourir, pour employer une expression de saint François de Sales, expert à toutes les analyses psychologiques, « à ces menus offices, requis à la conversation de l'amour conjugal ». Balzac avait traité le même thème dans *la Femme de trente ans*. C'est le thème d'*Amoureuse* de M. de Porto-Riche, mêlé à celui de la satiété dans l'amour. C'est encore le thème de *la Pèlerine écossaise* de M. Sacha Guitry : deux époux qui se croient trop certains de leur affection réci-

proque et ne prennent plus dès lors aucun souci de se plaire l'un à l'autre. Dans la pièce d'Octave Feuillet, Mme de Marsan est au bord de la tentation. Son mari, tout à coup alarmé, supplie son ami, Dessoles, de jouer auprès d'elle le rôle du séducteur afin de l'avertir à temps. Dessoles se laisse prendre au jeu, mais Juliette de Marsan est bien près d'en faire autant : il faut l'intervention de ses enfants pour la ramener à elle-même. Dans *Aimer* de M. Paul Géraldy, le souvenir suffit.

Octave Feuillet, cependant, s'impatiente des retards du Gymnase. Car *la Crise* devait suivre immédiatement *le Pour et le Contre*. Quelqu'un, à Paris, s'impatiente plus que lui, et c'est son frère Eugène qui s'en va faire des scènes à Montigny, le directeur. Pour un peu, il se ferait accompagner d'un huissier, car enfin, cette pièce, le Théâtre-Français la réclame, et d'ailleurs n'est-il pas stupide de ne pas profiter du triomphe de *le Pour et le Contre?* Mais les théâtres ont leurs mystères qu'il ne faut pas toujours

approfondir. Il veut donc retirer le manuscrit. On le lui refuse. Puisqu'on jouera la pièce. — Quand? — Mais demain. Ou après-demain. — Non, demain. — Eh bien! soit, demain. On va répéter. Au fait, demain, non. Il faut laisser reposer Rose Chéri. — Alors après-demain... Il est question d'une pièce de Bayard et Scribe, *l'Institutrice*, et d'une reprise de *Diane de Lys*. Il ne faut pas qu'elles passent avant *la Crise*. On le promet à Eugène qui rassure Octave. Rose Chéri, d'ailleurs, est à son goût une meilleure interprète que les Brohan, Madeleine et Augustine, à qui sans doute serait confié — et de préférence à Augustine plus intelligente — le rôle de Juliette de Marsan.

Sur ces exquises comédiennes du second Empire, c'est encore l'avis de ce méchant Monselet que je citerai, car il voit clair s'il a des œillades assassines. « Le talent de cette belle et agréable personne, écrit-il de Madeleine Brohan, n'est point de ceux qui commandent l'admiration et déchaînent l'enthousiasme. Mme Madeleine Brohan joue

bien, dit purement, plaît au regard ; mais elle n'a ni cette âpreté ni ce *coquinisme* auxquels se reconnaissent plus ou moins les actrices de race. Il ne lui arrive jamais de faire craquer ses rôles, d'outrer une situation, d'oublier ses camarades et la scène ; l'éventail de Célimène s'ouvre et se déploie harmonieusement dans ses admirables mains blanches ; mais n'ayez pas peur qu'il s'y brise, broyé entre deux alexandrins fiévreux de Molière. Est-il bien certain qu'elle soit née pour le théâtre? Ne semble-t-elle pas plutôt appartenir à cette classe de femmes dont les robes apparaissent sur le perron des châteaux et qui font de leur vie une perpétuelle fête sereine? Je cherche la passion sur ce visage heureux et je n'y trouve que la grâce. »

Eugène Feuillet, qui est le type de l'amateur de théâtres, est plus sévère. Il l'estime peu intelligente et lui préfère Augustine. Mais Augustine exagère. Son succès l'a grisée. Après s'être donnée à la scène, elle ne pensa plus qu'à elle-même et tint bureau d'esprit : « Des tapissiers furent mandés,

assure Charles Monselet ; on leur ordonna de remettre à neuf cette chambre bleue d'Arthénice dont la maison natale de la rue Saint-Thomas-du-Louvre semblait provoquer la résurrection... Ce n'eût été rien ; mais la femme de lettres se mit en tête de surenchérir sur la comédienne : elle pensa qu'il devait y avoir quelque chose à ajouter à la Rosine de *Tartuffe*, et à la Nicole du *Bourgeois gentilhomme;* elle s'imagina que Marivaux n'avait peut-être pas expliqué suffisamment la Lisette des *Jeux de l'amour et du hasard* et qu'un peu de poivre long réveillerait ces créations assoupies. Dès lors, agaçant travail, elle se mit à ponctuer et souligner tous ses rôles, imposant sa trop attentive collaboration aux vivants et aux défunts, jouant tour à tour *le Légataire* par Regnard et Augustine Brohan, *le Mariage de Figaro* par Beaumarchais et Augustine Brohan, *les Demoiselles de Saint-Cyr* par Alexandre Dumas et Augustine Brohan. Sa personnalité se développa outre mesure : ce n'étaient plus des représentations qu'elle donnait, c'étaient des séances ; en

scène, ses mots et ses répliques étaient tous pour le public : l'interlocuteur ne comptait point. »

Nous avons connu aussi ces collaborations impertinentes, surtout avec les morts qui ne peuvent protester. Cependant Monselet, à la fin du portrait, ajoute des sourires et des grâces et se confond en politesses et salutations. Rose Chéri, elle, avait plus de naturel et moins de façons et d'artifices. C'était une enfant de la balle. Toute petite, elle avait joué à Bourges dans une troupe de famille, de deux familles, la famille Garcin et la famille Chéri. Car son nom de conte de fées était son nom véritable. Elle était une ingénue touchante qui, entrée par la petite porte au Gymnase, y prit bientôt la première place avant qu'elle n'en séduisît le directeur qui l'épousa. Celle-là se donnait à ses rôles. Elle en interpréta de très variés, tour à tour jeune fille, amante, mère. Un temps, elle se montra nerveuse à l'excès. Le critique Jouvin la définissait alors : « Un piano, une fleur, un cri. » Puis elle se domina, élargit sa ma-

nière, assouplit merveilleusement son talent. Elle pouvait être parfaite tour à tour dans *le Mariage de Victorine* et dans *le Demi-Monde*, dans un rôle de jeune fille et dans un rôle de courtisane. Dans *la Crise* d'Octave Feuillet, elle allait se montrer charmante d'inquiétude amoureuse et d'honnêteté conjugale emmêlées.

La souscription à l'emprunt, qui marche à merveille, oblige Eugène Feuillet à une assiduité plus exacte à son ministère. Cependant il ne perd pas de vue la représentation de *la Crise*. Le Gymnase, malgré ses promesses, a monté *Diane de Lys*, un des succès de Rose Chéri. Octave, d'autant plus ombrageux qu'il est plus éloigné, menace à nouveau de retirer sa pièce. Et Eugène reprend le chemin du cabinet directorial pour y faire une nouvelle scène. — Quel homme terrible que votre frère ! lui explique Montigny qui joue l'innocent, et quels terribles hommes que les auteurs dramatiques en général ! Il voit un article dans un journal : crac, rendez-moi mon manuscrit. Nous tardons deux jours à

LIBRAIRIE PLON

COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

CHARLES DU BOS

Depuis la fin de la guerre il semble que le public français témoigne d'une vive et sincère curiosité à l'égard des littératures étrangères, et, de tous côtés, les collections d'auteurs étrangers se multiplient.

L'objet que se propose la MAISON PLON, en instituant elle aussi une collection de ce genre, est de satisfaire cette curiosité, mais en s'entourant autant que possible de toutes les garanties. Elle ne s'inspirera dans son choix que d'une considération : **la qualité des ouvrages.** Elle publiera certes des romans, mais elle ne publiera pas que des romans, et ces derniers seront soumis à un choix sévère. Parmi les auteurs contemporains elle ne retiendra que ceux dont les œuvres semblent présenter de sérieux gages de durée et elle ne s'interdira jamais de remonter et parfois de remonter très haut dans le passé. Il arrive souvent que, par une excessive préoccupation de l'actualité, des auteurs qui n'ont pas été traduits au moment où ils auraient dû l'être courent le risque d'être laissés définitivement de côté, et il en résulte dans notre culture des vides que précisément cette collection, entre autres objets, essaiera de combler.

Un souci particulier présidera toujours au recrutement des *traducteurs* : trop d'ouvrages et parfois de chefs-d'œuvre étrangers ont été jetés sur le marché français sans offrir à cet égard les garanties désirables. Traductions inexactes et hâtives — textes mutilés : abrégés souvent, étendus parfois, et la plupart du temps sans le consentement de leurs auteurs, — tels sont certains des errements contre lesquels nous voudrions réagir. Nous nous adresserons toujours à des traducteurs ayant fait leurs preuves, et chez lesquels s'atteste une prédilection véritable pour l'œuvre dont ils assument la charge, persuadés qu'en ce domaine, comme en tant d'autres, le vers de Verlaine garde toute sa vérité :

C'est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

PREMIERS VOLUMES A PARAITRE :

ANTONE TCHEKHOV

Œuvres complètes, traduites du russe par Denis Roche, seule traduction autorisée.

Tome I. — **Salle 6.**

Tome II. — **Théâtre** (premier volume).

Tome III. — **Moujiks.**

MAY SINCLAIR

Un Romanesque, roman traduit de l'anglais par Marc Logé.

MIGUEL DE UNAMUNO

Essais (titre provisoire), traduits de l'espagnol par Marcel Bataillon.

EDITH WHARTON

Le Récif, roman traduit de l'anglais par Yva Fernandez.

PERCY LUBBOCK

La Technique du roman, traduit de l'anglais par Alix Guillain.

LÉON CHESTOV

Pérégrinations spirituelles, traduit du russe par Boris de Schloezer.

CLÉMENCE DANE

Légende, roman traduit de l'anglais par Jeanne Scialtiel.

LEOPARDI

Testament littéraire, traduit de l'italien par Joseph Baruzi.

GŒTHE et SCHILLER

Correspondance, édition intégrale traduite de l'allemand par Lucien Herr.

RAMÓN PÈREZ DE AYALA

Apoleonius et Bellarmin, roman traduit de l'espagnol par Jean et Marcel Carayon.

VINCENZO CARDARELLI

Prologues et Mythes (titre provisoire), traduits de l'italien par Joseph Baruzi.

KEATS

Lettres choisies, traduites de l'anglais par Élisabeth van Rysselberghe et Charles Du Bos.

P. N. 27815. — P. 86-1.

lui répondre : crac, rendez-moi mon manuscrit. Mais si nous ne l'aimions pas comme nous l'aimons, nous le lui aurions rendu depuis longtemps, son manuscrit... — Ce qu'Eugène traduit par : — Nous avons une bonne pièce : nous n'allons pas la lâcher. — Et de fait, Montigny s'engage à nouveau à représenter *la Crise* tout de suite après *Diane de Lys*, quitte à rendre *l'Institutrice* à Scribe. A Scribe? quel sacrilège ! car Scribe est alors un des rois du théâtre. Mais, Scribe facilite les choses, car lui aussi menace de retirer son manuscrit, n'ayant pas une distribution à son gré. Seulement, à lui, on le lui rend.

Les répétitions commencent et vont à merveille : Lafontaine (le mari), Rose Chéri (la femme), et Dupuis (le faux séducteur) sont tous trois enchantés de leur rôle. Mais voici que la Censure intervient. Nous avons peine à nous représenter aujourd'hui, quand toutes les libertés, et même toutes les licences sont accordées au théâtre qui n'a pas manqué d'en abuser pour oublier trop souvent cette politesse et ce bon ton pourtant si

nécessaires à garder dans une société soi-disant civilisée, cultivée et raffinée, les exigences de cette Censure d'autrefois qui intervenait avec ses malencontreux ciseaux dans les ouvrages les plus inoffensifs. Pour Octave Feuillet, elle fut souvent impitoyable, et cela, évidemment, nous paraît cocasse. Eugène nous la montre opérant *la Crise :*

Voici comme les choses se sont passées : — Je t'ai dit que j'avais assisté à la répétition et qu'elle avait encore eu lieu sans changements, et que M. Montigny devait aller à trois heures trouver MM. les Censeurs pour s'entendre définitivement avec eux. Mais auparavant, sur les quelques annotations faites en marge du manuscrit par la Censure, le père Monval s'était transporté chez J. Janin pour le prier de vouloir bien faire les raccords, faire droit aux réclamations de la Censure, et remplacer ce qu'elle voulait supprimer. Alors, mon cher, Janin dont tu te méfies, a travaillé pendant deux heures, et produit la valeur de dix pages au moins. Ainsi tu craignais qu'il ne

fît rien pour toi, et je te réponds moi qu'il a beaucoup trop fait; car Montigny me disait pendant la répétition que tout ce qu'il avait écrit là, était d'une ineptie *telle qu'il serait impossible d'en dire un mot, et le soir il me l'a prouvé en m'en lisant des passages. Je te jure que c'en est tout à fait bouffon* — femme pot-au-feu — femme feuille morte — femme saule pleureur, *etc., etc.* — *Montigny garde cela pour te le montrer plus tard comme une bonne curiosité. Dieu merci! on n'a eu besoin de rien de tout cela — et grâce à la façon dont Montigny s'y est pris avec la Censure, on n'a emprunté à Janin que deux ou trois mots choisis. Tu comprends avec quelle impatience j'attendais le résultat de la démarche de Montigny; je craignais particulièrement que les ciseaux n'eussent attaqué* le fond même du sujet de la pièce. *J'en ai été quitte pour la peur, et dans les deux heures que j'ai passées dans le cabinet de Montigny j'ai pu me convaincre, me bien convaincre qu'il n'y avait pas grand mal, et que relativement, les coupures faites dans* la Crise *sont peut-être moins impor-*

tantes que celles qu'on avait faites dans Pour et Contre. L'exécution capitale *de la Censure est celle-ci : elle ne veut pas que* la Crise *demeure aussi* généralisée *qu'elle l'a été par toi, c'est-à-dire qu'au lieu de dire :* TOUTES les femmes, même les plus honnêtes sont atteintes de ce mal moral, et ne peuvent se résigner à mourir sans avoir donné un coup de dent, *etc., elle veut qu'on dise :* il y a des femmes qui, *etc. Je ne cherche pas à reproduire les mots mêmes, mais seulement à te faire comprendre l'affaire. La comprends-tu? Tu vois alors que le sujet de la pièce n'en reste pas moins entier et qu'il n'y a pas grand mal. Les deux mots qu'il a fallu changer pour opérer cette modification ont été très intelligemment trouvés par Montigny, et l'on n'y verra rien. Pour le reste, ce sont de petites coupures presque insignifiantes, que nous regretterons nous autres qui connaissons les mots supprimés, mais dont le public ne s'apercevra pas.*

Enfin, le 7 mars, *la Crise* est jouée et Eugène télégraphie le lendemain : *Lauriers pour*

toi, vœux comblés, succès complet, applaudissements vigoureux, pas un instant de faiblesse, rires et larmes, triples salves, mille tonnerres, Rose adorable : Mars et Dorval, les autres parfaits, la presse satisfaite, soixante au moins, je vais t'écrire. Feuillet. Il ne ménage pas les mots, malgré le prix qu'ils coûtaient alors, et c'est déjà un compte rendu de la soirée où personne n'est oublié, ni les acteurs, ni le public, ni la recette, ni surtout l'auteur. Mais la lettre qui suit est la plus jolie *soirée parisienne* qu'on puisse imaginer. Elle commence par une distribution savante des billets de faveur : il ne faut oublier personne, ni les personnages influents, ni les amis qui se chargeront volontairement de la claque. Dumas fils est pourvu, et Ernest Reyer et Mme Beaude dont le mari est ministrable. Quand il ne lui en reste plus un seul, ne faut-il pas qu'il rencontre encore au boulevard l'acteur Lafontaine : — Je vous en supplie, encore deux billets. — Je n'en ai plus. — Je n'ai donc plus qu'à mourir. — Ce n'est pas le moment... L'acteur esquisse un geste de désespoir et

disparaît. Eugène, enfin, s'en va dîner, fait sa barbe, cire ses souliers, achète des gants neufs et va, explique-t-il, « jusqu'à la cravate blanche ». Au dernier acte de *la Crise*, les deux enfants de Mme de Marsan se précipitent chez leur mère avec des bouquets pour lui souhaiter sa fête. Eugène a cette jolie idée d'acheter des fleurs naturelles pour remplacer les fausses fleurs du régisseur et pour les offrir à Rose Chéri par ces gracieux intermédiaires. Oui, mais si les *moutards*, habitués à répéter avec des bouquets artificiels très légers, se trouvaient gênés par des bouquets nouveaux et plus lourds ; surtout en présence du public qu'ils n'ont encore jamais affronté? Cette perspective le glace d'effroi et il ajourne son ingénieux projet. Il n'a plus qu'à entrer à la Comédie-Française :

Enfin, me voici dans la salle. On joue le Petit-Fils *au milieu de cette indifférence publique que tu as pu remarquer tous tes jours de première représentation. Plus indifférent encore que qui ce que soit à cette vieillerie*

(bon repoussoir d'ailleurs) je monte chez Dupuis; je le trouve tout nu, avec une perruque pour tout vêtement, perruque blonde comme ses cheveux, mais avec des cheveux plus rares que les siens; je trouve même qu'ils sont un peu trop maigres, et que ça le vieillit trop, enfin, nous allons voir. J'entre dans la loge de Lafontaine. Je le trouve en chemise avec ses bottes, belles bottes! Inquiet des moutards exposés ainsi au public, et auxquels on a conservé toute leur petite tirade, je venais recommander à Lafontaine de ne pas les perdre de vue un instant, de les soutenir au besoin, et de remplacer s'il le fallait leurs deux lignes par quelques mots que tu m'avais envoyés pour lui. — Soyez tranquille, je vais y veiller. Mais prévenez Montigny. — J'y vais. Avant de sortir, je le regarde bien : joli homme, distingué tout à fait. Mais il n'a rien changé à sa figure. Il a laissé pousser ses favoris, voilà tout.

Je rencontre Montigny dans les couloirs. — Êtes-vous sûr des enfants? — Mais oui. Je suis sûr de tout. — Bon! Tout va bien alors. Et je regrimpe à ma loge.

Ah! ah! voilà la salle à peu près pleine! La reprise du Verre d'eau *au Théâtre-Français avec Bressant ne nous a pas fait tort de la presse. Voilà Janin, Gauthier, Dennery, Ed. Thierry, St-Victor, etc., un ballot de Mousquetaires aussi. Le père Dumas n'a pas pu venir, il faut qu'il finisse cette nuit la pièce qu'il fait pour les débuts de Bocage au Vaudeville. Il est acculé contre un dédit. Paul le remplace. Le fils Dumas y est. Le roi Jérôme est là aussi. Tous les amis sont au poste, pas une place vide. Beaucoup d'acteurs et d'actrices. La loge de Mme Beaude est remplie de dames. La salle est belle. Allons, vous pouvez commencer. En avant la musique! Le moment est joli pour les gens qui aiment les émotions : je n'ai pas trouvé l'ouverture assez longue. Le rideau se lève : voilà Lafontaine qui tisonne, son vieux domestique joue nonchalamment du plumeau. Lafontaine est parfaitement mis, tenue irréprochable. On le trouve bien distingué, il a l'air d'avoir trente-cinq à trente-six ans. Thibault est bien, le décor heureux. Bibliothèque au fond. Bustes; mais de vrais bustes de chaque*

côté, meubles gothiques. Le public semble content de prime abord et un sourire de satisfaction se manifeste sur toutes les lèvres. Dupuis arrive. Parfait comme médecin, mais décidément trop vieux pour un amoureux, pour être le rival d'un homme comme Lafontaine. Et pourtant Dupuis ne croit s'être donné que trente-huit ans. Je trouve qu'il a l'air d'en avoir quarante-quatre. Nous allons reparler de cela. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils disent parfaitement tous les deux, que les longs rires, tantôt sourds tantôt bruyants, se font entendre à chaque instant. L'entrée de Rose Chéri qui a une toilette ravissante est très chauffée, toute sa scène parfaitement jouée et parfaitement prise. La scène révoltante *que lui fait son mari fait le bonheur du public, qui ne cache pas plus sa joie qu'il ne l'a fait tout à l'heure au Berlingot, et ailleurs. « Laisse-moi donc tranquille avec ta probité! et vole-moi..., etc. » Grand effet, grand éclat. Enfin la fin de l'acte admirablement jouée par Lafontaine enlève la salle, et le rideau tombe parmi les applaudissements au milieu des-*

quels il est impossible de distinguer la claque.

Enfin! voilà le succès assuré. On voit à quel auteur on a affaire, et j'entends dire que c'est une des meilleures expositions qu'il y ait au théâtre. C'est mon avis, depuis longtemps. Je n'ai pas le temps, mon cher Octave, de t'analyser aussi longuement les autres actes. La musique a retenu le public entre le premier et le deuxième. Celui-ci a marché comme sur des roulettes. On ne peut lui reprocher, comme au troisième, que d'être trop court. Mais je n'ai même pas entendu faire ce reproche. L'acte et la scène du journal joués dans la perfection ont obtenu un grand succès. Dupuis est excellent dans cet acte où il fait déjà habilement comprendre qu'il aime Juliette. Lafontaine tourne au drame sur les dernières pages du journal en grand comédien. Rose a une toilette de fantaisie qui peut être critiquée, mais que je trouve charmante. Seulement je l'aimerais mieux d'une autre couleur que jaune et noire. *Elle a un petit chapeau de campagne, mon cher, c'est à crever de rire de l'aise qu'on en a. — Mais voici bien une autre histoire : la voilà seule pen-*

sive et triste dans son petit salon. Si tu voyais comme elle vibre sous l'insulte de ses domestiques! quelle vérité! et quelle artiste, mon cher! Quel bonheur que ce soit elle qui joue cela! sa scène avec Pierre est si bien exécutée qu'il y a triple salve d'applaudissements. Au moment où elle entend les pas de son mari, dame! elle a un élan d'une porte à l'autre, je n'ai jamais rien vu de pareil; puis quand elle retombe sur sa chaise, où elle feint de travailler, jamais on n'a été plus vrai que cela! Des bravos frénétiques lui ont dit bien haut qu'on la comprenait. Elle a écouté la longue histoire de son mari en grande actrice qu'elle est. Lafontaine a été excellent dans toute sa grande scène qui a été écoutée au milieu d'un recueillement profond mêlé de quelques sanglots étouffés. Puis, quand il a été parti, quand on a entendu le roulement de la voiture, oh! alors, mon cher ami, Rose Chéri a eu le moment le plus dramatique que l'on puisse imaginer; elle s'est écrasée sous elle-même comme je n'ai jamais vu personne le faire : pas même Dorval. Les hommes les plus solides avaient l'œil fort hu-

Universitas BIBLIOTHECA

mide, et se soulageaient en battant des mains et pourtant l'épreuve n'était pas finie. Quand les enfants, dont la voix à la porte a fait courir un frisson de bonheur dans toute la salle, quand les enfants sont entrés, elle a bondi sur eux comme une lionne, par l'effet d'un mouvement de joie si vraiment rendu, que je ne crois pas qu'on puisse pousser l'art plus loin. Aussi la salve a été triplée; et la moutarde *a très intelligemment attendu que le silence fût à peu près revenu pour dire ses petites phrases qui ont vraiment bien fait. Tu peux te vanter d'avoir donné du plaisir aux gens.*

Quand Lafontaine est venu dire le nom de l'auteur, j'ai cru qu'il allait être obligé de s'en retourner sans pouvoir ouvrir la bouche tant les applaudissements se prolongeaient, et bien nourris, et de toute la salle. Ma foi, quelque exigeant que je fusse, j'ai été bien content; et je vous embrasse tous de grand cœur.

Sur cet accueil triomphal, Eugène Feuillet monte en hâte aux loges des artistes. Il embrasse Rose Chéri qui pleure d'heureuse

émotion : « Pourquoi votre frère n'est-il pas ici? n'est-ce pas malheureux ! Il devrait être à toutes ses *premières :* le succès est sûr... » Il félicite Lafontaine et Dupuis, mais pour Dupuis il n'oublie pas de l'engager à se rajeunir. Montigny le directeur l'y engage beaucoup plus rudement. « Je suis bien sûr, ajoute Eugène, qu'il ne va pas remettre sa perruque ce soir, ce qui m'expose à le voir nu tout à fait. »

Vous pensez qu'Octave a de la chance d'être ainsi renseigné par dépêche et par lettre : quelle erreur ! il s'impatiente, il réclame des nouvelles télégraphiques, car le huit au matin il n'avait encore rien reçu. Eugène en sourit, et le neuf il écrit à nouveau pour raconter la deuxième représentation à laquelle assistaient l'Empereur et l'Impératrice :

Es-tu content enfin? Si tu ne l'es pas, tu ne le seras jamais. Je t'ai dit que la deuxième avait encore mieux marché que la première. C'est en vérité vrai. Et j'attribue cela à ce que Dupuis avait consenti à laisser de côté sa perruque,

malgré tout son amour pour elle. De sorte que son âge, se trouvant mieux en rapport avec celui de Lafontaine, tout en devenait plus vraisemblable. D'ailleurs l'émotion de la première avait disparu chez eux comme chez moi. Rose Chéri avait aussi abandonné son petit chapeau ; *elle le tenait à la main. Cela faisait évidemment mieux. J'ai dit à Dupuis qu'il aurait dû aussi porter sa perruque à la main comme ceci, au bout d'un ruban rose. Mais non! il veut te l'envoyer, pour que tu juges; pour que tu lui dises qu'il avait raison, qu'il est le seul qui ait eu raison. Possible : mais puisque tous les autres, femme, mari, enfants sont encore jeunes et peut-être plus qu'il ne le faudrait, il ne faut pas que lui seul soit un vieillard.* — Vieillard ! *mais je prétends, dit-il, que je n'ai pas plus de trente-huit ans avec ma perruque!* — *Enfin il y tient, que c'en devient comique et que nous en avons bien ri hier au soir, après la pièce, et avec lui. Le fait est qu'avec ladite perruque il avait au moins quarante-quatre ou quarante-cinq ans, que Lafontaine n'en paraît pas plus de trente-six ou trente-huit; et que cela*

vaut beaucoup mieux comme ça est maintenant, d'autant plus que, sans son amour de perruque, Dupuis paraît encore bien au moins l'âge de Lafontaine. Mais il n'en croit pas un mot : je te dis qu'il est enragé.

Donc, quand je suis arrivé hier devant le Gymnase, j'ai vu pas mal de sergents de ville, puis la foule s'est amassée promptement et à huit heures il y avait au moins trois mille personnes à attendre. En voilà-t-il une fameuse réclame, hein! L'Empereur et l'Impératrice avec toute leur escorte sont arrivés à huit heures et demie. J'ai sauté dans la salle, et j'ai vu Montigny les introduire dans leur loge, le grand flambeau à trois branches à la main. Il était bel à voir. Il redescend vite au théâtre : allons, mes amis! vite! vite! Descendez le tapis. Dressez le jardin. L'Empereur n'était pas là depuis dix minutes qu'on a commencé la Crise. *Quand il est arrivé sur le bord de la loge, la salle tout entière l'a fort longuement applaudi et acclamé. Moi, j'étais dans une stalle d'orchestre, j'ai suivi* Leurs Majestés *de l'œil, et elles n'ont cessé de donner des marques de satisfaction. L'Empereur*

a très fort applaudi à la fin. C'est une consécration de succès que j'ai été bien heureux de te voir donner. Du reste tous les amis ont fait leur devoir à la deuxième comme à la première, et tu peux hardiment me maintenir à leur tête.

Voilà comment il récompense son frère de ses plaintes. Le 10, il revient à la charge et s'excuse du retard de son premier télégramme, lui qui aurait tant voulu lui épargner les minutes d'inquiétude. Et il raconte la troisième pour laquelle il a donné une baignoire à Alexandre Dumas qui la réclamait. C'est une occasion pour lui de remercier le grand homme de l'article qu'Asseline a fait paraître dans son journal *le Mousquetaire.* Mais avec une extrême finesse il manifeste un certain mécontentement à retrouver dans cet article « cette vieille faridondaine qui consiste à toujours parler de Musset quand il est question d'Octave Feuillet. » Dumas s'excuse, disant qu'il n'a pas lu l'article : « Voilà l'homme ! il ne sait même pas ce qu'on écrit dans son journal ! »

Dupuis réclame encore la perruque qu'on lui a ôtée, et Rose Chéri n'a pas un geste, pas une intonation qui ne soit parfaits. « Je lui ai fait hier, ajoute Eugène, la farce des bouquets dont je t'avais parlé — deux magnifiques bouquets, ma foi ! — c'est vingt francs que tu me dois, mon président. Tu crois peut-être qu'elle s'en est aperçue quand elle les a reçus? Ah bien ouiche ! Elle est bien trop à son affaire pour cela. Mais, le rideau tombé, elle a vu et senti, et quand on l'a rappelée, elle nous a fait la gracieuseté de reparaître avec ses fleurs. J'ai vu que ça lui avait fait plaisir. Trouves-tu que j'ai bien fait? » Et il engage Octave à écrire à tout le monde pour exprimer sa gratitude. Octave écrit dans le sévère hôtel de la rue Torteron, tandis que c'est lui qui hume sur place le parfum de la gloire. Au fond, il n'est pas fâché de jouer ce rôle d'intermédiaire. Il goûte les réalités du triomphe et je le soupçonne de fréquenter avec plaisir l'orchestre et surtout les coulisses. Après quoi, il dresse le bilan de ses comptes : les droits d'auteur montent, mais

il a donné 80 francs au chef de claque qui a paru bouleversé de cette munificence et 10 francs au souffleur qui s'en est réjoui dans son trou. Il y a bien encore le portier pour lequel il lui reste 8 fr. 50 : peut-être ira-t-il jusqu'à 10 francs. Enfin n'oublions pas les 20 francs de bouquets.

La lettre suivante, datée du 16 mars 1854, cinq jours plus tard, est adressée à sa « gentille sœur » Valérie et la charge d'annoncer à Octave une bonne nouvelle : « On a fait salle comble hier soir au Gymnase. On a dû refuser du monde, et j'ai vu ressortir de bien belles dames qui avaient cherché un petit trou où se fourrer. C'est surtout le beau monde qui vient. On se croirait presque aux Italiens : » Le succès fait donc boule de neige. Et quand il entend tous les éloges qui s'adressent à son frère, il dit complaisamment : « Cela semblait un concert à mon bénéfice. » Ma parole, il s'intéresse plus à la vie d'Octave qu'à sa propre vie dont il paraît fort détaché, car il ne donne sur lui-même aucun détail.

V

UNE LECTURE A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Le zèle d'Eugène Feuillet ne s'endort pas sur le succès de *la Crise*. Dès lors, la carrière de son frère lui apparaît tout unie : la Comédie-Française, la Légion d'honneur, l'Académie. Mais il faut ne rien laisser au hasard. Il pousse donc Octave à publier chez Michel Lévy le volume des *Scènes et Comédies* dont il portera lui-même des exemplaires chez les principaux critiques, et dont il retarde la publication pour laisser paraître *la Fée* à la *Revue des Deux Mondes* (15 avril 1854). Il donne un exemplaire du précieux volume à Arsène Houssaye, directeur du Théâtre-Français, qui le reçoit à merveille et lui déclare : « La place de votre frère est chez nous... » Il en donne un autre à Camille Dou-

cet, directeur des théâtres au ministère, et le prie d'en remettre un au ministre. Cependant il engage Octave à écrire directement pour la scène, sans passer par le livre ou la revue. Ce n'est pas le moment de faire jouer *la Fée :* « Je trouve, écrit-il avec beaucoup de sens, qu'après le grand succès de *la Crise* qui n'était pas originairement une œuvre faite pour le théâtre, il serait dangereux de faire représenter comme première pièce une œuvre infiniment moins importante que ladite *Crise* et qui ne rachète pas d'ailleurs ce défaut d'importance par de très grandes qualités dramatiques... » Octave se range à cet avis, et écrit *Péril en la demeure. Le Village* est reçu au Français, mais Houssaye préfère attendre cette pièce à quoi travaille l'auteur de *la Crise.*

Au mois d'août, à l'occasion de la fête de l'empereur, la décoration attendue et préparée ne manque pas d'être accordée. C'est encore Eugène qui l'annonce par un télégramme à Saint-Lô : « Reçois ma fraternelle accolade, chevalier de mon cœur. Tu sais

tout le plaisir que cela m'a fait ; tu ne saurais l'exagérer dans ton imagination. » Et il découpe, pour l'envoyer à son frère, un article d'Edmond Texier dans *le Siècle* qui le met à part des autres légionnaires : « Toute la littérature applaudira avec nous à la distinction accordée à M. Octave Feuillet qui, bien jeune encore, a su mériter les suffrages des hommes de goût pour le charme et l'originalité de ses compositions. » Octave a juste trente-trois ans.

Michel Lévy, son éditeur, flaire sa gloire à venir. Il entreprend avec Eugène le voyage de Saint-Lô pour mieux s'entendre avec son auteur. Et c'est encore Eugène qui le ramène à Paris à la fin de septembre : « Nous sommes arrivés à Caen, écrit Eugène au retour, en même temps que le jour, c'est-à-dire à cinq heures. Ne sachant comment tuer le temps jusqu'à notre départ fixé à sept heures, nous sommes allés malgré le froid faire un tour sur le cours, où Michel, pour me distraire, m'a récité des vers que je n'ai guère écoutés. Il en sait long et paraît porter

dans sa tête sa boutique tout entière. » Mais il n'aime pas assez la nature au gré de son compagnon de route. « La belle nature peut, je crois, se présenter à lui sans crainte : il n'en abusera pas, quelque peu voilés que soient ses charmes. »

Au mois de novembre suivant, Michel Lévy perd son père, le chef de la maison, emporté par un retour offensif du choléra. Naturellement, c'est Eugène qui va aux obsèques : « Je l'ai accompagné jusqu'au bout, comme le Rabbin dont, par parenthèses, j'ai admiré la manière de faire en pareille circonstance : il a prononcé là un petit discours qui a fait pleurer tout le monde. J'ai été étonné de ne voir personne de ceux qu'édite Lévy, si ce n'est Augier qui a paru un instant, et Victor Séjour qui a soutenu Michel tout le temps. » Sur quoi il raconte la première d'une pièce de Mme Sand et celle d'une pièce de Dumas, s'intéressant vivement aux acteurs, car il est question de jouer *la Fée* au Vaudeville, et il guigne les interprètes qui pourraient en être chargés.

Cependant, sur ses instances, l'Ambigu a repris *Échec et mat*, ce grand drame en cinq actes écrit par Octave en collaboration avec Paul Bocage, dans lequel le vieux Bocage composait un si terrible duc d'Albuquerque. Naturellement Eugène assiste aux deux ou trois premières représentations, et il y entraîne M. Ernest Dubois, le père de Valérie, maire de Saint-Lô.

Nous nous sommes donné rendez-vous devant le Gymnase à six heures et demie, raconte-t-il, et je lui ai payé à dîner chez Dupuis. Après le deuxième plat, ton brave beau-père a eu la délicatesse de jeter sa serviette sur la table en me déclarant qu'il avait dîné. Mais je lui ai soutenu qu'il fallait qu'il dînât encore trois fois autant. Il a donc repris sa serviette et mangé fort crânement, malgré sa soi-disant satiété, une aile de poulet, la moitié d'un artichaut, la moitié d'un gâteau de riz, la moitié d'une grosse poire, bu la moitié d'une bonne vieille bouteille de vieux bon Beaune, avec une facilité et un entrain charmants. Après

quoi nous sommes allés prendre le café et le petit verre de curaçao qu'il aime, et cela nous a permis de marcher sans fatigue et sans craindre le froid jusqu'à l'Ambigu, larirette, jusqu'à l'Ambigu. Il m'a déclaré qu'il n'irait jamais dîner ailleurs quand il mangerait à ses crochets, et il fera bien, car on dîne là, à deux, pour six ou sept francs, comme on dînerait ailleurs pour trente... Nous avons trouvé dans les deux stalles voisines des nôtres M. Y... et M. de K... M. de K... dormait avant le commencement du spectacle. Nous avons été obligés de le réveiller quand le spectacle a été fini. M. Y... avait les yeux ouverts, mais il est clair qu'il dormait en dedans. Tous les deux trouvent Échec et mat *quelque chose de charmant. Merci.*

Il prédit vingt-cinq représentations, ce qui est déjà un beau succès. Comme on voit au ton détaché de son récit qu'il n'attache pas une grande importance à cette œuvre de jeunesse, et lui préfère mille fois les nouvelles pièces d'Octave ! C'est *le Village* qu'il at-

tend, et que Mme Allan, en attendant de le jouer au Français, a lu chez Mme de Girardin. Et c'est aussi la comédie nouvelle qu'achève Octave, qui n'a pas encore de titre et qui, vraisemblablement, sera représentée la première. Cette comédie s'appellera *Péril en la demeure*, après s'être appelée quelque temps *le Mari joué*, et analyse, elle aussi, un cas de mésentente conjugale. M. de la Roseraie qui est directeur du personnel au ministère des Affaires étrangères est un homme de quarante ans, qui a la confiance de son ministre et qui a de l'ambition. Il excelle à débrouiller l'écheveau compliqué des conflits internationaux. La question d'Orient lui est familière. Mais s'il connaît la carte du monde, il ignore celle du Tendre. Il délaisse sa charmante femme, Caroline, sans même se douter qu'elle en souffre et qu'elle a besoin de distraction. Précisément, un jeune homme est là. Un jeune homme est toujours aux environs. Celui-ci, Albert de Vitré, manœuvre pour éviter d'être nommé en Espagne et pour demeurer à Paris, dans

le voisinage de l'aimable femme. Mais il a compté sans sa mère, la baronne de Vitré, qui est perspicace et veut à tout prix le sortir des amourettes mondaines et assurer sa carrière. Elle déjoue tous les calculs des deux amoureux, obtient le départ d'Albert, fait de Caroline une honnête femme presque malgré elle et de M. de la Roseraie un mari plus attentif. Ce petit ouvrage en deux actes ne serait pas très neuf, sans la création de ce type, la baronne de Vitré, qui tire avec dextérité toutes les ficelles. La baronne n'est pas une de ces honnêtes femmes qui vivent les yeux fermés. Elle a même ce joli mot : « Il n'y a rien de tel que d'avoir été honnête femme toute sa vie pour savoir ce qu'il en coûte. » Sa vertu a peu d'illusions. Peut-être doit-elle à cela d'apercevoir avec tant d'à-propos les dangers de la passion. Ajoutez à ces personnages celui d'un vieux beau, Favières, tout à fait épisodique mais assez amusant.

Péril en la demeure devait précéder à la Comédie-Française *le Village* pourtant reçu

auparavant. Octave Feuillet, partagé entre ses deux pièces qui lui sont également chères, l'ancienne et la nouvelle, est dans tous ses états. « Je ne te reproche qu'une chose, lui écrit son frère, c'est de prévoir les choses de trop loin. A cause de cela, tes embarras et tes inquiétudes à toi durent des mois et des années au lieu de durer tout simplement vingt-quatre heures... » Quand le tour de faveur, donné à *Péril en la demeure*, est assuré, Eugène se met en rapport avec les interprètes. Il va voir Régnier et Mme Allan à qui seront distribués les rôles principaux. Surtout qu'Octave n'accueille pas de travers les petits changements que ne manquera pas de lui demander Régnier ! « Si c'était un cabotin comme la plupart de MM. les acteurs, tu pourrais l'envoyer faire lonlaire. Mais c'est un trop véritable artiste, qui a arrangé de sa main trop de pièces qui n'ont dû leur succès qu'à ces arrangements pour que tu doives jamais faire fi de ses observations. Si tu avais entendu Camille Doucet lui dire l'autre jour combien il lui devait de

reconnaissance pour tous les excellents conseils qu'il lui a donnés au sujet de *les Ennemis de la maison!* Si tu savais tout ce qu'il a fait pour Augier dans *Gabrielle!* Quant à *Mademoiselle de la Seiglière*, je crois que c'est lui qui l'a refaite tout entière... »

La lecture doit avoir lieu au comité de la Comédie-Française le lundi gras (1855). Régnier s'en chargera. Eugène doit y assister.

Il paraît que ma présence est absolument nécessaire à cette solennité : si tu tiens absolument à y assister à ma place, mon gaillard, tu as peut-être encore le temps d'arriver. Je t'avoue que je voudrais que cela fût fini, malgré le plaisir que je goûterai en entendant lire cela par Régnier. Ma joie sera comme dans des souliers trop petits. Régnier étudie ta pièce pour la lire comme s'il s'agissait pour lui de jouer tous les rôles. Il m'a demandé si je n'aurais pas quelqu'un à emmener avec moi à cette lecture, mais quelqu'un qui pût imposer un peu au comité, et le soutenir dans son opération par ses rires et ses émo-

tions. Je ne sais en vérité à qui m'adresser. Je vais causer de cela ce soir. T'ai-je parlé de nos résolutions pour les acteurs? Non, je crois. Nous n'avons rien dit de cela en traitant, si ce n'est en passant, parce qu'il est de droit que tout auteur choisisse librement ses acteurs. Mais nous en avons longuement parlé, Régnier et moi, puis avec Houssaye. Delaunay pour le jeune homme, il n'y a pas à choisir ; Delphine Fix pour la jeune femme, à la condition qu'elle se mettra tout à fait sous la coupe de Mme Allan qui la façonnera à sa manière. Elle ne demandera pas mieux, à ce que dit Régnier. C'est certainement ce qu'il y a de mieux au Théâtre-Français pour cet emploi. Le plus difficile à assortir, c'est le rôle de Favières. Régnier ne veut pas de Got parce qu'il est trop canaille, et *qu'il veut un homme de l'âge du personnage. Il a pensé à Provost, et je crois qu'il lui en a même parlé. Il prétend que le rôle, bien qu'un peu à côté, comme ils disent, est charmant et de nature à lui plaire. Donc Provost pourrait bien créer le rôle. Mais comme ce monsieur ne peut pas*

se moucher de travers sans dire qu'il a une maladie, qu'il est fort égoïste, et qu'il ne voudrait pas jouer deux fois dans la même soirée (or, il a un rôle dans la pièce de Laya), qu'enfin il ne faut pas s'exposer à ne pas jouer la pièce parce que M. Provost se serait mouché de travers, il faut trouver qui le double ou crée le rôle au besoin. Nous l'avons trouvé, c'est Mirecourt, *le type de l'homme qui a été* le beau Favières, *et qui est encore très fort. Régnier est persuadé qu'avec un petit gazon blond et des favoris teints, il sera fort plaisant et parfaitement ce que tu veux. Je le crois aussi, et je crois que ce sera le meilleur rôle que Mirecourt aura eu et doive avoir de sa vie.*

Quelle scie de t'écrire au bureau, mon cher ami! Je ne passe pas dix minutes sans être dérangé deux fois! Je ne sais jamais où j'en suis.

Évidemment les gens qui viennent au ministère des Finances et émettent la prétention de parler à un employé si occupé commettent la pire indélicatesse. Le lundi gras, lecture

solennelle au comité. Il est rare, je le crois, que nous ayons eu, sur les réunions de ce comité secret, des renseignements aussi pittoresques. Les auteurs, habituellement, lisent leur pièce, ce qui les empêche d'observer les figures, et s'ils ne la lisent pas, ils sont trop nerveux et trop préoccupés pour nous donner un jugement précis. Voici la lettre d'Eugène à son père annonçant la réception de *Péril en la demeure :*

Régnier et Houssaye écrivent à Octave, et Mme Allan a dû lui écrire avant eux.

Donc hier matin, je reçois un billet par lequel Régnier me prévient qu'il lit la pièce d'Octave à deux heures. « Trouvez-vous à cette heure-là au théâtre, et amenez Michel Lévy, il est aux yeux de tous, comme éditeur, un bon représentant de votre frère. C'est l'ami qu'il nous faut ». Je me mets immédiatement en campagne, et cours chez Michel. Il est déjà sorti. Je sais où il déjeune, c'est au café des Variétés, allons-y. Il n'y est pas encore venu. J'enfile la place de la Bourse et la rue Vi-

vienne, et m'abats dans sa boutique où je trouve seulement Nathan. « Où est Michel, Nathan? — Je n'en sais rien. — Est-ce qu'il ne déjeune plus au café des Variétés? — Non, il s'est brouillé hier avec le patron. Je crois qu'il déjeune maintenant au café Mazarin, boulevard des Italiens. — Adieu. J'y vais. » J'ai la chance de rencontrer Michel devant le passage des Panoramas. Il va venir. Je me sauve et ne puis encore arriver au ministère qu'à onze heures et demie. Je fais le plus gros et le plus pressé de mon travail, et à une heure et demie, je descends, plus impatient qu'inquiet, au Théâtre-Français. Il n'y a que Régnier d'arrivé, et il est enfermé avec Houssaye. On me fait entrer dans la salle du comité. Bon feu. Table ovale à tapis vert. Dessus le petit matériel agaçant que voici : une urne et une sébile remplie de billes noires, rouges et blanches, le sort des pièces et de leurs auteurs, plus une liste des messieurs qui doivent composer le comité : Régnier qui a déjà signé, il est enragé! Samson, Beauvallet, Got, Bressant, Maillard et Provost. Ces mes-

sieurs arrivent successivement, moins Samson et Beauvallet qu'on n'a pas vus. Ils coquettent avec quelques dames qui rôdaillent par là, en s'informant de ce qui va se passer, pendant que je cause avec Michel qui a été exact. Régnier entre en chantonnant, presque en dansant, et frappe sur le ventre de ces visages assez sombres, qu'il cherche à mettre en gaîté. Puis Houssaye paraît et vient me serrer la main. Il déclare qu'on est en nombre et qu'on peut commencer. Régnier se pose devant son pupitre, Michel et moi sommes à sa gauche sur un canapé, Houssaye à l'autre bout de la table. Ces messieurs çà et là. Got à côté de Bressant et de sa canne. Régnier m'avait prévenu qu'il n'y avait rien de plus froid que leur comité. En effet! Pourtant il a ri en bloc plus d'une fois, et fait entendre des petits susurrements approbateurs, ce qui est peut-être sans exemple. Cependant Régnier a lu avec une chaleur à fondre les glaces et les neiges qui nous couvrent à Paris, ce qui n'est pas peu dire. Il frappe la table à petits coups, puis à grands coups, il enlève les scènes en grand comédien qu'il

est, et en juste appréciateur de l'œuvre qu'il interprète. C'est merveille. Provost, je lui dois rendre cette justice, et Houssaye paraissent le plus intéressés. Je ne voyais pas Maillard qui s'était caché dans un coin. Got avait pris la canne de Bressant, qui a une pomme d'ivoire, et la tenant par l'extrême bout opposé à cette pomme, il la faisait aller de haut en bas, de droite à gauche, dans tous les sens. Cela m'agaçait à un point... Enfin, Dieu merci, au bout de vingt minutes : « Pardon, mon ami, a dit Régnier en s'interrompant, cette pomme blanche en mouvement devant mes yeux..., vous comprenez..., cela me gêne. — Ah! pardon, mon ami », a répondu Got, et Bressant a profité du moment pour reprendre sa canne, dont il ne suivait par les mouvements sans inquiétude. Cependant, je répète que tous ceux que je voyais paraissaient fort intéressés, quoi qu'ils fissent pour se donner l'air d'un aréopage impénétrabte dans ses sentiments. Avant de commencer le second acte, Régnier leur a adressé quelques paroles bien senties *pouvant se résumer ainsi : « Je*

dois vous dire que dans le deuxième acte, comme dans le premier du reste, il y a peut-être quelques longueurs que M. Feuillet doit venir couper lui-même, mais que je lui ai demandé de maintenir jusqu'après la lecture, parce que je ne voulais vous priver de rien *de cette ravissante chose. » Le second acte marche parfaitement, sauf que Provost essaye de faire une cocotte avec un morceau de papier, que je voudrais lui arracher des mains. Enfin cela finit au bout d'une heure trois quarts, sans autre incident, et l'aréopage se laisse aller à applaudir! Je serre la main à Régnier en le remerciant de tout cœur, et l'on nous prévient, Michel et moi, que nous avons à aller attendre, dans le cabinet de Houssaye, la décision du comité. Ça n'est pas long, Houssaye vient me dire : « Je n'ai pas besoin de vous annoncer que c'est reçu. » Régnier le suit :* « Entière blancheur ! » *me dit-il. Mme Allan est là dans l'antichambre à épier le résultat. « Vous devez être content, me dit-elle. — Je crois bien. » Alors on cause. Got me fait une réflexion que je crois fondée. Got*

a eu un prix d'honneur, et c'est le plus littéraire de tous. C'est à propos de Favières qui va porter au mari la lettre destinée à la femme. C'est une infamie qui n'est peut-être pas nécessaire, qui avait déjà frappé Régnier tout d'abord. Je l'ai dit à Octave dans le temps. Il suffit que Favières soit ridicule sans devenir odieux. Puis il y a l'histoire de la fin. Il y a comme deux ou trois dénouements... Mais pour tout cela je laisse la parole à Régnier qui est déjà venu me voir à mon bureau aujourd'hui, et qui me semble avoir trouvé quelque chose d'excellent. Quel chercheur! et quel trouveur que ce garçon-là! Du reste, tous ces messieurs ont été intarissables d'éloges. Provost se chargera, je crois, du rôle de Favières. Houssaye, sur notre prière d'écrire à Octave, s'y est mis immédiatement. La pièce est mise de suite en répétition.

Mais sa journée n'est pas finie. Il lui faut encore trouver des scribes pour copier les rôles. A onze heures du soir, enfin, il rentre chez lui en vainqueur.

VI

« PÉRIL EN LA DEMEURE »

La pièce a été ainsi distribuée : la baronne de Vitré : Mme Allan ; Albert, son fils (vingt-deux ans) : Delaunay ; M. de la Roseraie : Régnier ; Caroline, sa femme : Mlle Fix ; le comte de Favières, leur oncle (soixante ans) : Provost. Comme on le voit, Octave Feuillet est bien traité.

Tous les acteurs sont ravis. « Delaunay et Mlle Fix sont si contents que cela fait plaisir à voir. Provost garde bel et bien le rôle de Favières. *Annette*, c'est la petite Valérie qui a une bonne petite binette tout à fait, et un bon petit nez retroussé tout à fait aussi. Je leur ai adressé quelques paroles bien senties. »

Mais Eugène sent bien que la partie qui va se jouer au Français est plus grave que

les précédentes, et que la présence de son frère, cette fois, est indispensable, d'autant plus que celui-ci ne manque pas une si belle occasion de se tourmenter à distance. Des bruits flatteurs lui viennent de Paris, peut-être lancés par Eugène qui excelle à créer avant les premières une atmosphère de sympathie, et il en prend ombrage. « Ne crains pas, supplie l'aîné, tous les bruits élogieux qui se font autour de cette pièce. Ils te paraissent excessifs parce qu'ils t'arrivent tous ensemble ou coup sur coup, mais ils diminuent beaucoup d'intensité à Paris où ils sont noyés dans beaucoup d'autres tapages. Nous mettrons une sourdine, s'il le faut. »

Les répétitions marchent un peu lentement. Régnier voudrait obtenir d'Octave quelques changements, et Octave s'y refuse. Eugène rencontre l'acteur, et, pataugeant tous deux dans la neige, ils discutent l'affaire. Régnier veut partir pour Saint-Lô. « Il a eu un geste magnifique : — A quelle heure part-on pour Saint-Lô? — A quatre heures et demie. — Il a regardé sa montre. Il

était cinq heures, et bien qu'il fût impossible qu'il partît comme cela au pied levé, il a eu l'air si déconcerté que l'heure du départ fût passée, qu'il m'en a fait peine. N'est-ce pas nature? »

Cependant Octave ne se décide pas à venir, et la situation se gâte. La Censure a pris la pièce à partie, cette pièce que j'ai racontée et qui nous paraît traiter un sujet de tout repos. Camille Doucet, d'accord avec le ministre, veut changer tel ou tel passage, et même le dénouement. Rien que ça ! Eugène écrit des lettres de douze pages serrées pour énumérer leurs méfaits. Il est furieux, et il défend pied à pied l'œuvre de son frère. Celui-ci ne peut quitter son père malade à Saint-Lô. Ses nerfs le déchirent. Il n'a pas encore pu trouver un titre, il en essaie plusieurs qui ne plaisent pas : *Un homme supérieur*, *les Grandes Affaires*. Et en effet ils sont mauvais. Enfin *Péril en la demeure* est découvert. Cette phrase que dit Mme de Vitré : « Il n'y a rien de tel que d'avoir été honnête femme toute sa vie pour savoir ce qu'il en coûte »

paraît trop audacieuse, et il la faut modifier. Malgré ces combats quotidiens, les choses prennent tournure. M. le chef de claque a assisté à une répétition et s'est déclaré satisfait. Par exemple, on a failli donner la première un vendredi 13. Mais Eugène veillait.

Le jour de gloire se lève enfin. *Péril en la demeure* passe à la Comédie le 19 avril 1855 et Octave n'y assiste pas. Les instances les plus pressantes n'ont pu le déloger de Saint-Lô. « Ah ! mon cher garçon, lui écrit son frère le lendemain, cette fois, ça y est, et complètement, et autant que possible. Le public s'en est donné hier à cœur joie. Ah ! le gentil, le joli public que c'était, lon-là, le joli public que c'était ! et qu'il nous a donné de plaisir à tous ! Et voilà une représentation à laquelle j'aurais voulu te voir assister ! Tu serais déjà à la besogne pour nous tailler un nouvel ouvrage. Somme toute, vois-tu bien, sois convaincu que le jeu en vaut bien la chandelle, et que le bonheur, le profit et l'honneur que cela rapporte dédommagent

plus qu'amplement des soucis que cela donne. Je puis en parler, n'est-ce pas? et je donnerais encore bien de l'argent pour obtenir une autre fois un pareil plaisir, même au prix de plus de peine encore... »

Mais le récit qu'il donne de cette première ne vaut pas les précédents, celui de *la Crise* et celui de *le Pour et le Contre.* On se rend vaguement compte que, cette fois, il n'y a pas unanimité, que la critique fera des réserves. Je passe sur les détails pour en venir au succès final et à l'éloge des acteurs :

La fin, serrée comme elle est, est excellente et hier pas une personne n'a commencé à prendre son chapeau avant le baisser du rideau, et quand on a rappelé tous les acteurs, tous les spectateurs étaient encore dans la salle.

Que veux-tu de plus? Le public serait mon ami intime que je n'aurais rien obtenu de plus complet. Delaunay est plus gentil avec ses petites moustaches que tu ne peux te le figurer. Fix, dans sa robe blanche vaporeuse semée de bouquets de roses, est adorable.

Mme Allan! on ne peut pas dire. Régnier, quel comédien et quel cœur! Provost est incomparable...

Il se hâte de monter aux loges des acteurs. Mme Allan est rayonnante de joie. « Elle avait vingt ans de moins », assure-t-il, et il ajoute perfidement : « et a dû être bien jolie ».

Au fond, le succès n'a été que modéré à la première, mais aux deux suivantes il s'enfle comme une voile sous le vent. La critique est généralement bonne : Théophile Gautier bien ; Fiorentino pas mauvais ; Saint-Victor bienveillant. Mais Prémaray qui vient d'avoir une pièce sifflée à outrance à l'Odéon veut une revanche, et Jules Janin a écrit dans les *Débats* un *infâme* feuilleton. Ce feuilleton met en rage Eugène Feuillet. Il prononce sur le critique des jugements catégoriques et véhéments, l'accable d'injures, lui prête les plus hideux calculs, et les plus étrangers à la littérature. Les temps n'ont guère changé, et il n'est pas rare qu'un auteur, de toute une

presse favorable, extraye le seul article méchant pour s'en irriter. Il faudra qu'Octave calme son frère exaspéré. Celui-ci, cependant, pour mettre du baume sur la blessure d'amour-propre, brosse un brillant compte rendu de la troisième à laquelle assistaient Leurs Majestés :

Malgré M. Janin, l'Empereur, revenu de la veille au soir, s'est empressé de venir voir ta pièce dès hier, *et je puis t'affirmer que je n'ai pas vu, même parmi nos plus chers amis, d'amis se conduire plus chaudement dans l'intérêt de ton succès que ne l'ont fait l'Empereur et l'Impératrice que j'ai suivis de l'œil tout le temps. Quand je suis arrivé au théâtre, à sept heures, j'ai vu avec bonheur un fort piquet de troupes stationner devant l'entrée particulière de Leurs Majestés, puis déjà une foule assez considérable qui, devinant comme moi que l'Empereur allait venir, s'amassait aux abords du théâtre. Comme si l'Empereur eût voulu rendre pour toi la réclame aussi bonne et aussi longue que possible, il a laissé la foule s'amas-*

ser pendant très longtemps, et il était plus de neuf heures quand il est arrivé. Je n'ai pas besoin de te dire qu'on l'a attendu pour frapper les trois coups. On l'a accueilli par une salve d'applaudissements, puis il n'a pas été plus tôt assis que le rideau s'est levé, et que ton premier acte a commencé. L'intérêt a paru très soutenu dans la loge impériale. Je n'avais pas encore vu l'Empereur rire aussi franchement, et j'ai souvent entendu sortir de sa bouche d'excellentes paroles; entre autres : C'est charmant, *que l'Impératrice répétait. Mais où l'Empereur a particulièrement témoigné de sa sympathie pour ton œuvre et pour toi, c'est à la fin tout à fait. Il a applaudi comme moi. Puis, laissant partir sa femme et sa suite, il a attendu tout seul que les acteurs, qu'on rappelait, reparussent, pour les applaudir. Je ne sais pourquoi, les acteurs ne revenant pas, il s'est décidé à s'en aller. Puis tout à coup, les acteurs se décident, le rideau se relève, la salle applaudit; alors, voilà l'Empereur qui revient au bruit des applaudissements pour y mêler les siens, mais le rideau était déjà retombé. C'est égal, il a applaudi tout de même.*

Je n'ai rien à ajouter d'ailleurs à ce que je t'ai dit sur le succès de la deuxième représentation, si ce n'est que celui de la troisième, relevé par ces augustes applaudissements, s'est accru au point que tu peux considérer aujourd'hui Péril en la demeure *comme une des meilleures pièces du Théâtre-Français.*

Laissons donc hurler cette impuissante canaille de Janin, mon cher ami, avec tous ceux qui voudront hurler avec lui. Ils en seront pour leurs hurlements : aujourd'hui, la plupart de leurs feuilletons sont à leur place, au coin de quelques bornes dans des rues solitaires; demain, comme hier, ta pièce sera applaudie par une salle comble, et le procès de Janin, pendant depuis longtemps, sera définitivement jugé. »

Et cependant, l'article de Janin l'a fait refléchir, et il adresse, à la fin de cette longue lettre, quelques conseils pleins de finesse à Octave : « Ne *miniaturise* pas trop, surtout pour le Théâtre-Français. Plus la scène est vaste, plus les peintures doivent être larges. Il doit peut-être en être de la pièce comme

des décors. Il ne faut pas oublier que c'est fait pour être vu à distance et non pas au coin du feu. L'on s'aperçoit bien mieux de cela à la représentation qu'à une répétition qui a quelque chose d'intime comme la veillée chez soi. Puis, ce que je t'ai toujours dit : un peu moins de tartines. Trois ou quatre tartines, ravissantes comme celles que tu écris, font le succès d'une pièce ; deux ou trois de plus peuvent la tuer. Tu prétends que c'est là que gît surtout ton talent : n'y mets pas trop de talent alors, et tout en ira mieux, je t'en réponds... » Il me semble que voilà un bon critique. Mais il sait dire les choses.

Arsène Houssaye, pour développer le succès, remanie l'affiche et au lieu de donner *Péril en la demeure* avec le *Songe d'une nuit d'hiver*, qui ne fait pas recette, il l'encadre entre une bluette : *la Comédie à Ferney* et *le Caprice* de Musset. Eugène, décidément partial, commente : « *Le Caprice* est bien vieux et bien triste, et bien peu goûté auprès de *Péril en la demeure.* » Alors, *le Caprice* aurait donc rajeuni?

Octave, plus calme cette fois, cherche à excuser Janin. — Ce feuilleton à Paris n'est rien, lui réplique son frère, car le critique des *Débats* est universellement méprisé (*sic*), mais les amis de Saint-Lô vont se précipiter dessus. — Évidemment. Les petites villes ne sacrent grand homme un compatriote que lorsqu'il est mort ou lorsqu'il est puissant. Qu'elles collectionnent dès lors, avec toute la volupté de l'envie déchaînée, les articles d'éreintement qui viennent de Paris, et négligent systématiquement les autres, faut-il s'étonner de ce banal spectacle de bassesse humaine? Mais il y a des exceptions, et j'en sais de charmantes.

Chose plus grave : Octave a écrit à Delaunay avec cette suscription : *pensionnaire de la Comédie-Française.* Pensionnaire ! mais Delaunay est sociétaire. SOCIÉTAIRE ! « Rien n'est plus facile à blesser que la vanité d'un artiste. » Il faut sans retard le rétablir dans sa qualité. Et cette lettre plaisante (3 mai 1855) se termine par une vision de Napoléon III aperçu des fenêtres du minis-

tère : « Voici l'Empereur qui passe en voiture découverte avec sa femme. Il salue et paraît plus gracieux que jamais. Comme il l'a échappé belle, et nous aussi ! Dès le lendemain de l'attentat je l'ai revu à cheval aux Champs-Élysées, au milieu d'une foule compacte de voitures et de gens. L'accueil qui lui était fait était aussi chaud que mérité. C'est un fameux gaillard ! » Et surtout, Eugène devine, pressent qu'Octave sera un jour le romancier et l'auteur dramatique favori de la cour. Déjà on joue ses proverbes dans le monde, dans le plus beau monde. On les jouera à Compiègne. La politique, comme la critique, Eugène Feuillet les subordonne sans hésitation à la carrière littéraire de son frère.

VII

« LE VILLAGE »

L'année 1855 avait été l'année triomphante de l'Exposition, avec la venue de la reine Victoria, du roi Victor-Emmanuel et du prince Guillaume de Prusse. L'année 1856 allait être celle de la naissance et du baptême du prince impérial : temps heureux qui masquent la catastrophe finale et qui sont l'occasion de fêtes, de spectacles, de réjouissances incomparables.

Cette année nouvelle avait commencé par une querelle entre Eugène et Octave Feuillet. Octave, qui depuis la publication de *Bellah* (1850) négligeait le roman, y revenait de la plus brillante manière avec *la Petite Comtesse* que la *Revue des Deux Mondes* donnait en un seul numéro pour étrennes à ses abon-

nés le 1er janvier 1856. Eugène qui s'est précipité sur la *Revue* écrit aussitôt à son frère : « J'ai été ravi de *la Petite Comtesse* malgré ses malheurs et tu peux être certain que cette nouvelle sera classée parmi les meilleures. Il y en a peut-être qu'on lui préférera à cause de son fatal dénouement, mais, je te dis, moi, que tu n'as rien fait de plus fort. Le commencement et la fin, chacun à leur manière, sont traités de main de maître, et je te dirai comme Buloz : continue. Mais fais-nous maintenant quelque petite goguenardise pour nous consoler, n'est-ce pas? car c'est vraiment terrible, cette leçon que tu donnes aux petites femmes légères, et la fin est un coup de massue, peut-être un peu subit à ce qu'il m'a semblé, relativement au développement de certaines parties qui intéressent moins vivement. Du reste, on ne saurait mettre un cadre trop grand ni trop orné à un si joli sujet. »

Ce reproche d'une disparate entre le commencement de la nouvelle et sa fin, ce reproche d'avoir brusqué le dénouement

n'était pas formulé sans délicatesse. Mais il tombe sur un artiste si ombrageux, si nerveux, si prompt à se faire du souci ! Octave le prend très mal à Saint-Lô : on peut s'en rendre compte à cette lettre qu'Eugène lui adresse le 10 janvier, quelques jours après la première, où il se hâte de s'excuser de ses réserves :

Veux-tu que je te dise, mon cher Octave? Si ç'avait été toi, la montagne n'eût pas accouché d'une souris; c'est la souris qui aurait accouché de la montagne, et tu m'aurais peut-être jeté la montagne à la tête pour me punir de tous les crimes dont je me suis rendu coupable envers ta personne. N'est-ce pas ce que tu viens de faire dans la limite de tes pouvoirs? Si tu n'as pas compris ma lettre, moi j'ai parfaitement compris la tienne qui m'accable de reproches. S'ils ont pour objet mes torts vis-à-vis de toi, ces reproches s'adressent mal en s'adressant à moi, et plus mal encore s'il s'agit des torts des autres. Quand il s'agit de vous, là-bas, mon cher ami, je me laisse

toujours mener par mon cœur, et je suis alors si sûr de ses menées que je ne puis craindre de m'être égaré un instant. Je te déclare donc hautement que ma conscience est parfaitement tranquille. Aussi ai-je été seulement étonné d'abord de te voir manifester un doute sur moi; puis un peu dépité parce qu'il est dur... d'être accusé de négligence par ceux-là mêmes pour qui et par qui l'on vit en grande partie. Enfin je n'ai plus songé qu'au mal que tu te fais mais que tu ressens après tout, quelque absurde, et quelque mal fondé qu'il soit, comme je vais te le faire voir tout à l'heure, et mon peu d'humeur s'est fondu dans mon immense et inaltérable affection pour toi, où il serait bien impossible d'en retrouver la moindre trace à présent.

Tu oublies trop et trop vite, dans la vie tranquille et commode de la famille et de la province, les embarras de la vie parisienne. Il faut trois à quatre jours ici pour faire ce que tu fais là-bas en trois heures. Tu ne songes pas, mon bonhomme, que je n'ai pas comme toi l'habitude d'écrire, tu dissèques mes mots sans

penser que lorsque le mot juste ne m'arrive pas comme à toi pour exprimer ma pensée, et c'est très fréquent, je suis obligé d'en employer un d'approchant : alors tu en forces le sens qui dévie un peu déjà, à tomber dans le fossé de tes craintes. Voilà ce qui arrive quand je parle, c'est déjà arrivé pour Péril *quand je t'ai écrit par le télégraphe. Cela arrivera encore, et cela arrive peut-être en ce moment si tu n'es pas raisonnable; quand je me tais, c'est la même histoire, et tu obliges mon silence à renforcer ta crainte principale. Hier ce silence était :* la Petite Comtesse est tombée dans le vide ! *Mais, misérable, je la porte sur mon cœur. Elle voudrait tomber qu'elle ne le pourrait pas. Et tu ne supposes pas un instant que mes paroles veulent dire le bien et non le mal, et que mon silence peut être attribué à toute autre cause que celle que tu lui donnes. Tu n'as pas surtout la moindre patience, pas la moindre idée de l'emploi de mon temps et de celui des autres.*

Et il cite l'opinion de vingt personnes qui ont lu *la Petite Comtesse* avec ravissement.

Lui-même, qui la voudrait relire, ne peut remettre la main sur le numéro de la *Revue* qu'il a prêté. Il revient sur cet incident fraternel dans une lettre qu'il écrit le surlendemain à son père, sans doute après avoir reçu d'Octave une nouvelle missive : « Tu sais ce qui est arrivé, mon cher papa : c'est comique et touchant à la fois. Au moment où Octave manifestait pour mon jugement fraternel un respect fort exagéré, au moment où je manifestais, moi ici, à part moi, et devant tous la plus vive admiration pour la dernière production d'Octave ; au moment où, lui et moi, nous nous aimions plus encore que nous nous soyons jamais aimés, voilà que nous nous disons des choses désagréables ! Puis, presque aussitôt, comme d'un même mouvement, nous tombons à genoux tous les deux l'un devant l'autre pour nous demander pardon et nous embrasser. C'est un effet de nerfs. » Mais les nerfs d'Octave sont plus sensibles que les siens. Des choses désagréables, il n'en a point dites vraiment. Il a seulement trouvé la catastrophe finale de

la Petite Comtesse précipitée. Résumant, dans cette même lettre, son impression à une nouvelle lecture, il définit l'œuvre ainsi : *une admirable colonne tronquée.* Je ne crois pas qu'il ait raison. Octave voit plus clair. Il précipite le dénouement de *la Petite Comtesse*, comme il précipitera celui de *Julia de Trécœur*, parce que les situations sont lentes à se tendre, mais qu'une fois tendues elles se rompent d'un coup. D'ailleurs Eugène écrit encore à sa belle-sœur pour lui répéter tout le bien sans réserves que l'on dit dans le monde du nouveau roman d'Octave.

Empis, l'ennuyeux Empis, auteur dramatique déjà périmé en son temps, a succédé au charmant Arsène Houssaye, à la tête de la Comédie-Française. Il n'est pas mal disposé pour *le Village* qui est reçu depuis longtemps et attend son tour. Mais l'auteur, à Saint-Lô, ne manque pas une si belle occasion de se tourner les sangs. Il faut qu'Eugène lui énumère toutes les raisons qu'il a d'être heureux : « Les directeurs de théâtre ne peuvent manquer d'aimer les auteurs qui

réussissent, et à ce titre il n'y en a pas un qu'ils puissent te préférer puisque tu as réussi dans tout ce que tu as entrepris jusqu'à ce jour, soit pour le théâtre, soit pour la revue. Aussi quand tu te plains, je te trouve inique, ma parole d'honneur. Si tu étais malheureux d'ailleurs, passe encore ! Mais le père le plus excellent, une femme charmante sous tous les rapports, un petit bonhomme ravissant qui se porte bien, et Paul et moi qui t'aimons tu sais comme ! le tout entouré d'un public idolâtre ! La position de Job ne me paraît pas avoir rien d'enviable pour toi... » Qu'il soit donc patient. Mme Allan qui devait créer le rôle de Mme Dupuis dans *le Village* est gravement malade, ce qui complique les choses. Déjà Eugène, impitoyable quand il s'agit de son frère, songe à une remplaçante et propose Mme Nathalie. Il va rendre visite à Empis, le *pétulant vieux sec*, qui lui ouvre sa porte et presque ses bras, et désire reprendre *Péril* avec Mme Nathalie avant de jouer *le Village*. Mais *le Village* serait joué en été?

MAISON DES PARENTS DE VALÉRIE DUBOIS

Excellente saison, car on annonce des visites royales... Sur quoi, il insiste pour faire venir Octave à Paris, sans compter que Valérie n'en sera pas fâchée.

Enfin les reclus de Saint-Lô se décident au voyage, et c'est à son père qu'Eugène donne des nouvelles des deux fugitifs : ils vont assister à l'ouverture des Chambres par l'empereur, et naturellement ils vont au théâtre tous les soirs. Mais ils s'envolent promptement en Normandie, laissant au Parisien le soin des répétitions. On a l'impression qu'Octave, au fond, n'aime que son travail et n'a pas grand souci de diriger lui-même la mise en scène de ses ouvrages et qu'il s'en rapporte volontiers à son frère aîné devenu par l'expérience même très expert en pareille matière. Ils sont chacun dans son élément : l'un compositeur, l'autre impresario.

Le Village est un des meilleurs proverbes d'Octave Feuillet. Il pourrait être repris au Théâtre-Français et même il aurait dû rester au répertoire. Son sujet est encore une de ces

vérités d'ordre général illustrée par un petit fait de la vie quotidienne. Deux bourgeois paisibles, Georges Dupuis, ancien notaire, et Reine, sa femme, se sont retirés dans un bourg de Cotentin. Ils achèvent dans la paix et la douce intimité conjugale, un peu étriquée, un peu enfantine, une existence depuis plus de trente ans commune et qui fut toujours faite de confiance réciproque et de menues habitudes étroites. Un hôte de passage leur tombe du ciel : c'est Thomas Rouvière, compagnon de jeunesse de Georges à Paris, au temps de leurs études au quartier latin. Les deux camarades ne se sont pas revus depuis trente ans. C'est par hasard que Thomas a appris que Georges vivait dans le bourg que lui-même traversait. Autant l'un a été casanier, autant l'autre a mené une vie aventureuse, toute en voyages et en décors changeants. Il éblouit le pauvre Georges en lui contant ses aventures. Il fait passer devant ses yeux les prestiges de l'exotisme. Georges découvre la médiocrité de tout son passé, la médiocrité de son entourage, celle

de sa femme. Pendant que celle-ci est à l'église, il confie à Thomas son désir de goûter, lui aussi, bien que tardivement, à cette volupté d'une libre existence sans foyer. L'autre l'excite, achève de l'exalter, sera son guide. Reine revient de l'office. « Avertis-la », supplie Georges. Thomas accepte non sans méchanceté la difficile mission de prévenir la malheureuse femme du départ de son vieil époux. Il s'attend à des récriminations aigres et courroucées. Reine se tait un instant, puis grave, maîtresse d'elle-même quoique les yeux mouillés, elle recommande simplement à Rouvière d'avoir soin de la santé de Georges. Étonné, c'est lui qui la pousse à la plainte. Mais elle écarte la plainte. « Vous pourriez encore le retenir. — Oh ! non, il pourrait regretter... » Et, peu à peu, à mots peureux, elle lui explique, elle lui fait comprendre que le foyer n'est pas une chose si petite, si restreignante, si étroite, qu'il a sa grandeur, son importance, sa noblesse, qu'il conserve une tradition venue de très loin, et que, s'il ignore le changement et la variété

des lieux, il plonge dans le passé, aussi mystérieux, aussi poétique dans ses doux liens que le libre espace. Elle ne se doute pas, en parlant, que sa voix de femme modeste et simple opère dans l'esprit de son interlocuteur une révolution. Rouvière aperçoit tout ce qu'il y a de faux mirages, de faux clinquant, de fausses couleurs dans le tableau qu'il faisait de la vie indépendante et comment il cherchait lui-même à tromper son désenchantement et sa lassitude, surtout l'âge venant. Georges Dupuis reparaît, prêt au départ, mais déjà peiné de quitter sa bonne femme. Thomas les pousse dans les bras l'un de l'autre. Et c'est lui qui restera, quelque temps du moins, dans ce bon foyer reposant.

Le sujet du *Village*, au fond, c'est la tentation de l'inconnu intervenant jusque dans la vieillesse, et repoussée parce qu'on n'essaie pas de vous en détourner, parce que l'on vous laisse libre d'y céder et que cette liberté ressaisie a pour effet de vous dégriser. C'est le sujet qu'a repris, sous une autre

forme, et par le moyen de l'amour, Ibsen dans *la Dame de la mer*. Pour dissiper les fantômes, il suffit de chasser l'obscurité. Pour comprendre où est son bonheur, ou tout au moins le chemin sûr de la vie, il faut faire en soi la lumière.

La distribution du *Village* au Français est particulièrement soignée : Georges Dupuis sera interprété par Samson, Reine par Nathalie, et Thomas Rouvière par Régnier.

Eugène, aussitôt, leur va rendre visite. Sa réception par Mlle Nathalie est assez pittoresque :

Je t'ai dit un mot de ma visite à Mlle Nathalie

que l'on appelle Nathalie
pour ne pas l'appeler Thalie

comme dit un imbécile au bas de son portrait.

Mais je veux te conter cela plus longuement.

Tu sais ou tu ne sais pas, mon cher ami, que j'ai conservé, à mon âge, la plus grande timidité vis-à-vis des personnes que je ne connais pas. Quand j'étais petit et qu'on me menait faire une visite, le cœur me battait bien

fort quand papa sonnait à la porte. En vérité, il n'y a presque rien de changé maintenant, quand je sonne moi-même, surtout chez une femme, — oh! chez une femme! mon cœur bat la chamade bien avant que je ne sois arrivé à sa porte, — et cela, quelle que soit la femme, tu vois bien, puisque cela m'arrive à propos de Nathalie. Donc, pour éviter autant que possible tout surcroît d'embarras, quand je suis parti pour aller la voir, j'ai pris la précaution de mettre des cartes de visite dans mon porte-monnaie, soit pour le cas où je ne la trouverais pas, soit pour servir à mon introduction. De plus, le long du chemin, sentant que la sueur commençait à perler, j'ai encore ôté mon paletot, que j'ai galamment jeté sur mon bras gauche. Comme cela, il me semblait que j'étais prêt à entrer sans encombre. Je comptais sans mon parapluie, que j'avais emporté, dans mon trouble sans doute, car il faisait beau, et très chaud, je crois. J'arrive, tu connais le logement, la portière me l'indique, tic-tac tic-toc. Je sonne. Une espèce de cuisinière vient m'ouvrir. J'ôte mon chapeau,

ce qui me fait sur les bras : mon chapeau, mon parapluie et mon paletot : — Mlle Nathalie y est-elle? — Monsieur, je ne crois pas. Je ne l'ai pas vue rentrer. — Alors je vous prierai... Je prends mon porte-monnaie, comme je puis, j'en dégage une carte, et la remets à la bonne. — Monsieur, du reste, je m'en vais voir, peut-être que Mademoiselle est revenue... — Je comprends ce que cela veut dire, je sens que je vais entrer. Je me prépare, mais avant que mon porte-monnaie ne soit refermé, mon parapluie glissant de dessous mon bras tombe dessus, puis par terre avec lui. La pomme de mon parapluie se casse, et la monnaie de ma bourse s'en va rouler de tous les côtés, partie dans l'escalier, partie dans l'antichambre. J'étais occupé à la ramasser quand la bonne revient me dire d'entrer, et quand j'entends la voix de Nathalie elle-même m'appeler. J'ai laissé le reste, et j'ai pénétré tu peux penser dans quel état. Jupiter n'entrait pourtant pas autrement, et je n'aurais eu qu'à raconter ma mésaventure pour me faire bien voir de suite. Il est vrai que je n'en ai pas eu besoin. L'accueil a

été on ne peut plus convenable, gracieux, cordial. Nathalie, très simplement vêtue de noir, raccommodait ses bas. Elle avait près d'elle un vieux monsieur que je suppose le médecin qui l'a mise en deuil, et une femme que je suppose être sa sœur. Elle m'a fait asseoir près d'un feu ardent, et sous celui de ses yeux dans une profonde ganache. En un clin d'œil je me suis trouvé comme dans un bain de vapeur. La simplicité et la bienveillance de ses manières n'ont pas tardé à me remettre et nous avons causé une demi-heure de tes affaires sans que les deux autres personnes disent un mot.

Mais les répétitions ne vont pas toutes seules. Régnier, excellent acteur, intelligent, plein d'initiative, infatigable, a un peu la manie de tout diriger. Il fatigue Nathalie de ses conseils. Eugène Feuillet écrit à Octave leurs disputes et même les met en dialogues :

NATHALIE. — *Qu'il me donne des conseils généraux, mais qu'il ne me serine pas comme un oiseau. Sapristi! je n'en suis plus là! Je*

ne puis dire le rôle autrement que je ne le sens; et je ne le dis ni comme il le voudrait ni comme je le voudrais moi-même. Il y a un tiraillement entre ses idées et les miennes qui m'éloigne de toute vérité, me paralyse complètement, et m'empêche de faire le moindre progrès dans mon rôle. Je sens que je ne puis plus rien prendre de ses conseils, dans lesquels j'ai trouvé d'ailleurs d'excellentes choses. Je ne veux plus qu'il m'en donne; j'aime mieux rendre le rôle, dont j'ai la responsabilité après tout. Dites-le-lui!

Moi. — *Dites-le-lui? comme c'est commode! J'aime beaucoup Régnier, mais nous nous monterions tous les deux, cela gâterait tout.*

Malgré tout, la répétition a très bien marché et je ne demanderais pas autre chose pour la première que de la voir dire toute sa grande scène comme elle l'a dite aujourd'hui. Je suis encore parti de là pour la remonter après la répétition. Elle a repleuré et m'a dit qu'elle sentait bien combien il était difficile de dire cela à Régnier qui a toujours été si bon pour elle. Qu'elle lui écrirait, s'il la tracassait trop.

Et voilà où cela en est, et voilà au moins cinq ou six fois que cette scène se répète plus ou moins et qu'on dit : Je vais rendre le rôle.

Moi, mon cher ami, je suis convaincu qu'elle jouera bien le rôle et que, sans s'en rendre compte, elle a très bien profité des conseils de Régnier en en mêlant le produit à ses propres inspirations. Mais je crois en effet qu'il est temps de la laisser aller dans sa voie, sans l'en détourner et en l'encourageant. Ecris-lui donc pour l'encourager, sans rien laisser paraître de mes confidences sur ces misères. Dis-lui que tu sais par moi tous les efforts qu'elle a faits et combien ils ont réussi, que tu n'en doutais pas, etc. Dis-lui ce que tu voudras, mais retiens-la ferme.

Régnier, après cela, vient me faire des jérémiades à son tour. Il me dit : « Elle jouera bien le rôle mais elle a encore besoin de mes conseils. Réconfortez-la! Encouragez-la! Elle pâlit! Elle chancelle. » Le lendemain : « Vous l'encouragez trop! Elle ne voudra plus de mes conseils! »

La voyant rechanceler hier, je l'ai applaudie

après sa tirade principale qu'elle avait parfaitement dite. Je croyais la réencourager ainsi. Je t'en fiche! Il paraît qu'elle venait de dire d'après la méthode de Régnier qu'elle trouve mauvaise. C'est Régnier que j'avais flatté et non pas elle qui m'aurait bien dit des sottises. Aujourd'hui, convaincu qu'elle allait dire d'après sa méthode à elle et non d'après celle de Régnier, j'ai applaudi au petit bonheur. Après tout, elle a aussi bien dit qu'hier et je n'y ai pas vu grande différence. Mais il paraît qu'il y a des nuances imperceptibles, car Régnier n'a pas paru satisfait et Nathalie m'a semblé triomphante. Crois-tu que c'est assez amusant!

Hier, voilà comme ils se quittent.

RÉGNIER, *lui serrant la main. — Adieu, ma petite chatte.*

NATHALIE. — *Adieu, mon cher petit Régnier.*

MOI, *à Nathalie pendant que Régnier descend. — Bonne répétition aujourd'hui. Allons! Allons! Parole d'honneur!*

NATHALIE. — *Je jouerai bien le rôle, mais qu'il me laisse tranquille, il m'ennuie!*

Moi, *à Régnier que j'ai rattrapé. — Bonne répétition aujourd'hui. Allons! Allons!*

Régnier. — *Mon cher ami, si cette gueuse-là voulait, etc., etc.*

Hein! qu'en dis-tu?

Octave n'en augure rien de bon à distance. Et les querelles durent tout le mois de mai, retardant la première représentation. « J'aimerais mieux, reprend Eugène dans une lettre du 22 mai (1856), conduire un troupeau de loups enragés que deux comédiens pendant un quart d'heure. » Nathalie veut rendre le rôle. Après une scène de Régnier, elle se met au lit et mande Eugène Feuillet pour lui raconter qu'elle a été injuriée, que c'est fini, etc. Eugène les réconcilie, une fois de plus. Et miracle : cette fois après la répétition, Régnier se déclare enchanté de Nathalie. « Il lui a bien encore donné, ajoute leur historien, quelques petits conseils, mais bien doux et rembourrés et qu'elle a bien pris. » Il faut une lettre d'Octave à chaque interprète pour l'encou-

rager et il faut que Valérie choisisse, pour les bonnes, de beaux bonnets normands.

Puis les répétitions s'harmonisent. Le vieux Samson travaille son rôle à merveille. « Il est si bien entré dans la peau de ton Dupuis qu'il est absolument impossible de rêver rien de plus exact, de plus vrai. » C'est la perfection : « Et puis, il est si gentil, ce père Samson. Jamais il ne dit rien que son rôle ; ou bien, c'est une observation si sensée qu'il fait, résultat si évident d'une réflexion approfondie, qu'il n'y a pas moyen d'y résister un instant. Régnier paraît, du reste, avoir pour son talent le même respect que pour son âge. » Régnier est l'intelligence même, et quant à Nathalie, hier, dans la grande scène capitale, elle a été superbe parce qu'elle s'y est laissée prendre « et ses grands beaux yeux pleuraient de magnifiques larmes d'espérance et de pitié ». Ainsi Eugène fait-il, de loin, assister son frère au progrès des répétitions.

Le 2 juin (1856), c'est enfin la première. Et le lendemain, c'est le récit de cette première par Eugène, après, toutefois, l'envoi

d'un télégramme. « Eh bien, es-tu content, mon cher ami? pas plus que moi, pas plus que nous... Je te le dis en vérité, c'est le plus grand succès que tu aies eu, et le plus joli que j'aie vu. C'était un ravissement, un épanouissement général sans l'ombre d'une seconde d'impatience ou d'un mouvement de mauvaise humeur. Cela a dépassé mes espérances et je suis heureux comme tout... » Puis il prend son récit par le plus long, la distribution des loges et des billets aux relations et aux amis. Il n'est pas sans inquiétude, car enfin : « C'est toujours l'histoire de l'intimité de tes œuvres qui revient ici. Il faut tout le talent de nos braves comédiens pour bien présenter cela à un grand public dans une grande salle. Ce sont des miniatures sur lesquelles l'artiste doit attirer l'attention du public par toutes les ressources de son art, et non de la peinture décorative qui frappe tout naturellement de loin les yeux du spectateur. » Il croise au foyer M. Empis, l'administrateur, que l'on surnomme *le Cerf-volant mystérieux*, ou *Empislas*

depuis qu'il veut faire reprendre *Wenceslas*. « Il m'a serré la main, m'a demandé si j'étais satisfait, puis il m'a entraîné très confidentiellement dans un coin, loin des yeux et des oreilles de tous : là, il m'a dit, sur le ton qu'il eût pris pour m'avouer qu'il avait tué son père, que la pièce était jouée par Régnier, Samson et Nathalie, puis il s'est sauvé. Il n'en fait jamais d'autres, et voilà pourquoi Empislas est aussi désigné sous le sobriquet du *Cerf-volant mystérieux.* »

Le moment approche :

Je visite mes braves dans leurs loges. Régnier me paraît beaucoup moins inquiet qu'au moment de jouer Péril ; *sa femme l'assiste en cet instant suprême, le perruquier s'apprête à lui poser ce qu'il appelle et peu appeler son chef-d'œuvre. C'est une perruque grisonnante si bien faite et si bien mêlée avec les propres cheveux de Régnier qu'il est impossible de s'apercevoir que le tout n'est pas à lui, la barbe et les moustaches sont à l'avenant, le teint un peu bruni, les sourcils mar-*

qués, il est méconnaissable. Je voudrais bien qu'il pût grimer sa voix comme son visage. Le costume est très bon, le pince-nez pour le macaroni est à son poste, le porte-cigarette au sien. Je suis tranquille sur celui-ci. Je rencontre c'te drôle de Nathalie qui arrivait. Elle était montée et tout à fait amusante : — Oh là là, mon cher. Je n'ai pas peur, mais je suis bien émue! — Vous avez un peu de fièvre, c'est ce qu'il faut. — Oh là là! Je suis si contente de la lettre que votre frère m'a écrite! Allons-y gaiement. — Ce mot-là donne en plein dans son godant : elle est plus que jamais ravie de toi, et moi je suis ravi d'elle. Robe de soie pensée, cheveux gris en bandeau, sous un petit bonnet à rubans jaunes, sourcils un peu éteints, souliers de castor, chapeau noir, juste sur la limite du drôle, *le tout agencé avec un goût parfait au point de vue du rôle. Elle est charmante ainsi.* Tu le croiras ou tu ne le croiras pas, mais elle était charmante. *Sa figure est devenue d'une douceur extrême. Elle a bien surpris les gens. Passons à une autre. Je n'ai pas encore vu Mlle Jouasain avec son*

costume; quand j'entre dans sa loge, elle l'a tout entier. On dirait notre poupée vue au microscope. C'est très joli et très artistique : mes compliments. Nous n'avons pas trouvé de droguet ici; mais l'étoffe employée le joue assez bien. C'est fort complet ainsi. J'aurais seulement voulu la demoiselle plus grosse — *elle est faite comme une asperge — mais la plus jolie fille du monde ne pouvant donner que ce qu'elle a, je n'ai rien à dire, ni rien à faire par là. Je recommande seulement à Marianne d'effacer un peu plus le chat qui est long comme un serpent, belle bête du reste. Quant à Samson, figure-toi le père* Dupin, *les tempes écrasées par une perruque du même auteur que celle de Régnier et voilà, je crois, un ensemble de costume dignes de toi et de la Comédie-Française. En descendant je rencontre pourtant encore une bonne* de chez nous. *C'est Jeannette, l'autre poupée. Le costume est aussi fidèlement exécuté que celui de Marianne, la bonnette est très bien faite. Jeannette a seulement pris un tablier blanc à la place du vôtre, parce qu'elle est cuisinière.*

Cuisinière fous affre raisson. « *Eh! la Brie, faites-bien attention, mon cher ami ne sonnez qu'au second avertissement, sacristi. — Soyez tranquille.* » *Je le veux bien. Allons, place au théâtre, et moi vite au fond de ma loge. Eh!* l'*orchestre et le parterre grouillent. Que de têtes connues! Le ministre Fortoul est là avec sa femme. Ils sont revenus exprès de la campagne. Toutes les loges sont pleines — cela vous a vraiment bon air.*

Ah! ça commence. C'est nouveau d'aspect. Cela plaît. L'Angélus fait un effet charmant. Nathalie fait une très bonne sortie qui est fort applaudie. La scène de Samson et de Régnier amuse beaucoup. Jamais on n'a rien exécuté comme la scène du cigare : la salle jubilait. Nathalie, mon cher, a été tout simplement ravissante : le public n'en revenait pas. Tu la voulais au-dessus d'elle-même, elle y est beaucoup, ou du moins de ce que nous en connaissions. Elle a eu un grand succès. Ce rôle lui fera un grand honneur, et certes il n'y a qu'elle à Paris qui pût jouer de la sorte. Elle a satisfait ceux mêmes qui la détestaient.

Moi, j'ai toujours été convaincu qu'elle jouerait bien ça, et je suis heureux de son succès. La grande scène de la fin a fait une grande sensation et en avant les mouchoirs! La scène du cachemire, délicieuse — et elle l'a dite d'une façon charmante. On les a tous rappelés à outrance et avec un entrain, une franchise qui n'avaient rien de suspect et n'ont rien laissé à faire à la claque. Pas mal de voix t'ont rappelé toi-même, mais tu n'as pas paru, et bien que tu ne sois pas académicien, tu as bien fait.

Je les ai tous vus après cela, ils étaient enchantés. Je les ai bien remerciés et Régnier et moi nons nous sommes embrassés comme du pain.

Fidèle à ses habitudes, Eugène suit les autres représentations. Comme Octave a reçu une lettre un peu singulière d'*Empislas*, il lui répète un mot d'Augustine Brohan que l'on colportait le soir de la première : elle prétendait qu'Empis était mort dans un coin d'un coup de sang en voyant qu'il avait enfin

un succès. Puis il donne ces curieux détails sur l'effet produit par le jeu de Régnier :

Je vais te dire une chose qui va t'étonner; cela m'étonne moi-même après l'effet des répétitions. C'est Régnier qui produit le moins de sensation dans la pièce. Il ne le sait pas et ce n'est certes pas moi qui le lui dirai. Mais c'est comme ça. Samson est la perfection même. Il n'y a rien, absolument rien à désirer de plus. Nathalie a été applaudie hier à la fin de son grand couplet par une double salve on ne peut plus corsée. Je crois qu'elle n'avait jamais été à pareille fête. Régnier est fort applaudi aussi, mais c'est plus tiède, on sent qu'on applaudit plus encore l'auteur que l'acteur. Ce diable de Régnier a contre lui sa voix et ses allures communes. Sa voix n'est pas aussi sympathique qu'on le voudrait. Et pourtant, comment expliquer ça, il fait pleurer à chaudes larmes aux répétitions; hier au soir après la pièce, dans sa loge, je le trouve en caleçon, et en chemise, les pieds nus, causant avec MM. Charton et Henri Monnier.

Nous agitons la question de faire une petite coupure dans sa grande scène de la fin. Cette coupure une fois arrêtée, Régnier, pour la raccorder, se lève et redit, dans l'étrange costume ci-dessus, presque toute la fin; eh bien! mon émotion a été énorme, et Henri Monnier pleurait. C'est curieux ça : de près on sent tout ce que Régnier sent et veut faire sentir, mais à la scène, son émotion ne se projette pas assez loin,... je ne sais quoi. Mais par exemple quand il s'agit de chauffer le public, d'enlever une scène, il n'a pas son pareil, si ce n'est Samson. — « Mais je te conduirai par la main, mon garçon... » — *il faut le voir entraîner le trottinant Dupuis, et le public avec. En somme, aucun acteur ne jouerait encore le rôle comme lui, mais je crois que lui-même pourrait produire plus d'effet qu'il n'en produit.*

Un autre jour, comme il sort de chez l'administrateur, il entre chez Verteuil, secrétaire général de la Comédie, pour demander quelques places : « J'ai trouvé là, explique-t-il à Valérie qui, cette fois, est sa confidente,

deux dames dont l'une était la charmante Mme Berton que j'ai saluée de mon mieux ; quant à l'autre qui me tournait le dos, je l'ai un peu bousculée pour atteindre Verteuil. — Que veut M. Feuillet? dit Verteuil. — Là-dessus la charmante créature que j'avais dérangée se retourne : — M. Feuillet ! dit-elle, que j'aime à entendre ce nom-là et que j'ai de plaisir à vous voir, monsieur ! — C'était Plessy. Elle m'a dit plus de douces choses, de sa musicale voix, que je n'en aie encore entendu dire. Je ne pouvais que l'embrasser ou être bête comme une oie. J'ai pris ce dernier parti, à mon corps défendant. Si elle n'a pas vu que j'étais un peu interloqué, je suis perdu dans son opinion et je suis très contrarié. Si Octave lui écrit, il faudra qu'il lui dise un mot de mon malheur... »

La presse est excellente, meilleure que pour *Péril en la demeure.* Eugène lui décerne des éloges et prononce sans juron le nom de Janin.

Je suis ravi non seulement du ton général des grands journaux, mais aussi de l'étendue

de leurs articles sur le Village, *et du soin, de l'amour avec lequel ils paraissent avoir été faits. Janin est bon! Saint-Victor, Gautier, Méry, de Biéville, Fiorentino parfaits. Tous n'acceptent pas la morale de ta pièce. Gautier, Saint-Victor qui, je crois, ont voyagé, et Méry, qui croit lui-même avoir voyagé, voient avec peine l'hirondelle se fixer dans l'écaille de l'huître, ne songeant pas assez qu'ils n'ont pas soixante ans, ne songeant pas du tout que Rouvière, s'il s'ennuie, pourra bien faire encore quelques excursions, mais avec la douce perspective d'un gîte ami pour se reposer quand il se sentira fatigué. Mais, à part cette douce critique qui ne fait que prêter au développement de leurs articles, ils ne tarissent pas d'éloges, et je n'ai jamais vu de pièce en un acte donner lieu à des analyses aussi consciencieusement faites. C'est d'autant plus flatteur que ce n'est pas la première fois que* le Village *est étudié dans ces mêmes journaux. Montépin a fait dans* le Mousquetaire *le plus joli petit article qu'il soit possible de lire. Quant à cette espèce d'idiot que l'on nomme M. de Prémaray*

(Patrie), *c'est le seul qui ne paraisse pas parfaitement satisfait. Quel dommage de n'avoir pu satisfaire M. de Prémaray! Il est vrai que depuis que M. de Prémaray a fait du théâtre, il a plus qu'un autre le droit d'être difficile. Il est tombé à plat, tout succès doit l'affliger. Je ne trouve pas qu'il paraisse encore assez affligé pour le succès que tu as obtenu. Il ose dire que Samson et Régnier lui ont semblé inférieurs à eux-mêmes dans* le Village ! *Mais il ne sait pas pourquoi. Il avoue même qu'il semble être seul de son avis. Je crois bien. Tu comprends à quel point on peut se ficher de lui après une pareille appréciation.*

A l'occasion du baptême du prince impérial (14 juin), le Théâtre-Français donne une représentation gratuite dont *le Village* fait partie. Eugène veut absolument voir ce public-là. Il le verra, comme il verra le cortège impérial des fenêtres de son ministère où il est défendu d'entrer, où il entrera par la complicité du portier, car il est le plus débrouil-

lard des Parisiens. C'est à sa belle-sœur qu'il décrit le défilé : « C'était splendide : on ne peut se figurer de pareils équipages. Le petit bonhomme *braillait.* On le faisait sauter. Il m'a paru très gaillard, et les mauvaises langues ont pu voir qu'il avait de bons yeux. Mais ce qui était curieux, c'étaient les robes des dames. Quels flots de gaze, mon Dieu ! on ne voyait que des robes dans ces voitures ! C'était joli, mais drôle. Suppose deux ou trois dames avec les robes telles qu'on les fait maintenant, et dans ce monde-là surtout, dans une voiture et juge ! C'était comme de la mousse de savon avec quelque chose dessus : les têtes. On suppose qu'il y avait aussi des messieurs dans ces voitures-là. Mais comment les voir? Le déballage a dû être amusant. L'empereur et l'impératrice étaient charmants. »

Le lendemain, il assiste donc à la matinée populaire de la Comédie. Cette matinée doit commencer à une heure précise par *le Village.* A une heure moins cinq, Nathalie n'est pas encore arrivée :

Je descends sur la scène et regarde le public par le trou — le monstre! comme il grouille — mais il est à peine tassé. Je demande qu'on fasse toujours un peu de musique et guim, guim, guim. Je ne suis pas à la noce. Beauvallet arrive, il doit dire des stances de Méry sur le baptême : si l'on commençait par là? Il faut bien commencer à l'heure fixée ou bien le commissaire... Beauvallet va vite se faire faire la barbe. Dans quel état nous sommes tous au foyer! on croit la vie de Nathalie en jeu. Il est une heure cinq minutes, le public ne dit encore rien.

Tout à coup, j'entends crier : « La voilà, la voilà qui monte à sa loge! » Comment a-t-elle fait? ma chère amie, quatre minutes après elle redescendait quatre à quatre métamorphosée en vieille, *ne voyant rien autour d'elle, courant droit au théâtre, et mettant sa mante et son chapeau à la patère. Ç'a été une grande joie pour tous. A une heure dix le rideau se levait. Quand elle est sortie à l'appel de la cloche, elle nous a appris qu'un cocher ivre avait failli la verser deux ou trois fois, elle et sa sœur, en l'entraînant dans des*

quartiers fantastiques, qu'elle lui avait en vain arraché les basques de sa redingote — qu'enfin elle était parvenue à le faire arrêter par un sergent de ville à une demi-lieue du Théâtre, où elles avaient repris une autre voiture. Mais quelle émotion! quel tremblement, quelle transpiration! Elle ruisselait, les gouttes tombaient sur les planches. Sa sœur était malade. Elle ne sait pas elle-même comment elle s'est habillée. Somme toute, son émotion l'a servie. Elle a joué admirablement. Mais quel public! Suppose trois mille claqueurs intelligents! Tous les effets ordinaires *centuplés. Le succès a été grand. Régnier a été fêté comme jadis; Samson adoré. Quel rappel à la fin! et quelle joie après tant de peur! « Boit-il du lait! » m'a dit Régnier en parlant de moi. Et lui donc! Je l'ai vu content et bien content.*

A quoi il ajoute ce petit *post-scriptum :* « Cette représentation gratuite donne des droits d'auteur comme les autres ». Il s'était posé la question sous cette forme : « Offre-t-on aux baptêmes les dragées d'autrui? »

VIII

« DALILA »

Le Village, plus que les pièces précédentes, assure la réputation dramatique d'Octave Feuillet. Le directeur du Vaudeville, M. de Beaufort, fait le voyage de Saint-Lô pour lui demander *la Fée* et *Dalila*. Mme Feuillet dans ses souvenirs raconte avec beaucoup de verve comment il fut reçu dans la vieille maison de la rue Torteron et dissimulé aux regards de son beau-père de plus en plus malade. *La Fée* et *Dalila* avaient toutes deux paru dans la *Revue des Deux Mondes*. En ce temps-là une publication en revue ne nuisait nullement à la représentation. Récemment, la *Revue des Deux Mondes*, sur l'initiative de M. René Doumic, reprenait cette tradition, créée par Musset et Feuillet, de don-

ner à ses lecteurs des saynètes et proverbes. Elle en publiait de fantaisistes et de pathétiques, signés de Gérard d'Houville ou de Paul Bourget. *Le Soupçon* de ce dernier a repris à son tour le chemin de la Comédie-Française. Cet exemple ne sera-t-il pas suivi?

La Fée n'est qu'un petit acte, annonciateur des *Romanesques*, qui se passe dans la forêt de Brocéliande chère à l'héroïne de *Tant pis pour toi* et à M. Joseph Bédier. Un jeune homme blasé veut se tuer. Une jeune fille que sa mère lui destinait l'attire en Bretagne par un moyen de théâtre pour lui apparaître sous les traits d'une vieille fée et le ramène au goût de la vie, après quoi elle se dévoile, mais il l'avait devinée... Ce n'est pas du meilleur Feuillet. Le Vaudeville la donna le 26 août 1856 avec Mlle Saint-Mars dans le rôle principal, sans grand succès. Janin qui la malmène redevient du coup « ignoble » dans les lettres d'Eugène. Mais Gautier en goûte la poésie. Cependant le directeur du Vaudeville est assez satisfait du résultat pour réserver à *Dalila* un tour

de faveur, tout de suite après une pièce en quatre actes de Théodore Barrière, *les Faux Bonshommes*, et une autre en deux de Léon Gozlan pour lesquelles il était engagé.

Dalila — que Mme Feuillet appelle à tort, bien à tort, la meilleure œuvre de son mari — sera représentée au Vaudeville le 29 mai 1857. C'est un grand drame en quatre actes et six tableaux où l'on voit un compositeur de génie, André Roswein, pris entre l'amour chaste et pur, comme dans *Faust*, d'une jeune fille, Marthe, fille de son vieux professeur de contrepoint Sertorius et la toquade d'une grande dame dévergondée, la princesse Falconieri. Il se laisse enlever par la princesse. La jeune fille en meurt, et lui-même est bientôt renvoyé par la grande dame qui a changé de caprice. Cela signifie que le foyer assure mieux l'essor d'un talent, en lui donnant la paix divine du travail, que ces tressaillements d'une vie livrée aux passions célébrés précédemment par les romantiques, et symbolisés par Dumas dans son *Kean* ou *Désordre et Génie*. Mais il semble

que le génie est plus mystérieux et se dérobe davantage à nos investigations. Charles Monselet, qui écrivit sur *Dalila* un article fort désobligeant, fait observer que l'on ne bâtit pas pour les aigles des guérites de douanier. « La manière de M. Octave Feuillet, conclut-il méchamment, peut être définie en quelques mots : il retourne le style d'Alfred de Musset contre Alfred de Musset lui-même. Il va chercher Fantasio et Perdican au cabaret, il les endoctrine et il les emmène avec lui, non pas au pays où fleurit l'oranger, mais à Saint-Sauveur où l'on fait de si bonnes confitures. Il engage Lélio, par ses conseils, à troquer son plumet contre un excellent chapeau gibus qui se plie en voyage et est fort commode. Après cela, il ne les empêche pas du tout d'emporter avec eux leur provision de poésie et de tabac ; au contraire, il est homme à leur offrir en route un cigare bien sec et, au besoin, une tirade du meilleur jet. Car M. Octave Feuillet est un écrivain d'un talent incontestable, nous n'avons jamais songé à le dissimuler ; et voilà ce qui

MAISON DE CAMPAGNE DES PALLIERS

Près de Saint-Lô, achetée par Octave Feuillet.

donne de l'autorité à ses funestes paradoxes. Sa phrase exercée, quoique un peu molle, sait s'élever par intervalles à des hauteurs prudemment calculées et emporter avec elle le spectateur sans lui donner le vertige. On dirait qu'il mesure, comme avec un thermomètre, le degré de lyrisme qui convient aux intelligences moyennes. »

Mais indiquer le degré de lyrisme qui convient aux intelligences moyennes, ce serait déjà une belle entreprise, quand tant de prétendus artistes s'imaginent qu'en faisant monter le thermomètre ils procurent autre chose qu'une méchante fièvre. Monselet tient pour la passion à outrance. C'est la passion qui fait l'artiste : nous connaissons cette thèse. Feuillet montre comment elle le défait : la thèse était, du moins, en son temps et dans le nôtre, plus originale. Mais la passion n'a jamais démoli que les débiles.

Dalila remporte au Vaudeville un grand succès, et cette fois Octave Feuillet y assiste, avec sa femme et son frère. Mme Feuillet, dans ses souvenirs, raconte qu'au retour de

cette triomphale première, Octave trouva à l'hôtel le télégramme qui lui annonçait le décès de son père à Saint-Lô. Elle doit confondre *Dalila* avec la pièce tirée du *Roman d'un jeune homme pauvre* qui fut jouée au Vaudeville l'année suivante, 1858, celle du décès de Jacques Feuillet. Les trois rôles principaux avaient été distribués à Lafontaine (André Roswein), et à Mmes Fargueil (princesse Falconieri) et Luther-Félix (Marthe). Mlle Fargueil, nerveuse et malade, avait donné beaucoup de mal à l'auteur, mais elle remporta une brillante victoire. Dès le lendemain Octave va s'ensevelir en hâte dans sa Normandie. Il n'aimait guère le bruit des applaudissements. Je crois enfin qu'il a trouvé sa voie : il écrit le *Roman d'un jeune homme pauvre.*

De nouveau seul, Eugène reprend son rôle accoutumé qui est de secouer tous les théâtres où l'on joue Octave : « Tu ne peux te faire une idée, lui écrit-il, de la façon dont il faut tous les travailler (les acteurs) incessamment pour les soutenir et pour soutenir la

pièce. Je m'y emploie tout entier. Beaufort (le directeur) voit bien de quel secours je leur suis puisqu'il m'a recommandé de venir tous les jours. Mais cette pauvre Fargueil, avec sa jalousie de femme et d'artiste, et son ancienne admiration pour toi, et sa propension à croire à l'ingratitude, m'inquiète depuis quelques jours par la tristesse souvent âcre de ses phrases. J'ai tout à fait besoin que tu m'appuies d'un mot qu'elle n'affichera pas comme feraient les autres. Il est évident qu'elle y comptait. Elle a l'air d'une femme abreuvée de déceptions. « *C'est pourtant le plus grand événement de ma vie d'artiste et peut-être de femme!* dit-elle... »

Aurait-elle été amoureuse d'Octave, et dédaignée? Mme Feuillet, racontant dans *Quelques années de ma vie* la première de *Dalila*, dit bien qu'en embrassant son mari elle aperçut sur l'habit de celui-ci la trace de deux bras poudrés qui devaient être ceux de la princesse Falconieri, mais elle n'y attache aucune importance. Que ne déléguaient-ils tous deux Eugène? car Far-

gueil a du moins l'admiration d'Eugène qui la déclare la meilleure des interprètes et ajoute : « En vérité, auprès d'elle, les autres ne sont, pour moi, que de la fripouille. »

Comme d'habitude, l'empereur et l'impératrice vont assister à la pièce d'Octave Feuillet, et comme d'habitude Eugène se loge en face d'eux pour les observer et les décrire : « L'Empereur en habit noir était assis le plus près de la scène sur une manière de trône avec une belle N sur le haut du dos. L'Impératrice était tout en blanc, très simplement coiffée rien qu'avec ses cheveux. Mais il lui pendait aux oreilles quelque chose qui brillait bien. Elle était charmante. A la bonne heure, ceux-là savent se conduire ! On ne saurait mieux écouter, ni mieux juger, ma foi. »

Eugène note leurs sourires, leurs applaudissements, leurs mines. Mais il faut lui laisser la parole :

L'Impératrice a pris son mouchoir à la place de son éventail, au quatrième tableau.

Pendant le cinquième, elle est devenue extrêmement pâle, ses yeux ne quittaient pas la scène une seconde. Je l'ai vue tout à coup ôter son gant, et se fouiller dans la poitrine comme pour desserrer quelque chose qui l'oppressait. Quand est venu le récit de Félix, elle s'est essuyé les yeux trois ou quatre fois, puis elle a mouché le plus gentiment du monde son joli petit nez impérial, sans se soucier le moins du monde du grand bruit qu'elle a fait, et qui retentit encore dans mon souvenir.

Après ce tableau on a rappelé le trio : Lafontaine, Fargueil et Félix. L'Empereur les a fort applaudis.

Mais ce que j'aurais voulu que vous vissiez, mes chers amis, c'est l'attitude de ces braves gens-là pendant le dernier tableau.

L'Empereur était couché sur l'appui de la loge, et l'Impératrice avait l'air d'une femme à qui il va arriver un malheur. Quand Parade a dit : « C'est ma fille qui est morte », *elle a éclaté en sanglots comme j'en ai rarement vu. C'était navrant, ma parole. L'Empereur l'a*

regardée en souriant d'un œil humide, mais cela n'a fait que redoubler son spasme, et elle n'a pu se consoler que bien après la chute du rideau. Ils avaient encore le cœur bien gros tous les deux quand ils ont fait leurs compliments à Beaufort, et Beaufort était fort ému de tout cela. Il est monté avec moi chez Fargueil qui avait particulièrement fixé l'attention de Leurs Majestés et m'a dit qu'il avait parlé d'Octave avec l'Empereur. En somme tout le monde est content, et il y a de quoi.

A Saint-Lô, ces récits impériaux apportaient une heureuse distraction dans la monotonie des jours.

IX

OCTAVE A PARIS

Sur cet agréable tableau, fermons la correspondance d'Eugène Feuillet. Lui-même, peu de jours après, quitte Paris pour se rendre en hâte à Saint-Lô où il sera parrain d'un petit Jacques. Aussi bien son rôle est-il joué. La mort paternelle va rendre à Octave sa liberté.

Octave, en 1858, revient à Paris, ce qui fait le bonheur de sa femme. La rue de Tournon remplace avantageusement la rue Torteron. Il connaît à la fois, avec *le Roman d'un jeune homme pauvre*, son plus grand succès en librairie et au théâtre. Le plus aimablement du monde, M. René Doumic m'a reproché de n'avoir pas fait sa part au *Roman d'un jeune homme pauvre*, ou du

moins sa part suffisante dans le discours que j'eus l'honneur de prononcer à Saint-Lô, au nom de l'Académie française, pour le centenaire d'Octave Feuillet (1). Je crois qu'il a tout ensemble tort et raison, comme il arrive. *Le Roman d'un jeune homme pauvre* est, dans la carrière de Feuillet, l'œuvre caractéristique, celle où il apporte une sensibilité nouvelle, où il fait entendre une musique inédite et entonnée avec toute l'ardeur de la jeunesse, mais il est loin d'être sa meilleure œuvre. Il est l'aboutissement des longues années de retraite passées à Saint-Lô, années heureuses et fécondes où l'écrivain s'est peu à peu trouvé. Mais Octave Feuillet va se perfectionner lentement, gagner à la fois en finesse et en force. Alors, et alors seulement, il donnera ses grandes œuvres : *Monsieur de Camors*, *Sibylle*, *Julia de Trécœur*.

Quand la Cour l'attire et le gâte, à Compiègne, et à Fontainebleau plus tard, il n'a qu'une idée : se sauver à Saint-Lô. Il n'aime

(1) V. l'épilogue à la fin du volume.

le monde qu'en passant. Il a pris goût à cette solitude où il s'est cherché en se plaignant. Et volontiers il continuerait à laisser le soin de s'occuper de son théâtre à son frère Eugène qui y prend plus de plaisir que lui-même. Je ne sais s'il ne s'est pas rendu compte que la part durable de son œuvre, ce seront ses romans. Cette longue retraite en province, acceptée presque malgré lui, imposée par ses obligations filiales, lui a été extrêmement profitable : il lui doit d'avoir approfondi ses dons d'analyse et d'avoir découvert leur véritable emploi. Ainsi faisons-nous parfois de l'obstacle, selon la belle parole de Marc-Aurèle, la matière de notre action.

Ce sera encore Eugène qui, trois ou quatre ans plus tard, lui annoncera son élection à l'Académie. Cette élection fut la plus curieuse du monde, et la plus déconcertante. Octave Feuillet s'était présenté au fauteuil de Scribe. Il avait pour concurrents Autran, Camille Doucet, Cuvillier-Fleury, Géruzez et un certain M. Mazères, auteur dramatique totale-

ment oublié aujourd'hui, qui eut jadis son heure de célébrité. M. Gaston Jollivet se souvient d'avoir vu représenter, de ce Mazères, *le Collier de perles* et *le Jeune Mari :* il me cite même cette réplique du *Jeune Mari* qui a épousé une veuve dont l'humeur se révèle acariâtre : — Ah ! soupire la femme, que je regrette mon premier mari ! — Pas tant que moi ! répond le successeur...

L'élection fut fixée au 6 février 1862. Vingt-huit académiciens y prirent part. La majorité était donc de 15 voix. Au premier tour Autran en eut 8, Camille Doucet 7, Cuvillier-Fleury 6, Mazères 4, Feuillet 2, et Géruzez 1. Il y eut treize tours de scrutin : au dernier tour seuls restaient en présence Autran avec 11 voix, Camille Doucet avec 13 et Cuvillier-Fleury avec 4. Octave Feuillet n'en avait point gardé. L'élection fut remise à deux mois et le 3 avril, Autran et Cuvillier-Fleury ayant retiré leur candidature, Octave Feuillet fut élu triomphalement au premier tour par 21 voix contre 10 à Camille Doucet.

Mme Octave Feuillet, dans ses souve-

nirs, a publié la lettre de son mari qui lui apprend la bonne nouvelle, car elle était retournée à Saint-Lô. Mais elle a mêlé deux ou trois lettres en une seule. Je tiens du commandant Richard Feuillet le précieux original de cet heureux message, et le voici, plus tendre et plus ému que le billet donné dans *Quelques années de ma vie :*

Jeudi, 4 h. 1/2.

Chère bien-aimée,

La chose a été si vite faite qu'il me reste encore le temps de te dire un petit bonsoir, Es-tu contente? Il me semble que c'est joli et bien porté à notre âge, ma chérie. Il me semble que le bonheur rentre dans notre petit moulin.

J'étais extrêmement troublé avant la bataille, et j'enrageais de l'être autant. Mais je sentais la partie si belle que la pensée de la perdre par quelque surprise, toujours possible, m'écœurait.

Il était convenu que j'irais attendre le résultat chez M. de Sacy qui demeure à l'Institut. Pour ne pas trop prolonger ce moment de crise,

je ne suis arrivé qu'à quatre heures moins un quart. Comme je débouchais devant les Lions, j'ai aperçu un Monsieur qui sortait en courant de l'Institut, et qui agitait son chapeau d'un air de triomphe en s'adressant à un groupe de cinq ou six personnes qui stationnait près du pont. J'ai reconnu Eugène dans ce groupe, et l'instant d'après tout ce monde m'embrassait au grand émoi des passants.

Je suis resté chez M. de Sacy, qui m'a aussi embrassé, puis Sandeau, Augier, le prince de Broglie sont venus m'étreindre ensuite.

Les garçons du palais viennent d'interrompre mes lettres pour m'offrir un bouquet. Interruption nouvelle : ce sont les dames de la Halle. Nouveau bouquet, fortement arrosé. Diable! tout n'est pas rose dans mes palmes.

J'essaierai, ma chérie, de partir samedi. Mais on me conseille beaucoup de faire des visites générales, et je crains bien de ne pouvoir partir que dimanche.

Bonsoir, ma bien-aimée. Je t'embrasse de toutes mes forces.

Octave FEUILLET.

Il ne songe qu'à revenir dans sa propriété des Palliers au bord de Saint-Lô. C'est son frère Eugène qui, fidèle aux habitudes prises, humera la gloire sur place. Cette gloire, les années de retraite et de méditation, au lieu de la retarder, ont hâté son avènement. Ces aventures-là ne se comprennent que plus tard. Octave Feuillet ne s'en doutait pas lorsqu'il abandonnait Paris, le cœur plein de tristesse et d'inquiétude, croyant qu'il allait s'ensevelir dans sa province auprès de son père malade. Le mythe d'Antée sera toujours vrai...

Février-mars 1922.

ÉPILOGUE

LE CENTENAIRE D'OCTAVE FEUILLET CÉLÉBRÉ A SAINT-LÔ LE DIMANCHE 5 MARS 1922 (1)

MESSIEURS,

Octave Feuillet, dans son discours de réception à l'Académie française, prononcé le 26 mars 1863, se qualifiait modestement lui-même de *simple faiseur de romans* et se félicitait, avec une confusion qui n'était pas feinte, de voir en sa personne le roman élevé à la dignité d'un genre et reconnu par la

(1) Discours prononcé par M. Henry Bordeaux, délégué par l'Académie française.

Compagnie dont il était appelé à faire partie. Ce genre est aujourd'hui si vaste qu'il déborde sur toute la littérature et va de l'épopée à l'autobiographie et même au traité philosophique. Or, dans ce développement glorieux du roman contemporain, la Normandie a sa large part : après Mlle de Scudéri et Bernardin de Saint-Pierre, n'a-t-elle pas, dans un passé plus récent, donné presque simultanément un Flaubert, un Barbey d'Aurevilly, un Octave Feuillet, et plus tard un Maupassant?

Guy de Maupassant, dans une phrase célèbre, a montré l'influence physique et morale exercée sur nous par le sol natal : « J'aime mon pays, écrivait-il, parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines qui attachent l'homme à la terre où sont nés ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce qu'on mange, aux usages comme aux coutumes, aux locutions locales, aux interrogations des paysans, aux odeurs du sol, des villages, de l'air lui-même. » Déjà Lamartine avait dit : « Les lieux nous en-

LE BOCAL

Petite maison voisine des Palliers, qui servait à Octave Feuillet de cabinet de travail.

trent dans l'âme par les yeux et s'incorporent à nos sensations, et ces sensations deviennent des caractères. » Mais, à leur tour, ces caractères humains s'impriment, pour ainsi parler, sur les lignes d'horizon et d'architecture. Un paysage, une cité, une province ne prennent toute leur signification que par les grands hommes qui en ont dégagé l'esprit dans leur vie ou dans leurs œuvres. C'est dans ce sens que M. Paul Bourget, visitant la maison de Gœthe, pouvait affirmer : « La personnalité d'une ville et d'un pays est faite du souvenir de leurs grands morts. »

Ainsi la ville natale d'Octave Feuillet lui devait-elle de célébrer avec éclat son centenaire. L'Académie, qui l'accueillit à quarante ans, a tenu à s'associer aux honneurs posthumes que vous lui voulez justement assurer. Une plaque commémorative désigne aujourd'hui la maison de sa naissance. Sa tombe, nouvellement fleurie, au bord de laquelle on évoquerait, comme une théorie de pleureuses, le blanc troupeau de ses belles

héroïnes, est un lieu de pèlerinage. Son fantôme ne revient-il plus dans cet hôtel de la rue Torteron où il coula de si tristes jours de jeunesse dans une sorte de volontaire esclavage filial qui lui fut une discipline et le dressa à comprendre les règles strictes de l'honneur? Je le chercherais plutôt dans cette propriété des Palliers, voisine de Saint-Lô, où il s'épanouit dans ses années de maturité, et plutôt encore dans ce petit pavillon Jean-Jacques où il se retirait pour écrire ses histoires, si vraies pour lui qu'il pleurait sur la mort de Julia de Trécœur ou de Sybille de Férias, sur la chute de Cécile de Stèle ou la douleur de Marie de Camors, comme si elles étaient venues auparavant lui confier leurs peines d'amour, et quand Mme Feuillet, désolée de le trouver dans cet état et prête à prendre part à son chagrin, l'interrogeait, il s'excusait en lui demandant avec douceur : « Tu n'en es pas jalouse au moins? »

Mme Feuillet pouvait très bien s'en montrer jalouse. Une femme d'écrivain est plus qu'une autre exposée : au monde réel qui,

d'habitude, suffit à tourmenter ses sœurs, elle doit ajouter, elle, tout un monde imaginaire, d'autant plus dangereux qu'elle n'y a pas accès et qu'elle doit se contenter, pour le connaître, de confidences que tôt ou tard elle partagera avec le public. Mais peut-être ce monde-ci, d'une emprise si profonde, la protège-t-il contre de plus réelles trahisons.

A lire Octave Feuillet, qu'on a pu appeler avec raison un historien du monde, il ne semble point tout d'abord qu'on puisse surprendre chez lui une indication d'origine. Ou plutôt l'attribuerait-on à ce Paris anonyme, gouffre attirant et mystérieux où viennent se perdre, comme les fleuves dans la mer, toutes les sensibilités, tous les caractères, toutes les ardeurs des diverses provinces françaises dont il compose un esprit nouveau, mesuré et audacieux, vif et ironique, délicat et subtil, expert à remettre au point les hommes et leurs pensées, leurs ambitions, leurs amours.

La nature, chez Octave Feuillet, est comme voilée. Il ne la décrit pas. Dans toute son

œuvre on ne compterait pas vingt pages descriptives. Il la traite à la manière classique, celle de Mme de La Fayette qui, pourtant, fait pleurer M. de Nemours dans l'allée des saules de *la Princesse de Clèves*, celle de Mme de Sévigné qui est le poète des feuilles changeantes, celle de Racine qui, dans *Bérénice*, lorsqu'il fait dire à Antiochus abandonné :

> Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !

devance le vers de Lamartine :

> Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.

Mais le dix-septième siècle soumettait la nature à l'homme et ne lui prêtait notre humanité que pour en faire une amie, notre reflet, et non pour voir en elle, à la façon des poètes d'aujourd'hui, la souveraine fatale de nos sentiments et de nos volontés.

Donc pas ou peu de décors chez Feuillet, et cependant, s'il emmène ou situe ses personnages à la campagne, on respire aussitôt l'air de la Normandie. A quelques traits on

la devine, on l'imagine, on la voit : des pâturages gras et verts où paissent de grands bœufs, des pommiers en fleurs, une ruine comme la tour d'Elven, le château de Trécœur, près de Torigny, avec sa large avenue de *vieux ormes* qui sont des hêtres en vérité, les sites sauvages de la Hague, les bois, les falaises et la mer qui brise.

Il sait bien l'influence apaisante des vieilles maisons et des allées où se sont posés nos pas d'enfant. Celui de ses héros qui peut-être lui ressemble dans son retour au pays natal, — je dis : peut-être, tant il a mis de scrupules à ne pas se révéler lui-même dans ses livres et à demeurer un écrivain objectif à la façon des maîtres d'autrefois, — Philippe de Boisvillers, se sent tout repris et calmé, quand il rentre au château paternel, fatigué de la vie et désenchanté des passions, rien qu'à reprendre les promenades anciennes, rien qu'à respirer le parfum de la terre, à écouter les bruits familiers de la maison : « Il vous semble, murmure-t-il, au milieu de ces traditions continuées, que votre propre existence

se prolonge dans le passé et dans l'avenir avec une sorte d'éternité. » Il va s'asseoir, auprès de sa cousine Jeanne de la Roche-Ermel qui deviendra sa femme et qui l'attendait depuis toujours, sur la mousse sèche d'une roche, et là tous deux, quelque temps, demeurent en silence « regardant les petites fumées bleues qui montaient çà et là au-dessus des toits de chaume, écoutant les bruits du soir qui s'élevaient par instants dans la sonorité profonde des campagnes, les aboiements lointains d'un chien de garde, quelques mugissements sourds sortant du fond des prairies, un vague tintement de cloches, un chant d'oiseau attardé dans les taillis. » La paix le visite. Jamais la nature ne nous la refuse. Elle nous la distribue avec ses conseils de patience et d'acceptation. Ainsi reçoit-elle Sybille de Férias blessée à mort dans son amour intransigeant. Ainsi caresse-t-elle ces deux pauvres femmes enlacées, la mère et la fille, Mme de Tècle et Mme de Camors, presque aussi jeunes l'une que l'autre, presque aussi atteintes par la cruauté

du même homme, presque aussi amoureuses : appuyées joue à joue, elles sont la double empreinte d'un même visage sur une seule médaille, l'un d'un relief délicat et précis, l'autre à demi effacé. « Elles étaient là toutes deux, dit leur poète, au milieu de leurs souvenirs les plus doux et les plus intimes ; car ce petit château, si longtemps désert, les bois négligés qui l'entouraient, la pièce d'eau mélancolique, la nymphe solitaire, tout cela avait été leur domaine particulier, le cadre favori de leurs rêveries communes, la légende de leur enfance, la poésie de leur jeunesse. C'est sans doute une grande tristesse que de revoir avec des yeux pleins de larmes, avec un cœur flétri et un front courbé sous les orages de la vie, les lieux familiers où l'on a connu le bonheur et la paix ; pourtant tous ces chers confidents de nos joies passées, de nos espérances trompées, de nos songes détruits, s'ils sont des témoins douloureux, sont aussi des amis. On les aime, et il nous semble qu'ils nous aiment. C'était ainsi que ces deux pauvres femmes, promenant à travers ces

bois, ces eaux, ces solitudes, leurs incurables blessures, croyaient entendre des voix qui les plaignaient et respirer une sympathie qui les apaisait. »

C'est le ton de *la Princesse de Clèves*. L'auteur nous laisse le soin d'imaginer ces bois négligés, cette pièce d'eau mélancolique, et la nymphe solitaire. Il craindrait de rompre le charme par un trait plus précis. Cependant la campagne n'est pas seulement pour lui une retraite propice aux cœurs meurtris. Dans *les Amours de Philippe*, reprenant le vieux thème du retour de l'enfant prodigue, il s'est trouvé écrire le roman du déraciné qui reprend racine sur l'héritage paternel. Le veau gras qui paissait un champ de Normandie sera immolé en l'honneur de Philippe de Boisvillers découvrant l'utilité et la saveur de la vie provinciale. « Il avait secrètement qualifié de nécropoles et de boîtes à momies ces vieilles demeures patrimoniales où l'on voit les fils s'asseoir successivement dans le fauteuil du père et de l'aïeul, au coin du même foyer l'hiver, de la même fenêtre l'été.

Parce qu'ils n'étaient pas agités, il les croyait immobiles, car il y a un âge où la fièvre fait l'illusion de la force, et la piaffe l'illusion du mouvement. » Sa propre expérience s'en vient ainsi rejoindre tout naturellement l'enseignement que lui avait donné son père, le vieux marquis de Boisvillers, et qu'il s'était empressé de ne pas suivre, tant il est vrai que nous devons reprendre la vie à notre compte personnel, et c'est pourquoi les exemples servent plus que les paroles et les traités. « Il est bon, en ce temps-ci plus que jamais, lui avait dit M. de Boisvillers qui n'avait jamais quitté son domaine et qui s'en trouvait bien, que des gens comme nous demeurent dans leur pays natal, ville ou campagne, et s'y fassent respecter. A part les services pratiques qu'ils peuvent rendre autour d'eux, il y a dans leur présence seule, dans la supériorité de leurs connaissances, dans la dignité de leur vie, dans les grands souvenirs que leur nom réveille, il y a un enseignement, il y a un exemple, il y a une autorité. Ils sont comme ces antiques clo-

chers qu'on aperçoit çà et là dans les campagnes, qui font rêver le passant dans le chemin, le paysan sur sa charrue et qui rappellent les foules, malgré elles, à de hauts sentiments et à de respectueuses pensées... Non, mon fils, nous ne sommes pas inutiles. » Ces *autorités sociales*, qui jadis avaient déserté leur poste pour aller solliciter à Versailles, un économiste comme Le Play en souhaitait la continuité ou le retour. Et des conseils donnés par le marquis de Boisvillers à son fils il serait aisé de rapprocher ce journal du comte de Malhyver, récemment transcrit par M. Paul Bourget dans *Un drame dans le monde*, où l'on peut suivre les leçons tirées de la guerre par un aristocrate d'aujourd'hui résolu à ne plus être ni un inutile, ni un oisif, ni un déraciné.

« J'ai beaucoup rêvé, écrivait à sa femme Octave Feuillet vieillissant, en face des collines boisées qui s'éclaircissent déjà comme mon vieux front, et au bord des mares couvertes de feuilles jaunies. » Nous savons maintenant où allaient ses rêveries nor-

mandes. Elles s'en allaient chercher dans la vie terrienne un remède à l'agitation factice et au tumulte de Paris. Il était issu lui-même d'une ancienne race fixée à Saint-Lô, ou dans ses environs. Il en avait hérité cette délicatesse de cœur et d'esprit qui a besoin de plonger dans le passé pour y puiser toute sa grâce et tout son parfum, comme si la race était semblable à ces aloès en qui la sève monte lentement et qui ne fleurissent qu'une seule fois. Certes, il peut y avoir désaccord entre l'œuvre d'un artiste et sa vie et, s'il a gardé fermement la direction de ses pensées et de sa sensibilité dans son œuvre tout en n'ayant pas la force ou le courage de s'y conformer, on ne peut que lui savoir gré de sauvegarder dans cette rupture la part qui, de lui-même, doit demeurer. Seule, une époque de désordre mental peut y voir une hypocrisie, comme s'il était indispensable d'ajouter la faiblesse du cerveau à celle du cœur ou des sens, et comme s'il fallait demander sa méthode intellectuelle à ses erreurs de conduite sous peine d'insincérité.

Mais rien n'est plus harmonieux que la confusion de l'homme avec l'écrivain. Tant de romans où l'honneur est pour ainsi dire le principal personnage, nous aimons avoir la certitude qu'ils furent écrits par un raffiné d'honneur. Ce que nous savons de la vie de Feuillet, qu'il ne nous a point livrée lui-même et qui nous est connue presque malgré lui, nous enchante. Loti, qui lui succéda à l'Académie, a pu la résumer d'une phrase : « Sa vie, toute d'honneur pure, de délicatesse rare, a coulé comme une belle eau limpide, jamais troublée, jamais effleurée même d'une souillure de surface. » Non qu'elle n'ait rencontré la souffrance, l'incertitude et le doute. Quelle existence humaine en fut exempte? Sa nervosité, révélée par mille récits, parfois plaisants, accuse une inquiétude intime dont il dut constamment pâtir. Une enfance triste en fut la lointaine cause. Il était sans cesse partagé entre le goût du monde et celui de la solitude, entre l'attrait de Paris et celui du pays natal. A la fin, il s'en fut même errer dans les hôtels cosmo-

polites, comme ceux qui n'ont plus de foyer, ;ant la moindre contrariété stérilisait son travail. L'éloignement, comme il en est de l'amour, attisait son désir. Il fuyait le bruit de maison en maison, d'installation en installation. Il excellait à se tourmenter et ne trouvait de repos ni en lui-même ni dans son œuvre dont la gestation lui était cruelle. Mais quand l'honneur était en jeu, cet indécis n'avait plus d'hésitation. Il choisissait la voie la plus difficile, sûr de ne point s'égarer.

Ainsi, déjà âgé et malade, quand les Allemands, en 1870, s'avancèrent vers la Normandie, il expédia sa femme et ses enfants à Jersey et trouva sa joie intérieure à prendre du service. Il avait prophétisé l'orage. Il avait prévu la chute de l'Empire. Ses lettres à l'Empereur qui le traitait en ami en font foi. Son pessimisme naturel aggravait les déductions de son esprit. Et cependant, quand, après la prolongation d'une lutte sur laquelle il n'eut jamais d'illusion, la France se décide à demander la paix, il re-

prend confiance dans l'avenir, pourquoi? parce que l'honneur est sauf : « Si nous avons pu lutter quatre mois, écrit-il à sa femme, contre la plus formidable puissance militaire qui ait jamais été, et soutenir cette lutte avec des défaites, des recrues de la veille, des soldats improvisés, toutes nos armées prisonnières, toutes nos armes aux mains de l'ennemi, nos places fortes détruites, quelle idée cela ne donne-t-il pas de la vitalité héroïque de la nation? Que ne doit-on pas en attendre et en redouter, le jour où elle aura le temps d'organiser ses légions, sorties du sol à la minute et qui, sans expérience, sans instruction, mal armées, mal équipées, à peine nourries, ont presque réduit aux abois un million des meilleurs soldats du monde? Cela console. Rien n'est perdu quand l'honneur est intact, et le nôtre le sera. Nous pourrons donc vivre après tant de malheurs, non sans douleurs, mais sans honte. Nous serons toujours la grande nation avec ce je ne sais quoi d'achevé, dit Bossuet, que le malheur ajoute à la gloire. »

La nation avait touché le fond de l'abîme et, d'un grand élan, remontait à la surface. Dans le désastre, Octave Feuillet n'avait point songé à l'Empire dont il était l'écrivain favori, mais à la France. Il avait mesuré ses forces dans la défaite même et repris confiance en elle. Notre victoire actuelle ne l'eût point surpris. C'est la marque des esprits solides de garder leur clairvoyance jusque dans les événements contraires.

La paix faite, il se trouva libre de montrer sa fidélité à ses souverains en exil. Il fit le voyage d'Angleterre pour rendre visite à l'Empereur et à l'Impératrice dont se détournaient alors avec allégresse tant d'anciens courtisans. Et quand le gouvernement de M. Thiers lui voulut rendre la charge de bibliothécaire à Fontainebleau qu'il tenait de Napoléon III, malgré les insistances les plus flatteuses et les plus répétées, il refusa, estimant plus digne de lui de ne pas reprendre un poste auquel il attachait un souvenir de reconnaissance.

De la noblesse qu'il accordait avec tant de

générosité à ses personnages, il pratiquait la plus haute, celle du cœur. Mais ne devons-nous pas en faire hommage à ses origines? Ne retrouvons-nous pas le même trait de chevaleresque désintéressement chez un Flaubert, qui donna à toute la littérature un exemple de conscience scrupuleuse et se consacra à l'art comme un prêtre à l'autel, chez un Barbey d'Aurevilly, aujourd'hui encore méconnu, admirable poète épique du *Chevalier des Touches* et de *l'Ensorcelée*, pauvre Don Quichotte s'escrimant contre le Moulin de la Galette, qui logeait avec lui dans son humble chambre de la rue Rousselet le cortège de ses rêves sublimes sans jamais se plaindre de l'injuste dureté de la vie réelle à son égard. La Normandie est donc toujours la terre de Malherbe et de Corneille qui, de leur forte empreinte, ont marqué, dans les lettres françaises, le sens de l'honneur.

Et pourtant, cette religion de l'honneur, Octave Feuillet, dans son livre le plus auda-

OCTAVE FEUILLET

dans son cabinet de travail, à la fin de sa vie.

cieux et le plus puissant, dans celui qui, du moins, est assuré de survivre, *Monsieur de Camors*, a montré sa faillite dans une vie d'homme.

Je dois vous l'avouer, quand l'Académie m'a désigné pour la représenter aux fêtes de Saint-Lô, j'ai ressenti une grande tristesse, celle d'aller au-devant d'une désillusion, celle que l'on doit éprouver sur le chemin qui conduit à la demeure d'une femme que l'on a adorée vingt ou trente ans auparavant et que l'on n'a point revue. Depuis ma première jeunesse, je n'avais pas relu les romans d'Octave Feuillet et ne désirais point de les relire. Le souvenir de leurs héroïnes suffisait à mon plaisir. Je les revoyais si jeunes, si élégantes, si amoureuses : dans quel état, mon Dieu ! les retrouverais-je?

Vous qui êtes apparues sur nos imaginations adolescentes parées de tant de finesse et de distinction, et de trop de beauté peut-être, en toilette de bal, dans une musique de fête et dans un parfum de fleurs de serre, ou de préférence encore à cheval et moulées

dans vos costumes d'amazone, vous dont nous n'avions pas oublié les noms comparables à ces nomenclatures de roses si chères aux amateurs de jardins : fière Marguerite Laroque, seule plébéienne égarée dans ce flot d'aristocratie, petite folle de Mme de La Palme, légère et douloureuse Cécile de Stèle, énigmatique Blanche de Chelles, tragique Mme de Talyas, criminelle Sabine de Vaudricourt, terrible Charlotte de Champvallon, et vous surtout, douce Aliette de Courteheuse qui ne fûtes comprise et aimée véritablement que morte, vous, sombre Julia de Trécœur, qui voulûtes mettre la mort — et quelle mort superbe sur les falaises ! — entre votre désir et l'inceste, et vous deux, trop romanesque Mme de Tècle qui offrîtes vous-même votre fille en holocauste, comme une Iphigénie, sur l'autel de votre dieu, et vaillante Marie de Camors, si digne de retenir et garder le plus cruel mais le plus humain des don Juans, et vous enfin, vous qu'il faut mettre à part dans ce trop brillant cortège, Sibylle de Férias, amoureuse d'une étoile dès votre ber-

ceau, qui vouliez toute enfant chevaucher sur l'étang un cygne comme Lohengrin, et qui mourûtes dans votre robe blanche sans tache, victime d'un amour qui ne se pouvait contenter que de l'Éternité, — pardonnez-moi, ô mes amies d'autrefois, si j'ai douté de vous ! Ce doute, n'est-il pas encore un aveu? Mais je ne voulais pas vous voir descendre de l'échelle céleste dont vous occupiez les degrés sans montrer vos jambes tant vos robes étaient longues et dissimulaient savamment ce qui vous pouvait retenir à la terre !

C'est déjà, pour un romancier, une haute faveur du destin que d'avoir créé un type qui s'impose à la mémoire. On dit encore : une femme d'Octave Feuillet. Ou plutôt on ne le dit plus, que pour regretter peut-être de ne le pouvoir dire. Car les temps ont marché. Je me souviens que, lors de mes dernières années de collège en Savoie, une jeune fille qui habitait un château du voisinage venait quelquefois à cheval dans ma ville natale. Sans doute avait-elle de beaux che-

veux blonds et un visage délicat. Mais, surtout, nous la connaissions déjà. Selon qu'elle était sereine ou préoccupée, elle s'appelait Sibylle de Férias ou Julia de Trécœur. Elle portait ainsi plusieurs noms. Sans Octave Feuillet, peut-être n'aurions-nous pas connu, ou connu plus médiocrement, le trouble délicieux dont elle nous agitait.

Dès lors, était-il prudent, je vous le demande, de rouvrir ces pages de si longtemps fermées? Le devoir académique m'y contraignait et je m'y suis résolu. Vous ne me croiriez pas si je vous disais que j'ai retrouvé les émotions de ma seizième année. Il y a dans Feuillet, je me hâte de le reconnaître, toute une part qui nous apparaît conventionnelle et factice aujourd'hui. Les chevaux y sont tous de race et les cavaliers de qualité. Les femmes y sont toutes belles à miracle. Grandes, elles sont comparées à des déesses. Petites, elles ont les pieds menus d'une fée qui danse sur la bruyère. Leur front est d'une pureté lumineuse. Leur regard a des clartés d'émeraude ou de saphir. Leur démarche est

aérienne comme celle de la duchesse de Bourgogne célébrée par Saint-Simon. Quant à leurs toilettes, elles ont le plus souvent « cette élégance pure, tranquille et correcte qui peut apprendre aux gens qui l'ignorent ce que veut dire le mot distinction », un mot que l'on ne saurait plus oublier quand on a lu Octave Feuillet. Enfin elles ne peuvent mourir simplement : c'est en robe de bal — une robe pâle avec des dentelles — et recouverte d'une neige nouvelle spécialement blanche, que Cécile de Stèle consent à quitter non point ce monde, mais le monde, et Julia de Trécœur se précipite dans l'abîme sur un pur sang. « On meurt comme on peut », m'assurait un paysan de chez moi. Je ne le crois plus depuis que j'ai rouvert Octave Feuillet : ses personnages meurent en beauté, comme ils ont vécu.

Mais tout d'abord n'y a-t-il pas, en effet, dans le monde une convention de la beauté? Ceux qui font partie du monde, dès qu'ils se réunissent, proscrivent systématiquement ce qui peut les relier à la vie pratique et

utilitaire. Voyez, sur la table étincelante de cristaux et d'argenterie, ce surtout de fleurs de pêcher. Par quels soins savants les jardiniers ont-ils obtenu, en plein hiver, cette fragile poussée printanière destinée à l'ornement d'un soir? Tout est mis en œuvre, dans le monde, pour une perfection extérieure et stérile. Pourquoi, dès lors, reprocher à un romancier du monde le goût de reproduire cette perfection momentanée?

Octave Feuillet est plus qu'un romancier du monde. L'historien du second Empire et des premières années de la troisième République trouvera chez lui, et peut-être chez lui seul, ses documents pour l'étude de la société. « Toutes différences de génie et de genre mises à part, a pu écrire M. Paul Bourget étudiant son œuvre, les romans de M. Feuillet sont, pour les salons contemporains, ce que les pièces de Racine étaient pour la Cour de Louis XIV, ce que *les Liaisons dangereuses* furent pour les boudoirs de l'autre siècle. »

Balzac s'enorgueillissait d'être plus un his-

torien qu'un romancier. Par le fait que le romancier situe ses personnages dans le temps, il fait œuvre d'historien. Ils sont de peu de poids, les romanciers qui n'ont pas su transposer dans leurs ouvrages quelque reflet durable de ce temps passager. Feuillet, qui se savait, lui aussi, historien et qui appelait Walter Scott son meilleur ami, avait choisi la matière la plus délicate et la plus piquante en se spécialisant dans l'observation du monde. Car le monde change comme la mode. Il n'est plus l'aristocratie, il était limité quand il était la Cour : ses limites, de plus en plus incertaines, semblent se perdre, et pourtant elles existent.

Qu'y a-t-il derrière sa brillante façade? Il ne suffit pas à son historien d'avoir su prendre le ton qui convient à le représenter et de ne s'en être jamais départi. « Il faut aimer la vérité, écrit Feuillet dans *Camors*, la voiler, mais ne pas l'énerver. L'idéal n'est lui-même que la vérité revêtue des formes de l'art. Le romancier sent qu'il n'a pas le droit de calomnier son temps, mais il a le

droit de le peindre ou il n'a aucun droit. Quant à son devoir, il croit le connaître : ce devoir est de maintenir à travers les tableaux de mœurs les plus délicats son jugement sévère et sa plume chaste. »

C'est là toute une esthétique. Feuillet aime trop la toilette pour nous montrer la vérité toute nue. Il lui offre un voile, mais assez transparent pour que nous devinions ses formes. « Chaque volupté, disait Platon dans *le Phédon*, est armée d'un clou avec lequel elle fixe l'âme au corps... » Nous voyons les âmes ainsi clouées au corps par leur volupté. Ces hommes et ces femmes du monde qui passent pour des privilégiés, à l'abri du besoin et du travail quotidien, qui, favorisés de toutes les caresses de la vie, connaissent la joie de pouvoir s'épanouir librement, sont en réalité leurs propres captifs. L'ouvrier qui va à son usine, le paysan qui laboure son champ, peuvent, le soir venu, essuyer leur sueur et goûter un peu de paix. Eux qui, la plupart du temps, vont en journée la nuit, pour employer l'expression dont Balzac se

servait pour les courtisanes, ne goûteront point de paix. Ils sont en continuel état de guerre, et ils cherchent des proies. Ces êtres de luxe sont aussi près de l'animalité que les hommes des âges primitifs. L'argent et le plaisir les mènent comme autrefois le désir et la faim.

Octave Feuillet, s'il a négligé la question d'argent que devaient reprendre ses successeurs dans la chronique du monde, un Paul Bourget dans *Mensonges* et dans *Un drame dans le monde*, un Paul Hervieu dans *l'Armature*, un Hermant dans *Coutras*, a traité hardiment celle de la recherche du plaisir. Son romanesque charmant recouvre le sombre drame des appétits. Il n'a rien dissimulé de l'éternelle poursuite amoureuse qui s'exerce à l'abri des conventions du monde et qui oppose à la plus exquise politesse apparente la pire brutalité des convoitises. A cette puissance du désir quels obstacles s'opposeraient? « L'honneur humain, dit-il dans *Dalila*, peut suffire à la rigueur contre les passions d'un homme... contre celles d'une femme il n'y a que Dieu. Toute femme qui n'est pas à

Dieu est à Vénus. » Et sans doute un tel jugement est-il trop sommaire. Il y a le plus souvent de la distance entre nos idées et leurs conséquences, même les plus logiques. Sera-t-il mieux inspiré quand il fera écrire à la clairvoyante Charlotte du *Journal d'une femme :* « Dans mille occasions de ma vie, j'ai reconnu qu'il ne dépendait pas de nous d'éprouver ou de n'éprouver pas des sentiments coupables, mais qu'il dépendait toujours de nous de ne pas les traduire en actes... » Toujours? qu'elle le demande à Cécile de Stèle, son amie : il peut suffire « d'une simple occasion pour que la mauvaise action précède la pensée ». Mais le romancier a bien vu que la femme, plus exaltée, plus absolue, a besoin de chercher un appui hors d'elle. Si ce n'est pas son mari, où le découvrir? Il nous montre comme elle se plie avec plus de facilité que l'homme au mal comme au bien : « Les femmes qui poussent très loin leurs vices comme leurs vertus, écrit-il dans *les Amours de Philippe*, sont à l'aise dans la perfidie comme le serpent dans

les broussailles, et elles s'y meuvent avec une souplesse tranquille que l'homme n'atteint jamais. »

Ainsi nous a-t-il donné en littérature quelques beaux monstres féminins qui n'ont guère été surpassés par les héroïnes de nos romans les plus modernes et les plus osés — mais la mesure, la divine mesure a toujours donné le change sur la véritable force et nous continuons à prendre les cris pour de l'éloquence et la parade de foire pour de la musique — : une Julia de Trécœur, pauvre petite Phèdre des grèves de Normandie, une marquise de Champvallon prête à marcher sur les cœurs et même à les percer pour mieux établir sa royauté mondaine en complicité avec le roi Camors, une Mme de Talyas qui essaie de tuer sa rivale, une Sabine de Vaudricourt qui tue délibérément la sienne, en accord avec ses principes matérialistes dont elle ose faire remonter les conséquences à l'enseignement de son professeur, devançant, mais sans l'analyse rigoureuse du *Disciple*, Robert Greslou instituant le procès en res-

ponsabilité de son maître Adrien Sixte.

« M. Feuillet, disait Sainte-Beuve, excelle à écrire les journaux de femmes et de jeunes filles. On dirait qu'il l'a été. » Mais alors M. Feuillet se fût rendu coupable des plus grands crimes. Il se contenta, en vérité, d'observer autour de lui l'audace des belles pécheresses de la Cour que nuls scrupules ne retenaient plus. Celles-là, il les vit tout entières attachées à leur proie. Mais il rencontra d'autres femmes chez qui il se complut à découvrir des trésors de délicatesse et de noblesse intimes : une Aliette de Courteheuse, une duchesse Blanche de Sauve, une Mme de Tècle, une Sibylle de Férias. Cette touchante Sibylle veut un amour impérissable et ne croit pouvoir le trouver que sanctifié par la foi religieuse. « Ne savez-vous pas vous-même, dit-elle à son fiancé dans la scène qui précède sa mort, ce que deviennent en ce monde les sentiments les plus ardents et les plus vrais, quand ils ne s'appuient pas sur Dieu, quand ils ne se purifient pas, quand ils ne s'éternisent pas en

lui? Ne comprenez-vous pas tout ce que doit ajouter de force et de constance à l'affection de deux cœurs l'espérance commune d'un avenir sans fin? Eh bien, cette espérance, vous ne l'avez pas ; ce lien impérissable vous eût manqué. Vous aimez ma jeunesse qui demain ne sera plus ; mais ce qui sera toujours, mon âme, comment l'aimeriez-vous? Vous n'y croyez pas. Un jour j'aurais aimé seule... et plutôt que d'affronter cette horrible douleur, j'ai voué ma vie à la solitude, à l'abandon, aux regrets, préférant briser mon cœur de ma main, que de le sentir jamais brisé par la vôtre... »

Pauvre enfant qui n'admet pas la précarité des amours humaines et voit bien où leur découvrir un parfum d'éternité, fait-elle autre chose que paraphraser deux des plus beaux vers d'amour de la littérature française :

> Tu m'appelais ta vie, appelle-moi ton âme :
> Car l'âme est immortelle, et la vie est un jour.

Dans les conflits qui mettent aux prises les hommes et les femmes dans le monde,

Octave Feuillet se fait, sans le déclarer, le champion de la femme, de la *dame* comme on eût dit au temps de la chevalerie. L'homme est à ses yeux le grand coupable. Il ne se donne pas la peine d'attirer à lui, d'offrir une part de sa vie profonde à celle qui ne demande qu'à l'aimer, et qu'à n'aimer que lui. — Vous voulez une femme d'intérieur, explique la sage Mme de Lorris à M. de Rias dans *Un mariage dans le monde*, mais alors faites-lui une vie intellectuelle et morale à côté de la vôtre ou plutôt dans la vôtre. Associez-la, sinon à toutes vos occupations, du moins à tous vos loisirs. Attachez votre femme à votre foyer en vous y attachant vous-même. Alors « votre foyer ne sera pas seulement dans votre maison ; vous l'emporterez avec vous comme un autel domestique ». Il y a dans le mariage un cahier des charges qui lie les deux parties.

Mais le plus souvent, dans un milieu de luxe et d'oisiveté, l'homme se détache bientôt de son foyer et de sa compagne. Il reprendra au bout de peu de temps sa chasse à peine

interrompue. Sera-ce la religion de l'honneur, la seule qu'il pratique, qui le garantira contre les suites de ses entreprises de séduction? Dans sa jeunesse et dans sa vieillesse — car il est à remarquer que l'on revient souvent sur le tard à ses premières façons de sentir et de juger — Octave Feuillet a raffiné sur le point d'honneur : ce ne sont qu'amoureux se précipitant par la fenêtre pour sauver l'honneur (*le Roman d'un jeune homme pauvre*), ou se tuant par honneur (*la Veuve*, *Honneur d'artiste*). Ces exagérations nous sont à bon droit suspectes. Qu'elles ne nous privent pas du moins d'aimer et d'admirer *Sibylle*, *Julia de Trécœur*, et surtout peut-être *Monsieur de Camors*, un des livres les plus vigoureux de son temps, de notre temps et même de tous les temps, et qui créait un type nouveau dans la série déjà longue des don Juans. Camors, dans le désert de ses convictions morales, s'est, lui aussi, rattaché à l'unique religion de l'honneur. « Je me figure, lui dit sa femme avant qu'elle se soit penché sur l'abîme profond de ce cœur

d'homme et qu'elle en ait eu le vertige, que l'honneur séparé de la morale n'est pas grand'chose et que la morale séparée de la religion n'est rien. Tout cela forme une chaîne : l'honneur pend au dernier anneau comme une fleur ; mais, si la chaîne est rompue, la fleur tombe avec le reste. » Et la fleur tombe en effet. *Camors*, comme l'a dit M. Paul Bourget, « c'est le hardi tableau de la chute d'un honneur d'homme ». Il s'en dégage une sorte d'amertume, de désenchantement, un âcre goût de cendre, à peine atténué par la douceur de ces deux sacrifiées, Mme de Tècle et Marie de Camors.

Les protagonistes mondains du théâtre d'Octave Feuillet ont vieilli, mais en somme pas davantage, sinon que les bourgeois équilibrés d'Émile Augier, du moins que les raisonneurs de Dumas fils. Cependant *Julie* et *Chamillac* tiendraient encore l'affiche, l'une faisant pressentir la rivalité de la mère et de la fille dans *l'Autre Danger*, l'autre reportant, comme dans *l'Assaut*, le mot de l'énigme à la confession du dernier acte, et il faut

souhaiter que la Comédie-Française qui doit à Feuillet de nombreux succès les inscrive à son répertoire. Mais les romans — quelques-uns du moins, et pour ma part j'en détacherai trois : *Sibylle*, *Julia de Trécœur* et *Monsieur de Camors* — ont gardé cet air qui n'est plus d'aucun temps. Le doivent-ils au style, à ce style dont Pierre Loti a dit si justement qu'il ressemble à la toilette de ces femmes dont l'élégance, bien qu'excessive, est tellement discrète qu'on la remarque à peine? Je croirais plutôt qu'ils le doivent à la sûreté psychologique qui, par delà l'observation des mœurs, a rencontré l'éternel fond humain. Ils assurent à leur auteur le droit de prendre place parmi les moralistes français de la grande école qui ont vu dans la littérature, outre un plaisir, l'art de nous faire réfléchir sur la vie et sur notre cœur...

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

TABLE

Pages.

PROLOGUE : Octave Feuillet à Saint-Lô..... 1

I. — Le retour de l'enfant prodigue..... 17

II. — Le frère aîné d'Octave Feuillet..... 37

III. — *Le Pour et le Contre*..... 53

IV. — *La Crise*..... 81

V. — Une lecture à la Comédie-Française..... 107

VI. — *Péril en la demeure*..... 125

VII. — *Le Village*..... 137

VIII. — *Dalila*..... 173

IX. — Octave à Paris..... 183

ÉPILOGUE : Le centenaire d'Octave Feuillet, discours prononcé à Saint-Lô, le 5 mars 1922, au nom de l'Académie française..... 191

408 4 117

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002455474b

CE PQ 2242
.Z5B6 1922
COO BORDEAUX, HE LA JEUNESSE
ACC# 1222055